

BULLETIN INTERIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 79
MAI 2011

DOCUMENTS ET DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée
même par voie de citation.

DOCUMENTS ET DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Nicole Oury, Claude Arlès et Solange Carton.

SOMMAIRE

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 18 mars 2011

Rapport moral du Président : <i>Felipe Votadoro</i>	6
Rapport du Trésorier : <i>Pascale Michon Raffaitin</i>	19
Rapport du secrétaire du Comité de formation : <i>André Beetschen</i>	22
Rapport sur l'Annuel : <i>Laurence Kahn</i>	26

CONFÉRENCES-DISCUSSIONS SUR LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE

Mardi 21 septembre :

Intervention, suggestion et représentation d'attente : <i>Dominique Suchet</i>	30
--	----

Mardi 25 janvier :

Une question de technique psychanalytique : le travail de la contradiction : <i>Catherine Chatillon</i>	39
--	----

JOURNÉE DE LYON : SAMEDI 26 MARS 2011

Introduction : <i>Fafia Djardem</i>	46
« Il faut qu'il croisse et que je diminue » : <i>Hélène Hinze</i>	48
Le déménagement : <i>Patrice Brunaud</i>	55
Trois petites chroniques d'une autre saison : <i>Bernadette Ferrero</i>	60

JOURNÉE DES MEMBRES : SAMEDI 27 NOVEMBRE 2010

Introduction au débat de la journée : <i>Jean-Philippe Dubois</i>	70
De l'expérience de la clinique analytique à sa transmission : <i>Anne Robert Pariset</i>	72
Come Back : <i>Annie Roux</i>	77

RÉUNION DU COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT AVEC LES ANALYSTES EN FORMATION : 20 MARS 2011

Compte-rendu : <i>Florence Mélése</i>	86
---	----

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Assemblée générale de l'APF
18 Mars 2011

Rapport moral du Président

Felipe Votadoro

Un an s'est écoulé depuis qu'en nous accordant votre confiance, vous nous avez chargé d'une mission. Ce soir est venu pour nous le moment de vous rendre compte de la façon dont nous nous sommes acquittés de notre tâche. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, je souhaite saluer les membres qui nous ont rejoints au cours de cette année. Il s'agit de Martine Baur, Jean Guégan, Bernard Golse, Bernard de la Gorce, Paule Lurcel et Marie-Christine Rose, élus membres sociétaires ainsi que Leopoldo Bleger, élu membre titulaire, que je tiens à féliciter. Ainsi que nous pouvons le constater, cette année fut fertile en élection de nouveaux membres, ce qui est particulièrement réjouissant dans la perspective du renouvellement de notre Association.

Un an déjà depuis l'entrée en fonction du Conseil d'administration que je préside !... La mise en route de certains de nos projets est à peine achevée que voici déjà l'heure d'un premier bilan, bilan dont j'espère qu'il saura illustrer les principes qui ont orienté notre action.

La transmission de la psychanalyse, la formation d'analystes et le développement de notre discipline rendent nécessaire la création d'un dispositif institutionnel adéquat auquel une gestion, une administration, doivent assurer la meilleure efficacité possible. « La gestion d'un collectif analytique est une dimension de l'analyse » énonce François Gantheret. À la lumière de cette affirmation que je pose comme postulat, j'ai été amené à considérer nos règles explicites et nos modes de fonctionnement institutionnels comme autant de paramètres propres à créer un espace favorable à la mobilité psychique, à la circulation de la parole, des idées et des transferts ainsi qu'au progrès du travail d'analyse individuel et trans-individuel.

En effet, sans remettre en cause le principe de l'extra-territorialité du travail d'analyse, je considère que celui-ci, dans le processus du « devenir analyste » ainsi que dans la ré-interrogation constante et indispensable du « demeurer analyste », se déploie aussi en s'étayant sur les divers lieux que propose l'Institution. Or, ce déploiement peut donner lieu à des résistances, source de véritables symptômes institutionnels qui affectent les liens en les figeant, en les ritualisant, ceci au nom de la nécessaire cohésion, de la stabilité et du consensus. Notre Institution m'est ainsi apparue comme douée d'une vie propre, à tel point qu'on pourrait imaginer qu'elle poursuit son chemin presque sans tenir compte de la succession des équipes censées la diriger, tel un navire qui n'obéirait qu'à son propre génie et qui ne se reconnaîtrait que dans le prolongement d'un élan premier...

Alors sur quels moyens compter pour une gestion consciente de tous ces enjeux et de la complexité de la tâche ? Le souci analytique de l'« administrateur-analyste » le porte à être attentif aux résistances qui se manifestent dans la vie institutionnelle : comme dans la vie ordinaire, nous ne manquons pas d'être interpellés par des paradoxes. Si faire « fonctionner l'Institution » c'est tout d'abord établir le programme des activités habituelles dans le respect de la tradition, reconnaître un « héritage », c'est aussi s'approprier une trajectoire, reprendre à son compte un projet collectif, réaffirmer des convictions de façon créative.

Il y a un an, nous avons fixé plusieurs orientations à notre action :

poursuivre une réflexion collective, élargie au plus grand nombre, intégrant une perspective historique, sur nos fonctionnements habituels concernant notre enseignement, notre formation, notre vie associative.

Favoriser une participation plus active de tous, être à l'écoute de ceux qui proposent des initiatives, mieux utiliser tous les talents.

Continuer à **penser notre relation à l'environnement national et international.**

Veiller au **dynamisme et au renouveau** de notre Association dans une perspective d'avenir.

Ces orientations n'ont pas cessé de nous habiter, en particulier lorsqu'il a été question d'introduire des modifications dans nos procédures habituelles ou de proposer de nouvelles activités. Je tenterai de les faire apparaître à travers le compte-rendu des divers aspects de notre vie institutionnelle durant cette année écoulée.

Activités scientifiques

Les activités scientifiques se sont déroulées de façon très vivante, nous semble-t-il, et cette année encore, nous ont donné l'occasion de mesurer la richesse des interventions et des discussions qui s'y déroulent. Pour ces activités qui ponctuent notre vie associative, nous avons eu le souci d'œuvrer en faveur **d'une spontanéité des échanges et d'une convivialité du climat.**

Comme lors de chaque changement de Conseil, le Comité scientifique a été amené, après l'élection, à travailler d'une façon plus intensive afin d'établir, en collaboration avec le Conseil, le programme de l'année qui suit, ce qu'il a fait dans une totale liberté de proposition autour de certaines lignes directrices ou projets chers au Conseil¹.

En ce qui concerne les **Samedi débats**, certains changements ont été introduits. Depuis qu'ils ont remplacé les « Mardis scientifiques » (conférences du soir), la formule des « Samedis » a déjà fait l'objet de plusieurs aménagements successifs. Peut-être cette activité, très sensible à une baisse de rythme, à une possible ritualisation, a-t-elle besoin, pour rester vivante et permettre la plus grande participation de tous, d'être régulièrement relancée à travers la mise en place d'une nouvelle formule ? Les Samedi débats sont souvent le lieu où l'on présente sa première conférence, où l'on soumet sa pensée à l'Institution :

¹ Je remercie ici les membres du Comité scientifique : Jean-Michel Hirt, Lucile Durrmeyer, Anne-Marie Duffaut, Annie Roux, Odile Bombarde et Marc Delorme pour la tâche accomplie.

ils peuvent constituer un instrument pour favoriser le surgissement de « nouvelles voix ». Notre idée était de proposer à ceux qui parmi nous travaillent plus particulièrement sur un sujet, que ces Samedi débats puissent fournir un espace, une tribune où venir parler de leurs élaborations analytiques en cours. Il s'avère que cette louable intention a cédé en partie à l'« effet de commande ». En effet, l'expérience nous a montré que c'est plus souvent l'invitation à faire une conférence qui suscite, encadre, le désir de produire un travail ou une recherche de nature scientifique. Néanmoins, proches de notre intention première, nous avons laissé à chaque conférencier le libre choix de son thème ainsi que de son discutant, avec toutefois l'exigence que celui-ci occupe véritablement une place de discutant et non celle d'un « conférencier bis ».

En donnant place à deux conférences (suivies chacune d'une brève intervention d'un discutant), donc à un plus large éventail d'idées, de points de vue et de style, nous avons cherché à soutenir, par un rythme plus stimulant, l'intérêt de ces réunions.

La mise en ligne des textes des conférences sur le site ASSO (avec accès réservé à nos membres et analystes en formation) a eu pour but de permettre, tout particulièrement aux analystes en formation, de mieux apprécier la discussion au moment de la conférence et de revenir sur le texte après celle-ci. L'innovation consistait à généraliser l'accès anticipé au texte, jusqu'alors réservé à un petit nombre d'entre nous. Cette initiative a fait suite à une demande des analystes en formation, recueillie lors d'une des rencontres du Comité de l'enseignement avec eux et témoigne que nous ne perdons pas de vue le principe suivant lequel nos activités scientifiques sont aussi, dans une certaine mesure, un enseignement. Pour l'instant, cette nouvelle formule ne semble pas nuire, ainsi qu'on pouvait le craindre, à la spontanéité des débats. De même, il ne semble pas qu'elle compromette la fréquentation des conférences. L'avenir nous confirmera, ou non, ce premier constat²...

² Trois Samedi débats ont eu lieu : le 13 mars 2010 : Pierre Ferrari discuté par André Beetschen ; le 9 octobre 2010 : Françoise Laurent discutée par Edmundo Gómez Mango et Joël Bernat discuté par Évelyne Sechaud ; le 22 janvier 2011 : Caroline Giros Israël discutée par Danielle Margueritat et Philippe Valon discuté par Monique Selz.

Les Entretiens s'organisent autour de trois conférences dont l'une est souvent présentée par un conférencier qui ne fait pas partie de notre Association. Avec leur ouverture à des invités, plus ou moins permanents, on peut considérer que les Entretiens sont un moment au cours duquel notre Institution expose sa pensée à l'œuvre devant - ou en débat avec - des invités tiers extérieurs qu'elle a choisis. Serait-ce pour cette raison que la configuration de ces Entretiens, structurée autour d'un thème fort, n'a guère varié depuis des années ? Les deux Entretiens de l'année écoulée, l'un organisé par le Conseil précédent, l'autre par nous-mêmes, ont suscité un vif intérêt, résultat encourageant pour les intervenants comme pour le Comité scientifique en regard de son engagement³.

La « Journée ouverte » qui, depuis quelques années, a trouvé son rythme de croisière bisannuelle, est, comme son nom l'indique, destinée à un large public. Celui-ci, par définition inconnu, s'y montre souvent spectateur passif, ce qui peut affecter la dialectique conférence discussion. Se trouve ainsi mise à l'épreuve notre capacité à communiquer à des « étrangers » quelque chose de l'expérience de l'analyse, sans pour autant déroger à une rigueur analytique. Cette exigence nous amène à apporter un soin particulier à l'organisation de cette Journée, travail considérable jusqu'à maintenant toujours couronné de succès, ce qui nous amène à faire perdurer la formule.

Notre Conseil a conçu le projet d'adjoindre à ces rendez-vous bisannuels des « **Conférences du Soir** », fondées sur le même principe d'ouverture. Il y a 20 ans déjà, François Gantheret déplorait un relatif manque de présence de notre Association dans le paysage scientifique. « Nous parvenons à nous faire lire... mais pas à nous faire entendre ou pas suffisamment » soulignait-il. Lors d'entretiens que j'ai eus avec nombre d'entre vous avant de prendre mes fonctions, je n'ai entendu aucun propos qui contredise ce constat. Il y a quelques années, le Conseil, présidé par Évelyne

Sechaud, organisa une série de conférences en soirée à l'hôtel Lutetia. Cette activité avait permis à notre Association d'être plus présente auprès de jeunes cliniciens ainsi qu'auprès de ceux qui, bien qu'issus d'autres disciplines, sont intéressés par une pensée psychanalytique qui ne cède pas à la facilité. Mais si ces conférences avaient rencontré un large succès public, elles s'étaient avérées déficitaires pour nos finances.

Plusieurs questions se posaient donc à nous :

L'essentiel était de « **déterminer la forme** sous laquelle pouvait être exprimée notre « identité » dans un environnement prompt à déformer ou à éliminer l'incidence de notre « référence théorique »⁴. Comment faire apparaître notre spécificité dans un panorama chargé de colloques et de manifestations de toutes sortes ? En matière **d'organisation pratique**, il apparaissait qu'un tel projet ne saurait être pérenne sans s'appuyer sur une logistique suffisamment légère. Afin de faire cheminer ce projet, nous avons mis en place une commission composée de Viviane Abel Prot, Catherine Chabert, Josef Ludin et Jean-Michel Hirt, commission qui malgré son existence éphémère nous a permis de mettre en route ces soirées. Si nous ne sommes pas encore en mesure, à ce jour, de vous présenter un projet abouti, nous pouvons d'ores et déjà vous faire part de la « philosophie » qui l'anime : devant un public curieux de la psychanalyse mais non nécessairement initié, il s'agirait de questionner ce que nos théories concernant les destins pulsionnels, en particulier la sublimation, peuvent apporter à la compréhension de l'esprit humain aujourd'hui, dans la réalité de notre vie en société en ce début du XXI^{ème} siècle. Ciblant le « travail de culture », comme processus d'élaboration intra-psychique et trans-individuel, des psychanalystes de l'APF présenteraient des exposés de leurs recherches sur les formes actuelles du « Malaise ».

Notre réflexion autour de ces « soirées ouvertes », provisoirement dénommées *Conflits et Cultures*, nous a amené à concevoir encore une autre forme d'échanges : avec cette nouvelle formule, des

³ Aux Entretiens des 19 et 20 juin 2010 sur le thème du *Jeu*, sont intervenus Claude Barazer, Gilbert Diatkine et Brigitte Éoche Duval, le directeur de discussion était Daniel Widlöcher.

Aux Entretiens des 11 et 12 décembre 2010 sur le thème : *Au-delà du complexe d'Œdipe*, sont intervenus Patrick Guyomard, Michael Parsons et Dominique Suchet, le directeur de discussion était Jean-Yves Tamet.

⁴ Pierre Fédida, rapport moral du Président.

chercheurs appartenant à d'autres disciplines nous donneraient à entendre, à travers leurs exposés, l'usage qu'ils peuvent faire de nos concepts.

Ainsi est née la journée intitulée : *Variations autour d'un thème psychanalytique : sur l'usage de la sublimation*, programmée pour le 24 septembre 2011. Nous attendrions d'un questionnement autour du sens, de l'utilité que conserve aujourd'hui la notion de sublimation dans le champ des arts visuels qu'il nous fasse réaborder nos questions de fond suivant un autre angle d'attaque. Prenant le relais du « Débat ouvert » de 1987-1988, et des « Journées de Florence » en 1990, des « Points d'Incidence » et des « Confrontations », elle se déroulera à la Bibliothèque François Mitterrand. Son directeur de discussion sera Daniel Widlöcher mais il sera aussi proposé à plusieurs analystes en formation ou membres intéressés, de réaliser une préparation de cette rencontre en se penchant, à l'avance, sur le rapport qu'entretient l'œuvre des deux invités avec la question de la sublimation.

Je ne ferai que mentionner la **Journée de Lyon** qui, organisée par nos collègues lyonnais, aura lieu le 26 mars prochain avec des exposés de Patrice Brunaud, Bernadette Ferrero et Hélène Hinze.

ARCC

Annie Roux, Secrétaire des ARCC, m'a fait parvenir les remarques suivantes :

« L'activité des ARCC se poursuit, avec un nombre d'ateliers stable. Il en existe actuellement 9. Mais il semble que l'élan premier qui a impulsé leur création se soit tari, puisqu'aucun nouvel ARCC ne s'est créé l'année dernière et qu'on n'ait pas connaissance de la création future de nouveaux groupes de recherche. Le projet des ARCC qui était de favoriser une activité de recherche trop explicitement absente au sein de notre Institution manquerait-il de représentation et de reconnaissance ? On peut se demander si le seul samedi qui leur est consacré chaque année est suffisant pour susciter un intérêt soutenu ? Il était convenu que chaque ARCC devrait apporter témoignage de l'avancée de ses travaux, sous forme d'une restitution orale ou écrite. Mais nous n'avons pas proposé ni trouvé de forme écrite qui réponde

à cette ambition initiale. La revue de l'APF, l'*Annuel*, ne pourrait-elle accueillir, sous une forme à discuter et inventer, une trace de ces travaux ? »

Site APF⁵

1 - Partie privée

Le nombre d'analystes qui demandent leur inscription est en augmentation constante, actuellement 212 personnes inscrites (sur 289 membres et analystes en formation).

Mise en ligne des conférences avant les Entretiens et les Samedis débats (ce qui n'a pas diminué, contrairement à ce que nous aurions pu craindre, le nombre de participants).

2 - Site ouvert au public

Reprise du travail qui avait été amorcé par le précédent Conseil concernant une nouvelle présentation de notre Association. Remerciements ici à Daniel Widlöcher qui accepte d'en assurer la garantie.

3 - Projets

Mise en place, dans la partie privée, d'un forum de discussion, ouvert à un moment précis (les analystes étant prévenus par *mail*), d'une durée limitée, dirigé par un « directeur de discussion ». Ces forums pourraient être installés à la suite d'une réunion scientifique, ou à l'occasion d'une question qui intéresserait plusieurs d'entre nous. Sa réalisation semble difficile pour le moment, elle demande beaucoup de disponibilité de la part du directeur de discussion qui en assurerait le cadre et la tenue.

Archivage des documents, toujours dans la partie privée.

4 - Fréquentation du site

Nombre total de visites du 1^{er} janvier 2010 au 1^{er} mars 2011 : 28 611 soit 2 766 par mois (nouveaux visiteurs 56 %, récurrents 44%).

Nombre de pages vues 7,39 en moyenne par visite.

⁵ Equipe chargée du site : Pascale Michon Raffaitin, Jean-François Daubech, Lucile Durrmeyer et Frédéric Missenard, *Webmaster* : Fabrice Perrinel.

Publications et activités éditoriales

Pendant l'année écoulée 7 membres de l'APF ont publié au total 9 livres dont ils étaient l'auteur : Athanassios Alexandridis, Jacques André, François Gantheret, Michel Gribinski, J.-B. Pontalis, François Villa et Daniel Widlöcher.

136 articles scientifiques ont été recensés ayant pour auteur des membres ou analystes en formation de l'APF.

16 membres et analystes en formation participent à des activités éditoriales.

Revue : *Documents & Débats*⁶

Deux numéros sont parus depuis un an, le numéro 77 en juin 2010 et le numéro 78 en décembre 2010.

Tous les numéros de *Documents & Débats* sont déjà archivés sur le site ASSO de l'APF. Suite au sondage mené en janvier-février 2010, 60 analystes ont manifesté à ce jour le souhait de recevoir *Documents & Débats* sous son format papier. La proposition de faire paraître *Documents & Débats* uniquement sous un format *web* permettrait de réaliser des économies (cf. le rapport de P. Michon Raffaitin) et modernité oblige, renforcerait l'importance actuelle donnée au site ASSO de l'APF tant sur le plan informatif, que sur le plan de l'archivage de données de la vie scientifique de notre Association, facilement accessible à tous.

L'Annuel de l'APF

Laurence Kahn nouvelle directrice de publication va nous présenter son rapport tout à l'heure.

Les livres cahiers pour la psychanalyse et penser/rêver, deux numéros de chaque revue sont parus cette année.

Enseignement⁷

Le Comité de l'enseignement s'est réuni cette année à 6 reprises. Il va poursuivre ses réunions suivant une modalité mensuelle (hors vacances scolaires), donc à un rythme bien plus soutenu que celui des 3 à 4

réunions annuelles prévues par le Règlement intérieur. Au programme du Comité de l'enseignement figurent non seulement l'examen des activités d'enseignement proposées par les membres et analystes en formation, en regard de leur conformité aux normes habituelles, mais aussi une part de l'organisation de l'enseignement proposé par l'Institut de formation.

À ce programme de base a été ajouté un travail de réflexion se situant dans la continuité de celui qui a été produit par les précédents Comités de l'enseignement :

- 1) une discussion sur la façon dont se déroule habituellement la réunion annuelle entre le Comité de l'enseignement et les analystes en formation ;
- 2) l'organisation, à partir d'une proposition d'un groupe d'analystes en formation, d'une rencontre entre analystes en formation de l'APF et analystes en formation de la *British Society* à Paris, à la suite de celle qui a eu lieu à Londres en 2008.

L'enseignement proposé par l'Institut de formation comprend :

- 1 - Le Groupe d'accueil et de réflexion.
- 2 - Les conférences-discussions sur la technique psychanalytique.
- 3 - les mardis autour de la pratique.
- 4 - Les soirées-débat avec un auteur.

Groupe d'accueil et de réflexion

Nous l'aborderons plus loin.

Les conférences-discussions sur la technique psychanalytique

Il s'agit d'un « re-make » d'un format ayant déjà existé à l'APF il y a 20 ans. L'ancienne rubrique avait été remplacée par nos actuels « Mardis autour de la pratique » qui permettent à des analystes en formation de présenter un matériel clinique.

Même si le mot « technique » peut paraître un peu provocateur, tant il a pu être discrédité - non sans raison - par l'usage qui en a été fait, il nous a semblé que la réintroduction de « conférences-discussions sur la technique psychanalytique » qui verraient un membre

⁶ Responsable de *Documents & Débats* Nicole Oury avec la collaboration de Claude Arlès et Solange Carton.

⁷ Le Comité de l'enseignement est composé de Florence Mèlèse, Claude Barazer, Christophe Dejours, Bernard de la Gorce, Monique Selz, Patricia Attigui, Adèle Driben, et moi-même.

expérimenté parler de sa pratique en l'illustrant d'un matériel clinique devant des analystes en formation invités à discuter sa conférence, apporterait une intéressante réciprocité aux « Mardis autour de la pratique ».

Dominique Suchet, Danielle Margueritat, et Catherine Chatillon ont ainsi animé les 3 soirées programmées de l'année, soirées qui ont connu une fréquentation allant de 10 à 40 analystes en participants. Concluant à un bilan positif de cette activité, les participants (membres comme analystes en formation) à ces soirées ont souhaité les voir reconduites.

Le projet initial prévoyait le créneau du 4^{ème} mardi du mois (rendu disponible par la suspension - déplorée - des « Lectures de textes freudiens ») pour loger le cycle des « Conférences ouvertes ». Dans l'attente de la mise en place de celui-ci, ce créneau fut occupé cette année par les trois « **Conférences-discussions sur la technique psychanalytique** ».

Les mardis autour de la pratique

La fréquentation est d'environ 25 analystes en formation par soirée, composée d'un noyau stable important et d'autres analystes qui viennent irrégulièrement. Malgré l'insistance de l'organisateur sur la nécessité de participer à toutes les soirées lorsqu'on est présentateur, il est à noter que tous ne participent pas à la dynamique mise en place, certains venant très peu ou lorsque c'est leur tour (c'était déjà comme cela lors du groupe précédent, et cela ne dépend pas que de questions matérielles, car beaucoup d'analystes de Bordeaux viennent régulièrement). La qualité des échanges et la dynamique semble bonne, voire très bonne, et c'est en partie dû à l'ambiance que les trois invités, Philippe Castets, Lucile Durrmeyer et Henri Normand et l'organisatrice Olivia Todisco ont su instaurer dès le début. Dans l'ensemble les présentations sont intéressantes même si inégales, et soulèvent beaucoup de questions techniques ; il faut préciser qu'il s'agit de cures difficiles.

Les analystes en formation qui ont fait des présentations cliniques depuis septembre sont : Brigitte Hüe Pilette, Eric Jaïs, Francine Pascal de Mont-Marin, Pascale Franques Rénéric.

Soirées-débat autour d'un auteur

Une soirée a eu lieu le 30 novembre avec François Gantheret venu discuter de son livre *La nostalgie du présent : psychanalyse et écriture*. Le débat a été organisé par Miguel de Azambuja, Adèle Driben et Bernard de la Gorce.

Deux autres soirées sont prévues, le 29 mars avec Jacques André et le 31 mai avec Edmundo Gómez Mango.

Le Comité de l'enseignement a voulu mener une réflexion dans le prolongement de celle que le précédent Comité de l'enseignement avait réalisée, dont les conclusions furent exposées lors de la *Journée sur les politiques de l'enseignement* en septembre 2010. Notre enseignement y était situé relativement à d'autres modèles d'enseignement de la psychanalyse, notamment à ceux qui ont cours au sein de l'IPA. À notre tour, nous souhaitons approfondir l'analyse de notre propre modèle, de ses fondements et de sa problématique. De tout temps, notre enseignement a cherché à prendre la forme la plus fidèle possible à sa conception de la formation, avec pour référence deux modèles, l'un directif, dans lequel un programme plus ou moins obligatoire est proposé aux analystes en formation et un autre, qui laisse à l'analyste en formation le libre choix des enseignements qu'il suit. Ce dernier modèle est considéré plus analytique que le premier, jugé plus « scolaire ».

Pour des psychanalystes, préférer le modèle d'enseignement plus « analytique » semble aller de soi. Encore conviendrait-il de préciser ce qui, dans le processus d'enseignement relève d'une élaboration proprement analytique car si, de façon approximative, on entendait par « plus analytique » le fait que l'enseignant s'abstienne de fournir des repères, une orientation, des conseils, une écoute, bref, le fait que ne soit pas enseigné ce qui, de la science freudienne, peut l'être, alors, nous pourrions aboutir au paradoxe suivant : que le meilleur enseignement de la psychanalyse soit finalement une absence d'enseignement !...

Il y a une vingtaine d'année, François Gantheret, alors Président de l'APF, souhaitait ce qu'il appelait un

« renversement de perspective », c'est-à-dire « assumer pleinement la fonction formatrice », le « devoir d'enseignement », convaincu - qu'il était - du « besoin de remise en chantier incessante de la précision conceptuelle », non dans un but d'objectivation mais parce que seule une connaissance approfondie des concepts permettrait d'en faire un outil de la pensée, une référence implicite, une source d'inspiration. Il avait alors créé ce qu'il surnommait - avec humour - « une classe », de son véritable nom : « Séminaire d'introduction à l'enseignement théorique » qui devint, en se départissant avec le temps de son caractère obligatoire, notre actuel « Groupe d'accueil ». D'autres textes encore témoignent de la volonté qu'ont eu des responsables de l'APF, à certains moments, de jouer un rôle actif dans l'encadrement de l'enseignement et de la formation.

Ainsi nos statuts stipulent que : « *Le Comité d'enseignement a pour fonction (...) d'orienter les analystes en formation vers les enseignements appropriés et d'évaluer régulièrement l'enseignement proposé par l'Association* » tandis que, parallèlement, le Règlement intérieur introduit l'exigence, pour les analystes en formation, d'un respect de certains délais dans le déroulement du cursus. Que ces règles soient restées lettre morte et qu'en même temps elles n'aient pas été purement et simplement effacées pour non conformité aux usages, est l'indice d'une difficulté sinon d'un malaise qu'il serait intéressant d'éclairer. À partir de ces considérations ainsi que d'autres encore que nous évoquerons un peu plus loin, nous avons engagé une réflexion dont l'ambition est de mieux saisir les ressorts métapsychologiques de la transmission de la psychanalyse. Le groupe qui travaille sur cette question rassemble les membres du Comité de l'enseignement ainsi que deux invités qui sont Sylvie de Lattre et Patrick Merot. Nous nous proposons de vous communiquer, le temps venu, le résultat de cette réflexion, sous une forme qui reste à déterminer.

Données statistiques sur la participation des analystes en formation aux activités d'enseignement

Sur 187 analystes en formation :

74 ne participent à aucun groupe de travail (41 d'entre eux sont à l'APF depuis plus de 20 ans) ;

64 participent à un seul groupe de travail ;

49 participent à deux groupes ou davantage.

Participation :

Sachant que la plupart des groupes se réunissent une fois par mois sur une durée de 9-10 mois, la participation aux activités d'enseignement de la majorité des analystes en formation nous apparaît nulle ou insuffisante : quand ceux-ci ont-ils donc la possibilité de se faire entendre, d'échanger activement avec d'autres analystes en formation ou membres ? Il ne resterait qu'un quart des analystes en formation, 49 d'entre eux, qui suivrait un enseignement de façon plus conséquente. La plupart de ces analystes en formation ont été admis au cours de ces 10 dernières années.

Enseignement sans enseignants :

- des 30 séminaires ou groupes de travail existants, un tiers est organisé et animé par des analystes en formation engagés dans un travail d'inter-enseignement.

Question : les analystes qui ne participent pas ou qui le font de façon insuffisante, trouveraient-ils d'autres sources ou d'autres modes d'enseignement ailleurs que dans les activités dites d'enseignement, par exemple au cours des activités scientifiques ou bien à l'extérieur de l'APF ? Ou encore dans une activité de lecture ou de recherche que nous ne pouvons pas apprécier et qui relèverait principalement d'un auto-enseignement ?

Analystes en formation : processus ou état ?

- L'appellation « analyste en formation » ne correspondrait donc que pour un quart d'entre eux à peu près, à un processus, à une progression cernable - ce qu'évoque la formule « en formation » - tandis que pour une majorité, ce « en formation » semble devenu un état, un statut, une manière d'être et de se positionner au sein de l'APF.

Ces considérations gagneront à être mises en lien avec le taux de participation des analystes en formation aux supervisions, ce qui fera l'objet du rapport du Secrétaire du Comité de formation, André Beetschen, ainsi qu'avec une caractéristique singulière de notre Association qui fait d'elle la seule parmi les sociétés « établies » de l'IPA à avoir un nombre d'analystes en formation supérieur à celui de ses membres. Par exemple, alors qu'à l'APF nous comptons 86 membres pour 187 analystes en formation, à la SPP, la proportion apparaît inversée : 819 membres pour 312 analystes en formation.

Réunion annuelle du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation

Animé de ce même esprit, le Comité de l'enseignement s'est interrogé sur la meilleure façon de susciter un dialogue avec les analystes en formation, à la faveur duquel ceux-ci pourraient exposer le plus librement possible leurs points de vue sur notre enseignement. C'est ainsi qu'un thème pouvant faciliter le recul, *L'enseignement à l'APF : passé, présent* a été choisi pour la prochaine rencontre (le 19 mars 2011) du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation.

Rencontre entre analystes en formation de l'APF et de la British society

Cette rencontre fait suite à celle qui a eu lieu à Londres en 2009 à l'initiative des « candidats » britanniques. Comme la première, elle sera encadrée par des membres « formateurs ». Le nombre d'analystes en formation APF qui participeront sera compris entre 12 et 15 et la langue des échanges sera l'anglais. Cette rencontre est programmée pour septembre ou octobre 2011.

Groupe d'accueil

Ce groupe est animé par Jacques Le Dem et Évelyne Sechaud. Voici quelques commentaires de Jacques Le Dem à propos de cette activité : « Depuis octobre 2010, une fois par mois, Évelyne Sechaud et moi-même nous accueillons les jeunes collègues récemment admis à l'Institut de formation. Nous avons choisi de ne pas fixer de programme précis et nous avons préféré laisser aux participants la possibilité de s'exprimer sur les questions qui les préoccupent et éventuellement nous

interroger et s'interroger eux-mêmes sur leurs pratiques déjà en cours. Ceci s'est fait après une présentation réciproque pendant laquelle nous apprenons que le groupe est constitué de 5 psychologues, uniquement des femmes, et de 3 psychiatres, deux hommes et une femme. La provenance géographique est peu diversifiée puisque nous comptons 5 parisiens et 2 bordelais. Les participants ont tous déjà une pratique institutionnelle et privée, ou, dans ce dernier cas, sur le point de l'être.

Certains ont débuté une supervision, parfois avec un membre de l'APF, parfois même avec un analyste en formation, ce qui ne manque pas de les conduire à s'interroger sur le mode d'appartenance à l'Association : y a-t-il des listes de membres, d'analystes en formation ? Etc... Le problème de l'identité de l'analyste sera longuement exploré grâce à une participante qui, sur le point d'ouvrir un cabinet, s'interrogera sur la façon de se présenter aux médecins ou collègues susceptibles de lui adresser des patients.

D'autres questions concernent davantage la clinique : pourquoi les trois séances ? Comment proposer une analyse à un patient qui n'en fait pas explicitement la demande ? Comment passer du face-à-face au divan ? Et encore le problème du paiement des séances. Parfois encore il s'agit résolument d'un cas clinique.

Il y a encore des questions concernant l'APF, sur son fonctionnement. Peu de questions encore sur la fondation de l'APF et sur son originalité à partir de son histoire.

En résumé nous sommes frappés par le fonctionnement de ce groupe d'accueil, son climat de simplicité et d'authenticité, sa jeunesse aussi. Et au-delà des questions pragmatiques qui bien souvent demeurent des questions, l'occasion est donnée à ces « jeunes gens » d'une rencontre avec l'Institution et d'une rencontre entre eux qui se révèle ici particulièrement enrichissante et de part et d'autre. »

Vie institutionnelle

C'est encore par le biais de quelques chiffres que j'aborderai deux dimensions de la « vie » de notre Association, chiffres susceptibles de nous renseigner

sur l'état de nos forces vives : sa dynamique démographique ; la participation de nos membres aux diverses activités de l'Association.

1 - Démographie :

Nous sommes aujourd'hui 86 membres, 33 membres titulaires (12 femmes et 21 hommes) et 53 membres sociétaires (27 femmes et 26 hommes).

Lors des dix dernières années, le nombre de membres titulaires est passé de 25 à 33, tandis que dans le même temps le nombre de membres sociétaires passait de 24 à 53.

La progression des membres titulaires est donc plus légère - 8 membres supplémentaires - que celle des membres sociétaires - 29 membres supplémentaires.

C'est au cours de ces 2 dernières décennies que le rythme de progression semble être devenu nettement plus rapide pour les membres sociétaires que pour les membres titulaires ; phénomène qui est allé en s'accroissant au cours de ces dernières années.

Pour rappel et pour comparaison, le nombre d'analystes en formation reste relativement stable cette dernière décennie, dans une fourchette comprise entre 176 et 194. Actuellement ces derniers sont au nombre de 187 : 119 femmes et 68 hommes.

2 - Participation :

La donnée suivante apporte une indication sur la participation des membres titulaires et sociétaires à l'enseignement :

21 membres titulaires (sur 33) sont chargés de séminaires ou de groupes de travail pour 16 membres sociétaires (sur 53).

La question de la participation - active - semble donc se poser différemment pour les membres titulaires et pour les membres sociétaires.

En ce qui concerne les membres titulaires, deux questions reviennent dans les rapports moraux des présidents de façon réitérée au long des années :

1 - des considérations sur le risque « fatigue » des membres titulaires, surtout parmi ceux qui ont déjà beaucoup œuvré ;

2 - l'importance de leurs investissements à l'extérieur de l'Association en regard des activités qu'ils développent au sein de l'Association. La question des absences aux réunions du Collège des Titulaires a fait l'objet d'une discussion au sein du Collège des Titulaires : fallait-il statuer sur ces absences lorsque, pour diverses raisons elles se répétaient pendant une plus ou moins longue période ? Les éclairages qu'ont pu apporter ces échanges ont été appréciés sans toutefois qu'aucune décision ne se soit dégagée. Après-coup, nous avons « découvert » que nos statuts et notre Règlement intérieur envisageaient, le cas échéant, la mise en disponibilité de membres titulaires (et non seulement des membres qui siègent au Conseil d'administration en ce qui concerne le Comité de formation) pour une période limitée. L'application du Règlement intérieur donne ainsi la possibilité d'écarter les difficultés de quorum lors des réunions de Collège des Titulaires.

Les activités de nos membres sur le plan scientifique, universitaire et éditorial, dans des établissements de santé ou dans les institutions internationales ont des retombées positives pour l'Association, à condition que nous nous montrions capables de réintégrer, de recentrer cette expérience à l'intérieur de l'Association. Ces travaux peuvent alors témoigner de ce va et vient entre deux scènes, l'une interne, l'autre externe à l'Association : à l'extérieur ils contribuent à la connaissance de notre Association et à sa réputation, à l'intérieur ils apportent une expérience acquise au contact d'autres réalités, contrepartie, dans une certaine mesure, du manque de disponibilité.

Ceci vaudrait pour tous les membres et analystes en formation et pas seulement pour les membres titulaires, même si ces derniers sont plus spécifiquement chargés des tâches de formation, de représentation, et de responsabilité institutionnelle.

La Journée de l'Institut de formation, rendez-vous annuel qui se détache par son intensité dans le processus dit d'inter-formation des « formateurs », a eu pour thème en janvier dernier, *La clinique de la supervision*. Les interventions de Danielle Marguerit le matin et de Edmundo Gómez Mango l'après-midi ont permis, par leur fort engagement personnel et leur authenticité, un débat qui n'a pas fait l'impasse sur les

aléas du travail de supervision. L'intérêt suscité par ce thème nous a amenés à choisir de prolonger cette discussion l'année prochaine : nous nous réunirons donc autour de *La clinique de la supervision... n° 2!*

En ce qui concerne les membres sociétaires, la question essentielle semble être celle du mode d'investissement de l'Association. On peut constater qu'en forte proportion, les membres sociétaires ne s'impliquent pas de façon active dans les diverses activités et lieux de l'Institution : enseignement, administration, ARCC... Si leur fréquentation à des activités scientifiques et à des réunions institutionnelles réservées aux membres est régulière, nous nous désolons qu'ils ne puissent pas, de façon plus nette, s'engager nombreux dans le devenir de l'Institution en s'appropriant une place à part entière. Nous estimons que l'APF a besoin de leur contribution, de leurs propositions, nous pensons qu'il y a là une mine de talents ignorés qu'il serait bon de faire fructifier par une meilleure intégration.

La situation des membres sociétaires avait déjà fait l'objet d'une réflexion (en 2009-2010) dont le point de départ était la préoccupation suivante : comment éviter que leur place ne se trouve réduite à une situation d'attente ou à un état d'impasse. Nous constatons que la proposition de leur participation à l'admission au sein du Comité de formation, ou à l'élection de nouveaux membres sociétaires n'ont pas emporté une adhésion suffisante. La complexité de la mise en œuvre de ces nouvelles dispositions a-t-elle été un frein en dépit des avantages escomptés en termes d'incitation à la participation ?

La réforme de Fédida en 1990 qui se voulait déjà incitative, permit aux membres sociétaires d'accéder aux responsabilités institutionnelles, ce qui eut des effets très positifs. Mais toute réforme qui ne repose que sur la volonté d'un seul Conseil d'administration, montre rapidement ses limites. Il semble qu'une véritable mutation ne puisse être le fruit que d'une meilleure connaissance de nos fonctionnements, ceci à la lumière d'une analyse rigoureuse des questions qu'ils soulèvent. Nous pourrions attendre de ce travail d'analyse qu'il se traduise, au niveau des individus, par une subjectivation, une appropriation les conduisant à occuper une position plus active au sein de l'Institution.

Ce qui précède me conduit à penser qu'il n'existerait fondamentalement que deux catégories de membres : les actifs et les inactifs.

Le *pacte entre frères* qui s'exprimerait par « aucune hiérarchie chez nous » ne nous fait pas faire l'économie de la psychologie des masses, des phénomènes d'idéalisation et de leurs corrélatives, inhibition et hostilité. Il me semble qu'affirmer un moi singulier au sein de ce nous-APF nécessairement consensuel est un travail ardu pour nous tous même si c'est fort de cette appartenance qu'il nous est plus aisé de soutenir une identité à l'extérieur. Être membre de l'APF ou encore homologué ou analyste en formation paraît suffire à beaucoup par la valeur de reconnaissance et par les effets stimulants des échanges scientifiques. Si l'Institution n'a pas à juger les choix de ses membres, il me semble toutefois relever de sa responsabilité de considérer l'hypothèse d'une inactivité subie, ce qui en aucun cas ne devrait la laisser indifférente. Dans cette perspective, notre Conseil a souhaité favoriser une plus grande transversalité et s'est engagé à une écoute de toute proposition, critique ou commentaire, d'où qu'ils viennent. C'est sur cette voie que nous nous sommes engagés jusqu'à présent et que nous nous proposons de poursuivre notre action.

La Journée des membres

La Journée des membres de novembre 2010 a eu pour thème : *Où, quand et comment parler de la clinique*. Journée présentée par Jean-Philippe Dubois, Anne Robert Pariset le matin et Annie Roux l'après-midi qui ont introduit la discussion en abordant deux questions :

- 1 - Le « Cas clinique » est-il encore la référence de nos investigations de chercheurs ?
- 2 - Comment comprendre l'hésitation des analystes à témoigner de l'expérience des cures ?

La discussion qui aurait pu s'enliser dans un débat entre deux positions opposées quant à savoir si on évoque suffisamment ou non la clinique, a finalement permis une pensée associative, dans une tentative pour saisir à la fois la référence clinique souvent implicite en tant qu'exigence posée à la théorie, et la difficulté à communiquer une expérience non seulement du fait de son caractère intime mais aussi en lien avec les contraintes formelles du récit clinique.

Archives de l'Association

Nos archives font l'objet de l'article 6, titre 1 de notre Règlement intérieur. « Elles reçoivent tous les documents concernant son histoire et ses activités ».

C'est le Conseil de Daniel Widlöcher qui avait demandé à Philippe Castets d'examiner le problème des archives APF. Suivant l'avis du Conseil, le 14 décembre 2010, une réunion s'est tenue en présence de Raoul Moury, Daniel Widlöcher, Philippe Castets et Nicole Oury, réunion dont est ressortie l'idée que la création d'une « Commission archives APF » serait souhaitable pour faire face aux multiples tâches à accomplir. Dans cette perspective les quatre membres susnommés ont rédigé un document qui fixe la composition de ladite « Commission », ses buts, le travail à accomplir, les démarches à entreprendre ainsi qu'une méthodologie. Ce document sera adressé prochainement à tous les membres pour consultation et discussion. Il sera ensuite soumis à l'approbation du Conseil qui aura charge de compléter si nécessaire les dispositions du Règlement intérieur relatives à ses archives.

Sur le plan national

Loi et décret sur l'utilisation du titre de psychothérapeute

Je vous ai adressé dernièrement à ce sujet deux courriers qui insistaient sur deux points :

- ce qui est réglementé est uniquement l'utilisation du titre de psychothérapeute et en aucun cas l'exercice de la psychothérapie ;

- notre Association refuse de jouer le rôle que le décret propose aux sociétés de psychanalyse au niveau des instances prévues par la loi : signer des attestations de formation à la psychopathologie, faire partie des jurys, etc.

Ce refus d'une reconnaissance officielle n'est pas contradictoire avec notre participation, pendant plus de 10 ans, à la concertation proposée par le ministère de la Santé autour de cette loi, participation dont l'unique but était d'empêcher une réglementation de l'exercice de la psychothérapie psychanalytique. La réglementation de l'utilisation seulement du titre est un résultat qui récompense nos efforts, conjugués à

ceux d'autres Sociétés de psychanalyse participant audit « Groupe de Contact ». Après la promulgation du décret, nous, APF, avons essayé d'expliquer le sens de cette législation : les autorités publiques voulaient avant tout empêcher que des charlatans ou des sectes se servent du titre de psychothérapeute. En conséquence, elles ont conçu une loi qui réserve l'utilisation de ce titre aux diplômés universitaires, médecins ou psychologues. Ce titre ne renvoie pas à une formation existante. **L'exercice de la psychothérapie n'est donc pas réglementé.**

Après la promulgation du décret, nous avons tenu à clarifier la signification de ce titre que les autorités ont voulu réglementer, non dans l'intention de lui donner un contenu précis mais pour le voir réservé à des diplômés universitaires, médecins ou psychologues, et éviter ainsi qu'il ne soit utilisé par des « psychothérapeutes » auto-proclamés ou invoqué par les sectes.

Le groupe de contact

Il s'est réuni cette année à trois reprises. Il y a été question des positions des diverses sociétés relativement au décret. Comme très souvent, les positions de la SPRF, du IV^{ème} Groupe et de la SPF ont coïncidé avec les nôtres, cela n'a pas été le cas pour celles de la SPP, de Espace et de ALI. Lors d'une de ces réunions, nous avons soulevé un problème dont les **universitaires de l'APF**, inquiets à juste titre, m'avaient fait part. Il s'agissait de l'offre de formation analytique de la part d'un organisme universitaire, en collaboration avec une société de psychanalyse : Espace analytique. Invité à s'expliquer sur le caractère peu éthique de cette démarche, « Espace analytique » s'est dissocié de l'initiative en cause, alléguant n'avoir pas été consulté ni sollicité par les organisateurs, ce que semblent toutefois démentir les comportements expansionnistes d'Espace.

Relations avec la SPP

Elles sont cordiales et détendues, ce qui n'empêche pas nos positions respectives d'être souvent différentes :

- sur le plan national, en ce qui concerne le décret sur le titre de psychothérapeute, nous estimons que le Conseil de la SPP confond **titre et exercice**, ce qui

justifierait à ses yeux d'occuper toutes les places que le décret propose aux sociétés de psychanalystes : faire partie des jurys d'agrément, signer des attestations à leurs « jeunes » analystes, ceci ayant pour effet de confirmer les inquiétudes d'ordre professionnel de ces derniers.

- Sur le plan international, nous avons étroitement collaboré au moment de la crise récente à l'IPA, ce qui ne fut pas le cas antérieurement lorsqu'il s'était agi de s'opposer à la *Remote Analysis* de formation.

CPLF

Il s'agit d'une organisation considérable qui détermine longtemps à l'avance sa propre trajectoire et ses étapes. Les organisateurs permanents, très autonomes et en même temps très liés à la SPP, nous invitent une année sur deux à co-organiser le Congrès qui se déroule à Paris. Dans les faits, ce que nous décidons ensemble n'est que la forme que prendra notre collaboration scientifique, notre contribution à une formule dont nous ne maîtrisons pas par ailleurs les ressorts. Il convient néanmoins de souligner que ce congrès occupe une place importante au niveau international. Il contribue à la diffusion de la psychanalyse française dans toute sa diversité.

Au congrès d'Athènes en mai 2010 ont participé pour l'APF : Athanassios Alexandridis, Jacques André, Catherine Chabert, Christophe Dejours, Évelyne Sechaud.

Patrick Merot sera rapporteur en 2011, François Villa en 2013 et en 2015, à Lyon, les rapporteurs seront Jean-Yves Tamet et Dominique Suchet.

Relations avec la SPRF et le Quatrième Groupe

Notre relation est très bonne avec la SPRF avec laquelle nous entretenons des rapports étroits à propos des événements internationaux.

Avec le IV^{ème} Groupe, notre relation, également très cordiale, se situe surtout au niveau des échanges scientifiques. Nos membres sont fréquemment invités à participer, comme conférenciers, à ses activités scientifiques.

Sur le plan international

En ce qui concerne la participation de l'APF aux instances internationales, je tiens tout d'abord à

signaler qu'Hélène Trivouss Widlöcher a travaillé avec moi dans une étroite collaboration. Elle a été amenée à me remplacer dans les réunions qui exigeaient une maîtrise de l'anglais pour se faire entendre. Enfin, nous sommes partagé les tâches exigeant une grande disponibilité. Je ne reprendrai pas les termes de la longue lettre que je vous ai adressée il y a quelques jours. Il me semble que nous avons pu jouer un rôle non négligeable lors des événements qui ont secoué l'IPA, aidés en cela par l'apport des précieux conseils de L. Kahn, E. Sechaud et D. Widlöcher.

Actuellement, le repli obligé de David Tuckett et de ses amis, a permis une évolution rassurante de la situation de *Broomhills*, l'administration de l'IPA. Mais n'oublions pas que ce repli n'est que temporaire, lié à la situation d'attente de l'élection... de candidats favorables au susnommé.

FEP

Nos relations avec la FEP se sont poursuivies régulièrement dans le cadre scientifique du Congrès de Londres (25 au 28 mars 2010) et bientôt de Copenhague (14 au 17 avril 2011). Nombreux sont nos membres et analystes en formation qui participent à ces congrès : à Londres, sur le thème *Passion, Amour, Sexualité*, J. André, L. Bleger, C. Dejours, M. Parsons, E. Sechaud, Ph Valon. À Copenhague dont le thème est *Angoisse et Méthode en Psychanalyse* participeront notamment A. Beetchen, L. Bleger, E. Sechaud, P. Valon et d'autres. Par ailleurs j'ai pris part, en compagnie d'Hélène Trivouss-Widlöcher, aux réunions administratives rassemblant l'ensemble des Présidents européens avec, successivement, l'Exécutif de la FEP et les représentants européens du *Board*, réunions dont la première s'est déroulée à Londres avant le Congrès et la suivante à Madrid en novembre 2010.

Une partie des débats a été consacrée à la préparation du Congrès de la FEP qui se tiendra à Paris du 29 mars au 1^{er} avril 2012 sur le thème non encore traduit d'*Initials Psychoanalytical Consultations and Treatment Process*. Des membres de l'APF (notamment B. Éoche Duval) et des analystes en formation ont accepté de faire partie du Comité. E. Sechaud a été invitée à être la discutante du Président P. Wegner.

Le prochain président de la FEP sera élu à Copenhague lors de la prochaine réunion administrative du 13 avril 2011.

Le Séminaire des membres associés s'est tenu à Gdansk en juin 2010, avec la participation de Marc Delorme et Hélène Do Ich et, en tant que *Training analyst*, Laurence Kahn.

Echanges internationaux avec d'autres sociétés : je me limiterai à mentionner la poursuite de nos rencontres, une fois par an, avec la Société de Madrid sous la forme d'une journée de travail entre membres à partir d'une observation clinique. La prochaine réunion aura lieu à Paris le 14 mai 2011.

La rencontre entre analystes en formation de l'APF et de la *British Society* est mentionnée ailleurs.

Pierre Fédida affirmait que la première année d'un mandat est celle des impulsions et la deuxième celle des résignations et de la préparation de la succession. Raoul Moury, citant J.-B. Pontalis, rapportait à son tour que la première année est celle des innovations et la deuxième, celle de la gestion. Dans l'expérience de notre Conseil, impulsion, innovation, gestion, déception, préparation de l'avenir nous paraissent aller de concert... et nous ne nous considérons pas à l'heure de la résignation.

Je tiens à remercier les membres du Conseil ainsi que tous ceux qui nous ont apporté leur avis, leurs critiques, leur soutien.

Et d'une façon spéciale, je remercie pour sa collaboration sans faille notre secrétaire administrative Sylvia Mamane.

Rapport de trésorerie

Pascale Michon Raffaitin

Chers collègues,

Prenant le relais de Dominique Blin, notre précédente trésorière, j'ai eu à cœur de veiller aux équilibres budgétaires prévus pour l'année 2010, tout en accompagnant les changements proposés par le Conseil, en particulier la nouvelle formule des samedi-débats.

Je vais dans un premier temps vous faire part des résultats de l'exercice 2010 et dans un deuxième temps vous exposer les prévisions budgétaires pour l'année 2011.

LE RESULTAT DE L'EXERCICE 2010 montre :

- Un total des charges de 271 643 €
- Un total des produits de 271 729 €

Si l'on se réfère aux prévisions budgétaires de 2010 :

Le total des charges était de 270 029 €

Le total des produits était de 270 723 €

Un commentaire pour ce résultat 2010 équilibré : un excédent fin décembre 2010 a permis de doter l'Association d'une provision pour un futur déménagement de 21 000 €, soit

11 000 € de plus que ce qui était prévu au budget de 2010.

Afin de rester synthétique dans l'analyse de ce résultat, je vais vous faire part **des postes généraux**, c'est à dire recouvrant plusieurs lignes budgétaires, **qui ont bougé** par rapport aux résultats de l'exercice 2009 :

I - CHARGES

A - Postes en augmentation par rapport à 2009 :

a) Les frais de personnel : 59 910 €, soit une augmentation de 2 726 €.

Cette hausse concerne l'augmentation des charges sociales et dans ces charges sont inclus les frais de mutuelle que le Conseil a décidé d'accorder à Madame Mamane, ce qui représente un coût pour l'association de 106 euros par mois.

b) Les services extérieurs : 75 973 €, soit une augmentation de 15 497 €.

Cette hausse concerne les frais d'accueil de la journée ouverte du Méridien. Il est à noter que ces frais ont été moins importants qu'en 2008, l'inscription pour le repas ayant été prévue à part, vous vous en souvenez. Il est à préciser également que ce poste « services extérieurs » a été moins important que ce qui avait été prévu au budget.

Je signale simplement ici **le poste « prime d'assurance »** pour un montant de 1273 € : jusqu'à présent, deux compagnies d'assurance assurent, pour l'une, notre siège place Dauphine, et pour l'autre nos activités scientifiques à l'extérieur du siège. J'ai discuté avec une troisième compagnie d'assurance, la MAIF, qui a accepté notre dossier et nous assurera pour le siège et pour nos activités à l'extérieur à partir de janvier 2012. Ce changement de compagnie d'assurance réduira en principe de moitié nos primes d'assurance pour le même service rendu.

c) Les autres services extérieurs : 105 263 €, soit une augmentation de 4 585 €. Cette hausse concerne essentiellement les frais de publication et d'envoi de *Documents & Débats*, 4 numéros nous ont été adressés en 2010, le dernier numéro de 2010 ayant une partie de sa facturation en 2011.

d) Les dotations aux amortissements et provisions : 25 654 €, soit une augmentation de 20 278 €.

Nous retrouvons ici les 21 000 € de provisions pour le déménagement.

B - Postes en baisse par rapport à 2009 :

Consommations : 3 269 €, soit une très légère baisse de 353 €.

II - PRODUITS :

A - Postes en augmentation par rapport à 2009 :

a) Cotisations, redevances et participations à l'Institut de formation :

185 767 €, soit une augmentation de 7 217 €, liée à l'augmentation du nombre des membres et analystes en formation et à la bonne recouvrance cette année des cotisations, redevances et participations.

b) Entretiens :

42 600 €, soit une augmentation de 25 120 €, liée à l'absence d'Entretiens en décembre 2009, compte tenu de la journée ouverte de janvier 2010.

- **Entretiens de juin 2010** : 19 800 €.

Mentionnons une augmentation du nombre des participants aux Entretiens de juin 2010 (132 entrées payantes) par rapport à ceux de Juin 2009 (117 entrées payantes).

- **Entretiens de décembre 2010** : 22 800 €, avec 152 entrées payantes, davantage qu'au mois de juin.

c) Journée ouverte de janvier 2010 :

35 101 €. Dominique Blin nous avait fait part du très bon taux de participation : 489 entrées payantes.

d) Enfin la vente de l'Annuel :

1 460 €, soit une augmentation de 816 €.

B- Postes en baisse par rapport à 2009 :

Produits en atténuation de charges : 1 317 €, soit une diminution de 1549 €. Cette baisse est liée à la très faible rentabilité de nos Sicav à la Société générale (moins de 1%). Renseignements pris, en particulier auprès d'autres institutions bancaires, cette faible rentabilité n'est pas liée à ces Sicav en particulier, mais est due aux très mauvais résultats boursiers de cette année 2010. J'ai donc décidé de charger au maximum le livret A dont l'Association dispose, qui rapporte 2,5 % par an.

BUDGET PREVISIONNEL 2011 :

Les axes budgétaires concernent les trois points suivants :

1) L'organisation de journées et de soirées ouvertes en veillant à ce qu'elles puissent s'autofinancer, tout en tenant à ce que les frais d'inscription soient peu élevés, afin que le maximum de personnes intéressées, en particulier les plus jeunes, puissent y participer.

2) L'organisation de la journée ouverte de janvier 2012.

3) La réduction des frais de publication, d'impression et d'envoi de *Documents & Débats*, tout en maintenant encore en 2011 la possibilité, pour ceux qui l'auront demandé, de recevoir la version imprimée .

Le budget prévu est le suivant :

Total des charges : 233 415 €

Total des produits : 234 156 €

Soit un léger excédent de 741 €

Je vais parcourir ce budget prévisionnel avec vous en m'arrêtant sur les points qui méritent un éclaircissement :

A - Charges

1) Coût de personnel : 60 500 €.

Les charges fixes sont augmentées du coût de l'inflation.

2) Consommations : 4 850 €, en augmentation par rapport au réel 2010.

Est prévu ici le *mailing* pour la journée ouverte de janvier 2012.

3) Services extérieurs : 54 025 €, en diminution par rapport au réel 2010, du fait de l'absence d'Entretiens en décembre 2011.

Sont prévus ici :

- La location de la fondation Dosne pour nos Samedi débats, nos Entretiens de juin, notre Assemblée générale d'aujourd'hui, et la Journée des membres.

- La location du petit auditorium de la Bibliothèque François Mitterrand pour la journée ouverte de septembre 2011.

- La location de la salle Notre-Dame des Champs pour une ou deux soirées ouvertes en 2011.

4) Autres services extérieurs : 106 540 €, en seulement légère augmentation par rapport au réel 2010, malgré le coût prévu des affiches, programmes pour nos différentes journées et soirées ouvertes, et ce, par la prévision à la baisse des frais de publication de *Documents & Débats* (budget prévu de 8 000 €, pour un réel 2010 de 17 367 €).

À signaler ici, le maintien à 300 \$ par membre de la cotisation IPA depuis 2009, la prochaine augmentation n'ayant lieu qu'en 2015.

La cotisation à la FEP est de 95 € par membre depuis 2009. Son montant pour l'année 2011 n'a pas été encore annoncé à ce jour (j'ai prévu une très légère augmentation).

5) Dotations amortissements et provisions : 7 500 €

Nos amortissements ne sont plus que de 500 € en 2011.

Est prévue une provision de 7 000 € pour un prochain déménagement.

B - Produits

Leur principale source vient des cotisations, participations, redevances pour un montant prévu de 193 456 €, chiffre en hausse par rapport au réel 2010.

Cette hausse est liée d'une part à l'augmentation

du nombre de membres titulaires et sociétaires fin décembre 2010 par rapport à 2009 (malgré la baisse du nombre d'analystes en formation), et d'autre part à notre souhait de poursuivre l'alignement des cotisations sur le taux de l'inflation. Ce taux ayant été de 1,5 % en 2010, l'augmentation que nous proposons est de 10 € par membre (ce qui représente une augmentation de 0,90 %). La redevance augmenterait du même coup de 1 € et la participation à l'Institut de formation de 5 €.

Les montants seraient les suivants :

Cotisation 2011 pour les membres : 1 070 €

Redevance pour les membres honoraires : 107 €

Participation pour les analystes en formation : 535 €

CONCLUSION

Avant de soumettre, chers collègues, ce rapport à la discussion et au vote, je voudrais très chaleureusement remercier tous les membres du Conseil pour la confiance qu'ils me témoignent et pour leurs précieux conseils.

Mes remerciements s'adressent également à Madame Mamane pour sa remarquable efficacité et son souci des comptes de l'Association dans une gestion quotidienne.

Un grand merci, chers collègues, de votre attention.

Rapport du Secrétaire du Comité de formation.

André Beetschen

Chers collègues,

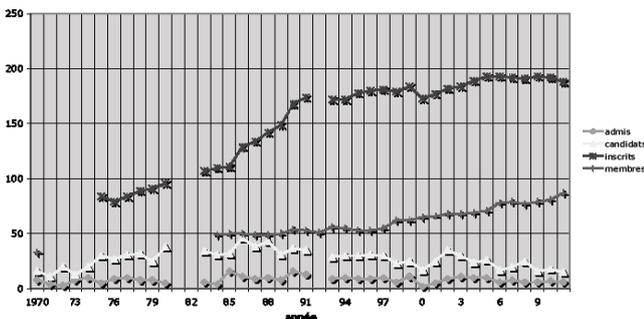
Le rapport d'activité du Comité de formation que je vous présente pour l'année 2010-2011 utilisera, comme les années précédentes, les tableaux mis au point par Hélène Trivouss Widlöcher, Raoul Moury et Patrick Merot lors de leurs mandats antérieurs. Ces tableaux permettent en effet d'évaluer, au-delà de la situation présente, les tendances évolutives qui animent notre Institut de formation.

1. Situation de l'Institut de Formation (IF)

- 34 analystes titulaires sont analystes formateurs à l'IF

- le nombre des analystes en formation est toujours aussi stable, bien qu'il soit en légère diminution cette année : l'Institut de formation compte 187 analystes en formation (192, 193, 191 les années précédentes) : 4 analystes en formation ont quitté l'APF en 2010-2011. En suivant le tableau qu'avait mis au point Patrick Merot (Évolution candidats/admis/membres), on constate que la courbe des membres continue de s'infléchir vers le haut, et que le différentiel entre inscrits à l'IF et membres a tendance à diminuer, tandis que les deux autres courbes (celles des candidats et des admis) restent stables. Je ne reprends pas ici l'analyse historique fouillée qu'avait faite Patrick Merot et que l'on retrouvera dans son rapport de 2008-2009 ;

Evolution candidats/admis/membres



- venons-en au tableau général de la situation des analystes en formation : il faut bien noter que chaque analyste en formation ne figure dans ce tableau qu'une seule fois, et à la place qu'il occupe actuellement dans le cursus de formation. Une précision sur la colonne « analystes n'ayant rien entrepris » : elle compte les analystes en formation n'ayant jamais commencé de contrôle, et ceux dont le premier contrôle s'est interrompu sans qu'un autre ait été repris par la suite.

Regardons plus en détail :

- dans la tranche des analystes en formation admis entre 1974 et 1983, le nombre d'inscrits à l'IF continue de diminuer (43 cette année, 53 en 2010, 61 en 2009) avec une nette diminution des analystes au cursus homologué, ce qui correspond aux six élections comme membres sociétaires, et à une démission). Il semble qu'avec cette diminution se modifie ce qui avait été régulièrement indiqué dans les rapports des précédents secrétaires du Comité de formation : la stase, préoccupante à ce stade du cursus, d'analystes ayant homologué leur cursus et ne se décidant pas à écrire un mémoire de candidature au sociétariat. Les choses vont mieux : nous sommes passés dans les trois dernières années de 28 à 26, puis à 19 cette année. Elles ne sont pas tout à fait satisfaisantes pour autant.

- dans la tranche des analystes en formation admis entre 1994 et 2003, le nombre d'inscrits à l'IF est stable (74) comme celui des analystes en formation n'ayant rien entrepris (14) ; de façon attendue, le nombre d'analystes au cursus homologué augmente (15 cette année au lieu de 12 l'an dernier).

- dans la tranche des analystes en formation admis depuis 2004, le nombre d'inscrits à l'IF augmente, très logiquement (52 au lieu de 46), tout comme celui des premiers contrôles validés (8 cette année pour 4 l'an dernier) et des seconds contrôles en cours (4 cette année pour 2 l'an dernier).

Nombre d'analystes en formation Années d'admissions		Analystes n'ayant rien entrepris	Premiers contrôles			Seconds contrôles			Cursus homologués	Refus sociétariat
			En cours	validés	refusés	En cours	validés	refusés		
Admis entre 1964 et 1973		5				2	1	2		
Admis entre 1974 et 1983		13	1	4	2		2	4		
Admis entre 1984 et 1993		43	7	5	2	4	2	2	19	
Admis entre 1994 et 2003		74	14	7	14	2	19	2	1	
Admis depuis 2004		52	14	26	8		4			
Totaux		187	36	33	31	6	27	6	6	

Chaque analyste n'apparaît qu'une seule fois en fonction du statut qu'il occupe avant l'Assemblée générale (les attentes de passage de validation, les demandes d'homologation ou les ratés de sociétariat ne sont pas prises en compte).

Remarquons encore que 6 analystes en formation au premier contrôle non validé et 6 autres au second contrôle non validé demeurent inscrits à l'IF, ainsi que deux analystes au cursus homologué mais qui ont vu opposer un refus à leur candidature au sociétariat. Notons encore, avant de quitter ce tableau, que 36 analystes en formation n'ont rien entrepris ou se trouvent dans un cursus en panne après une tentative de premier contrôle, que 40 analystes en formation, toutes tranches d'admission confondues (soit un peu plus du quart des analystes inscrits à l'IF) sont en situation de cursus homologué et s'apprêtent donc ou se refusent à postuler au sociétariat, que 60 analystes en formation, enfin, sont actuellement en cours de contrôle (33 en premier contrôle, 27 en second contrôle) : c'est 10 de moins que l'année précédente.

Ce tableau, s'il renseigne de façon utile sur la situation des analystes inscrits dans notre IF, ne dit rien de la longueur des contrôles ni du temps existant entre un premier contrôle validé et l'engagement dans un second contrôle. Quant à la longueur du cursus, il n'y a pas grand sens à en faire une moyenne : si elle s'établit pour quelques analystes en formation autour de 10 ans, elle peut aussi aller très au-delà : l'excessive longueur du cursus, qui obéit certes à des raisons diverses (contrôles interrompus et repris, longue interruption entre premier et second contrôle, pratique analytique réduite) est cependant préoccupante pour notre vie associative quand elle s'ajoute au nombre important d'analystes en formation qui restent à l'étape du cursus validé.

21 analystes titulaires sur 34 assurent des supervisions. Parmi ceux-ci : 2 analystes assurent 7 supervisions, 1 analyste 6, 1 analyste 4, 8 analystes

3, 3 analystes 2, 6 analystes 1. Il semble ainsi que la répartition des supervisions entre analystes formateurs soit plus diversifiée qu'elle a pu l'être auparavant.

2. Travail du Comité de Formation

- le Comité de formation s'est réuni à 10 reprises dans l'année écoulée ;

- il a reçu 5 demandes d'homologation de cursus, pour lesquelles il a proposé au Conseil un rapporteur : 2 ont été examinées par le Collège des Titulaires, avec avis favorable ; 3 attendent d'être examinées.

HOMOLOGATIONS DE CURSUS

Demandes d'homologations	Cursus validés	Demandes non examinées par le CT
2010/2011	3	3
2009/2010	6	1
2008/2009	2	5

- demandes d'admission à l'Institut de formation : les demandes par téléphone ont continué de baisser (20 cette année pour 26 l'an dernier), mais on ne peut pas évaluer le nombre de ceux qui se renseignent maintenant sur notre formation en allant sur notre site. Les demandes par courrier ont en revanche augmenté (41 cette année pour 31 l'an dernier) et elles ont fait l'objet de réponses tenant compte à chaque fois de la particularité de la demande, tout en restant dans le cadre des lettres-type qui précisent les conditions requises pour qu'une demande puisse être retenue. 24 demandes ont été suivies de l'envoi de la liste des membres du Comité de formation (elles ont donc été considérées comme d'emblée recevables). 15 candidatures d'admission ont été examinées (pour 18 l'an dernier, et 16 l'année précédente) : il y eut, pendant trois mois (mars, avril et mai 2010) un « trou » un peu inquiétant et sans cause identifiable. Le Comité de formation, en tout cas, se trouva sans candidature à examiner... Les choses ont depuis repris un cours plus habituel, et plusieurs candidatures sont en cours d'entretiens. Il faut aussi noter que, comme les années précédentes, un certain nombre de demandeurs (9 sur 24, soit plus du tiers) qui ont reçu la liste des membres du Comité de formation ne s'engagent pas dans les entretiens d'admission.

TABEAU DES DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION

A partir de mars 2008	2010/2011	2009/2010	2008/2009
Demandes par téléphone	20 (au 7/03/11)	26 (2 mars 2010)	36 (10 mars 2009)
Demandes par courrier	41 (au 10/03/11)	31 (2 mars 2010)	42 (10 mars 2008)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du CF	23	10	30
Candidatures examinées par le CF	15	18	16
Candidats refusés	9	11	10
Candidats admis	6	7	6

- 6 candidats ont été admis à l'Institut de formation (un homme et 5 femmes, 2 médecins et 4 psychologues) : deux d'entre eux présentaient pour la seconde fois leur candidature. Tous les candidats admis ont fait état d'une pratique psychothérapique régulière et investie, mais c'est le désir affirmé de formation dans notre Institut qui motivait profondément leur demande. Ils étaient par ailleurs attentifs au travail scientifique de notre Association (ils avaient généralement participé à ses Journées ouvertes) comme aux activités éditoriales en lien avec l'APF. 4 candidats viennent d'un divan de l'APF, 2 d'un divan de la SPP. Le fait plutôt réjouissant cette année est l'âge relativement jeune des candidats qui ont été admis : 3 d'entre eux, en effet, ont entre 32 et 36 ans, 2 entre 40 et 50 ans, 1 un peu plus de 50 ans.

RÉPARTITION DES CANDIDATURES ACCEPTÉES

CANDIDATS	6	HOMMES	1	FEMMES	5
MÉDECINS	2		1		1
PSYCHOLOGUES	4				4
DIVANS APF	4		1		3
DIVANS SPP	2				2
LACANIENS					
AUTRES (IVème Groupe) autres					

- 9 candidats ont été refusés (pour 11 et 10 les années précédentes) :

6 femmes et 3 hommes, 7 psychologues et 2 médecins, 6 venant d'un divan de l'APF, 3 d'autres divans. 2 candidats refusés se présentaient pour la seconde fois, après un précédent refus d'admission.

RÉPARTITION DES CANDIDATURES REFUSÉES

CANDIDATS	9	HOMMES	3	FEMMES	6
MÉDECINS	2		1		1
PSYCHOLOGUES	7		2		5
DIVANS APF	6		2		4
AUTRES	3				4

Comme je le notais l'an dernier, la constance au fil des années des chiffres concernant les demandes, les admissions et les refus d'admission ne laisse pas de nous interroger : et nous devons même prendre en compte, cette année, une légère diminution des analystes inscrits à l'IF. Comme si nous pérennisions ainsi, à notre insu peut-être, l'idéal d'une petite société dans laquelle, au regard des grandes machines institutionnelles qui nous entourent, l'expérience analytique et son partage dans le débat scientifique et la visée de la formation évitent, autant que possible, de se perdre dans l'anonymat ou dans la dérive bureaucratique. Quelle attraction conservent l'esprit et la formation analytiques de l'APF pour qu'on continue, en sachant l'exigence et la longueur du cursus, de faire candidature à son Institut de formation ? C'est là une question à laquelle nous n'avons guère les moyens de répondre (sinon en constatant quand même la prédominance des filiations transférentielles) et les discussions au sein du Comité de formation, qui conduisent de manière généralement consensuelle aux refus d'admission, n'éclairent pas non plus véritablement la question.

- le Comité de formation, enfin, a examiné 12 demandes de validation de premier contrôle, pour 7 l'an dernier (11 ont été acceptées, 1 a été refusée) et 5 demandes de validation de second contrôle, pour 4 l'an dernier (les 5 ont été acceptées).

VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2010/2011	11	1	
2009/2010	7		
2008/2009	9		2

VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES

Demandes de validations	Contrôles validés	Contrôles refusés	reportés
2010/2011	5		
2009/2010	1	3	
2008/2009	6		

Le travail du Comité de formation, dans le souci qui est le sien d'évaluer le désir et les modalités de formation et de transmission de la psychanalyse dans notre Association, a tiré profit des échanges féconds qui se sont tenus lors des deux dernières Journées de l'Institut de formation, en lien étroit avec son Directeur.

Pour la Journée de janvier 2011, l'un des membres du Comité, Danielle Margueritat, introduisit la discussion sur « La clinique de la supervision ».

Si ce travail s'est déroulé dans une ambiance toujours soucieuse d'approfondir la réflexion sur les critères d'admission des candidats et sur les conditions proprement analytiques de présentation et d'écoute des validations de contrôle, c'est grâce à la disponibilité et à l'écoute exigeante de chacun de mes collègues du Comité : au moment de quitter ma tâche de Secrétaire, qu'ils me permettent donc de les remercier très chaleureusement.

Rapport sur l'Annuel de l'APF

Laurence Kahn

Chers collègues,

C'est donc la première fois que André Beetschen, initiateur du projet de l'Annuel de l'APF et Directeur de la publication depuis sa fondation, ne présente pas le travail effectué durant l'année qui vient de s'écouler. Pourtant, c'est bien sous sa houlette qu'a été réalisé le dernier volume, *Idéal, déception, fictions*, avec pour collaborateurs, aussi généreux qu'efficaces, les membres du Comité de publication tel qu'il a été renouvelé l'an passé : c'est-à-dire, Dominique Blin, Odile Bombarde, Caroline Giros Israël, Dominique Suchet, Bernard de la Gorce, Jean-Michel Levy et Philippe Valon.

Après ma nomination par le Conseil, André et moi avons procédé à une passation progressive, moi-même collaborant à la dernière ligne droite du travail sur le cinquième volume, et André participant à la mise en chantier du sixième volume (c'est-à-dire l'Annuel 2012 qui devra être sur la table de notre librairie lors de la prochaine Journée ouverte).

L'Annuel 2011, donc, *Idéal, déception, fictions*, rassemble les textes issus des conférences prononcées lors de la dernière Journée ouverte ainsi que les discussions - à quoi ont été adjointes les conférences des Entretiens de juin dernier consacrés aux *Fonctions de la fiction* ainsi que la traduction d'un texte de Spence, assez emblématique du débat analytique actuel autour du récit de cas.

La mise en vente de ce volume est très récente : que 300 exemplaires aient été vendus à ce jour ne donne pas d'indication précise sur sa diffusion à venir. En revanche, selon les informations de Mr. Garapon, responsable éditorial aux PUF - que nous avons rencontré, André et moi, le 14 février dernier - les ventes des volumes précédents tournent chaque fois autour de 500/550 exemplaires - chiffre un peu inférieur à celui initialement projeté par les PUF (qui oscillait entre 700 et 800 exemplaires). Néanmoins, l'essentiel aux yeux de l'éditeur est que, dans la conjoncture

éditoriale actuellement difficile, l'Annuel se maintient budgétairement à l'équilibre, sans engendrer ni gain ni déficit.

Mais on comprend que le souci de faire connaître l'existence de la publication auprès d'une audience la plus large possible reste une préoccupation importante. Dans ce sens, il est précieux que l'APF ait fait l'acquisition d'un certain nombre d'exemplaires - ce qui permet, d'une part, une mise en vente sur place (lors de nos rencontres scientifiques) et, d'autre part, un élargissement des envois à quelques collègues extérieurs à notre Association, susceptibles d'être des prescripteurs : soit qu'ils diffusent l'annonce de la parution dans le bulletin des sociétés auxquelles ils appartiennent, soit qu'ils acceptent de faire un compte-rendu dans la revue dont ils ont la responsabilité. C'est ainsi que comme pour le volume précédent, il y aura des comptes rendus de *L'annuel 2011* dans *le Carnet/PSY*, dans *la Revue française de psychanalyse*, dans *Le Coq-héron*, ainsi que, cette fois, dans *la Revue belge de psychanalyse*. De même, se poursuivent les « soirées-présentation » dans des librairies ou lors de rencontres avec des collègues (comme le groupe grenoblois) : une telle soirée est prévue à Lyon le 8 avril. Et comme précédemment, la présentation de notre publication sera insérée dans les pochettes des congressistes du Congrès des Psychanalystes de Langue Française. À quoi s'ajoutent les présentations sur notre site *Web* ainsi que sur les sites des PUF et des librairies *online* (sous une forme feuilletable, ce qui permet à l'acheteur d'avoir une connaissance détaillée du sommaire).

Cela dit, il est ressorti de l'entretien avec Paul Garapon que nous pouvons certainement améliorer la promotion de chaque volume - d'autant que nous commençons à bénéficier de ce que l'on nomme « l'effet série ». Les PUF disposent en effet d'un service de diffusion informatique, auquel il suffirait de communiquer un fichier d'adresses. La création d'un tel fichier serait donc peut-être

judicieuse - qui comprendrait non seulement les *e-mail* des participants aux Journées ouvertes, mais peut-être aussi les adresses d'analystes appartenant aux diverses sociétés françaises et francophones régulièrement présentes lors des activités ouvertes (*Sur ce point, il sera nécessaire de clarifier les règles prescrites par la loi Informatique et liberté*).

Enfin, il est apparu, dans la rencontre avec Mr. Garapon, qu'une diffusion payante par Cairn (à laquelle nous avions songé) est difficilement envisageable. *L'Annuel* n'est pas une revue mais la publication d'un volume pour lequel nous signons, chaque fois, un contrat avec les PUF, détenteurs des *copyrights*. Notre publication

a par conséquent le statut juridique d'un livre, et ne peut, à ce titre, être admis dans le cadre des activités de Cairn. Néanmoins, il serait peut-être possible de bénéficier de la plate-forme Cairn consacrée non aux ventes mais à l'information sur les parutions. Je vais essayer d'aller un peu plus avant dans cette direction.

Mais avant toute chose, je veux dire à André Beetschen les très vifs remerciements de ses collègues pour le travail qu'il a accompli durant ces cinq années. J'espère que je saurai m'acquitter d'une telle succession et honorer la confiance que me fait le conseil.

*Conférences-Discussions
sur la Technique Psychanalytique*

Intervention, suggestion et représentation d'attente

Dominique Suchet

Nous serons tous d'accord pour convenir que la psychanalyse comme théorie et comme pratique, est caractérisée par une modalité d'intervention spécifique : l'interprétation. Elle pose ses problèmes, donne lieu à des élaborations, des recherches métapsychologiques, des séminaires quelques fois, sur sa formation, ses effets, ses lois, ses théories etc. Cependant, constructions, explications, communications, interprétations obligent à des distinctions et caractérisations entre les différentes modalités de paroles de l'analyste en séance ce qui a donné, et donne lieu, à des débats mais aussi à des divergences, et à des ruptures.

Ces distinctions sont exigées dès qu'il est question de leur sens, de leur significations, mais je voudrais m'en tenir à la dimension économique de l'intervention en séance, je ne parlerai pas de la question de l'interprétation, et je garde le terme générique d'intervention pour évoquer une prise de parole de l'analyste en séance. C'est-à-dire qu'il ne sera pas question des interventions qui visent à communiquer un sens latent, ce qu'est explicitement l'interprétation psychanalytique, mais des interventions à visée générale d'encouragement à parler, ou de réassurance celles qui ont des formes variées et se déploient sur un spectre qui irait de la construction jusqu'à l'interjection ou l'onomatopée.

Ceci étant dit, les distinctions, pourtant, ne sont pas si franches. Toute prise de parole de l'analyste en séance est un événement où l'on retrouve tout ce qui a été dit à propos de l'interprétation, où se conjuguent des questions à la fois de méthode et de théorie. Et je propose d'engager la discussion d'aujourd'hui sur les motifs, les mobiles, les modalités, les circonstances, les effets, etc.... de l'intervention de l'analyste, du point de vue du patient et du point de vue de l'analyste, et de le faire à partir d'une séquence de séances¹.

¹ La situation clinique a été résumée pour le texte publié.

1 - Mais auparavant quelques mots sur la question d'une opposition entre technique et pratique.

Dans l'argument proposé pour notre travail² il est écrit qu'il sera question de technique, de savoir-faire, de visée, et de clinique. *Technique* y est opposée à *pratique*. Et cela va donner une première accroche aux interrogations dont je souhaite débattre. Comment comprendre cette opposition ? Y a-t-il véritablement opposition ?

Certes « technique » est un mot de Freud. On pourrait sans doute trouver plusieurs définitions, par Freud lui-même, de ce qu'est la technique psychanalytique. Je citerai celle-ci : « La technique psychanalytique se caractérise comme une méthode prenant comme fondement de l'action sur le patient les faits psychiques du transfert et de la résistance. » La technique est ainsi une méthode et en même temps une conception du fonctionnement mental.

On peut retenir deux points de cette définition :

- le premier est qu'elle introduit dans la méthode elle-même **un a priori théorique** ; en effet il ne peut pas y avoir de pratique sans théorie. Et c'est peut-être cela la spécificité de la technique psychanalytique, d'être l'alliance d'une méthode, ou d'une pratique, avec une théorie. Notons aussi que la théorie engagée par cette définition, avec *transfert* et *résistance*, est une théorie de la remémoration et de la répétition ;

- le second est que cette citation-là est choisie par Rank et Ferenczi pour engager un débat, puis un conflit et finalement une rupture avec Freud. Ils le feront en mettant en œuvre une technique, qu'ils présenteront en 1923 en répondant à la proposition de Freud de mettre au concours un prix pour une recherche sur le thème « Les rapports de la technique analytique avec la théorie analytique ». Pour concourir il devait être examiné « dans quelle mesure la technique a influencé la théorie et jusqu'à quel point à l'heure actuelle l'une et l'autre se favorisent ou se gênent

² Bulletin du programme de l'enseignement de l'APF, 2010-2011.

mutuellement. » Il est à noter que ce prix ne fut jamais attribué.

Si on entend par technique l'association d'une pratique avec sa théorie, peut-être que la formule « technique psychanalytique » fait moins frémir. Parce que avec *technique*, au moins pour des oreilles françaises, on entend : énoncé de règles, enseignement, codification, savoir-faire, programme, etc. Et cela s'oppose, évidemment, à ce que « pratique » laisserait entendre d'expérience singulière, ce qui à première vue rend « pratique » plus en adéquation avec l'expérience singulière de la cure.

Pour autant « pratique » n'est pas plus satisfaisant. Avec elle, échappant aux codes immuables et figés de la technique on se retrouverait vite du côté de l'expérience imprévue inouïe, ineffable, et de l'empirisme des adaptations mouvantes.

Il n'y a sans doute pas une pratique unique ni entre psychanalystes ni même peut-être pour chacun d'entre nous, selon les périodes, selon les patients aussi. En revanche ce qui pourrait être commun ce sont les questions que nous nous posons sur nos pratiques « comment suis-je arrivée à cette pratique là ? À ce moment là, dans cette cure là ? ». C'est en cela que je considérerai qu'une pratique est liée à une théorie qui la questionne. Et que la technique psychanalytique est peut être le questionnement même.

Je retrouve là ce que Daniel Widlöcher écrit en préface au livre d'Etchegoyen *Fondements de la technique psychanalytique*. Il y rappelle qu'en français peu d'ouvrages de technique existent depuis qu'ont été traduits dans les années 50 le livre de Glover puis un peu plus tard celui de Greenson. Certes, on peut trouver des articles et des ouvrages collectifs, des séminaires mais pas de manuel. Il termine son propos en disant que la connaissance de la diversité des techniques, liée à celle des modèles théoriques, ne sont que des reflets je cite : « des incertitudes et des choix qui marquent notre pratique ». C'est de cette manière que je propose d'appréhender la difficulté de l'intervention de l'analyste en séance, à partir d'une réflexion sur une séquence de trois séances.

2 - Choisir d'intervenir en séance, choisir une séance pour intervenir

Il y aurait un parallèle à faire entre ces deux difficultés techniques que nous rencontrons tous.

Une intervention, le même mot, et aussi le même caractère, une intervention est ce qui vient interrompre le cours du récit ou le cours des pensées.

On le sait, intervenir dans une séance modifie le cours associatif de la pensée du patient, c'est sa visée, mais aussi le cours associatif de la pensée de l'analyste : nous sommes toujours un peu surpris par nos interventions, et à leur suite notre pensée est reprise autrement. Un instant la proximité régressive de la pensée en processus primaire se trouve ressaisie par des processus secondaires, l'identité de perception abandonnée pour l'identité de pensée, un mouvement psychique progrédient est momentanément prévalent avant que le mouvement de régression ne revienne reprendre ses droits. Il en est de même de l'effet des interventions pour exposer une cure, comme ce soir. On choisit un moment, un extrait, une séquence, une phrase, et le cours de notre pensée associative de cette cure-là est modifié pour longtemps, pour toujours.

Je ne noterai pour l'instant que le choix des séances pour parler aujourd'hui, mais en y pensant chaque fois que je retiens une séquence clinique pour un exposé, ce choix se fait selon une temporalité que nous connaissons bien, la temporalité en après-coup. D'abord, une séance retient mon attention, certes une attention préoccupée. Puis, elle s'associe à la précédente et à la suivante. Le temps d'après convoque un temps d'avant. La dynamique du processus d'après-coup ne se décrète pas, elle s'impose. Elle n'est pas prévisible, même si elle est attendue, ce qui la distingue d'une action différée. Le coup du second temps de l'après-coup celui qui donne sens au premier (premier temps, premier coup (J. André), temps II (de Freud), et qui en même temps l'inscrit dans l'histoire du sujet, est contingent et déterminé. C'est ce qui conduit Emma du magasin de l'enfance à la boutique de l'adolescence et de la main de l'épicier au sourire des commis. C'est la modalité de travail de l'inconscient et éminemment, du travail dans la cure.

Que ce travail de l'analyste, retenir une séance pour un usage extérieur, apparemment hors de la cure, soit soumis à un tel processus psychique, caractéristique de l'activité psychique d'élaboration, conforte l'observation que l'élection d'une séance est un acte psychique de l'analyste, et que de là il tire une valeur d'intervention dans le décours de l'analyse.

Semblablement, l'intervention en séance loin d'être inscrite dans une diachronie du déroulement associatif de la séance est prise dans sa synchronie. L'intervention d'un instant convoque les temporalités d'avant et d'après.

3 - Le risque de l'intervention : la suggestion

Qu'une intervention puisse modifier le cours de la pensée, le cours des associations, le cours du transfert, voire le cours de l'analyse, qu'une intervention n'ait pas la pureté imaginaire de l'interprétation, voilà qui nous conduit à évoquer le soupçon qui pèse sur toute intervention : la suggestion. Soupçon qui pourrait bien n'être que le refus de son origine, voire de l'origine de la psychanalyse, parce que, enfin ! Freud se dégage de la catharsis qui elle, visait la décharge affective pour accéder à la remémoration, en promouvant la suggestion, (pression sur le front) pour que cette remémoration se fasse en conscience par le patient et non pas sous hypnose, et finalement pour lui substituer définitivement la technique des associations libres. Au changement de technique s'est associé un changement de théorie. Ce qui soigne ce n'est plus la connaissance du souvenir c'est l'élaboration psychique de son ressouvenir, la perlaboration du patient. Le changement théorique est que l'appareil psychique est un appareil de travail.

On souhaiterait bien sûr que l'analyste ait une toujours égale capacité d'accueil des événements de la séance, une capacité de rester en surface pour le dire avec les termes de Freud, « sans désir et sans mémoire » pour le dire avec les mots de Bion. Mais, si l'on a conscience que le moindre moment de séance est la possibilité de la reprise en après-coup de ce qui est jusque là resté en latence, ou non inscrit, et en attente de transformation, et aussi que le moindre moment de séance, qui plus est quand il est celui d'une prise de parole par l'analyste, ne sera pas oublié, et sera peut-être, plus tard, élaboré en après-coup on peut se trouver retenu, inhibé voire dans une crainte phobique que nombre d'analystes débutants rencontrent. La crainte, une hantise si on admet le poids de l'histoire dans la théorie et sa présence fantomatique, la crainte est que l'analyste introduise des représentations-buts dans la cure du patient.

Les représentations de but orientent le cours conscient des pensées du patient, laissons cela pour les suggestions grossières, mais reconnaissons que la cure

commence ainsi, avec l'énoncé d'une règle : « dites ce qui vient... ». La représentation-but, elle, oriente, organise, induit, détermine le cours des associations inconscientes ou préconscientes. Lorsqu'elle est mise à disposition de la pensée représentative du patient, dans un accord explicite ou implicite avec l'analyste, nous en avons une méfiance et redoutons leur impact dans une analyse. Nous connaissons le poids qu'un but, c'est-à-dire un désir, peut faire porter sur le déroulement d'une période de cure voire sur une cure toute entière quand la représentation est partagée dans un déni par l'analyste et l'analysant. Désir de guérison ou désir de formation sont les deux écueils le plus souvent évoqués mais bien d'autres peuvent se trouver chaque fois que l'analyste cherche quelque chose pour lui et que l'analysant cherche inconsciemment à y être conforme, soit qu'il soit porté par un transfert positif, ou soit qu'il soit agi par un transfert négatif (et l'affaire est alors encore plus serrée tant que ce mouvement transférentiel n'explose pas !). Ce qui dans la pensée de l'analyste peut orienter son écoute et ainsi orienter les associations du patient, ce sont les choses les plus conscientes, projet d'écriture, être à l'affût d'une belle intervention, d'une bonne séance pour pouvoir en parler, et tous les autres désirs plus ou moins conscients, ou refoulés, désir d'analyser, de comprendre, de soulager, d'aider, de vérifier sa théorie, ou le désir appliqué de rester fidèle à la théorie, ou aussi à l'histoire, la sienne celle de l'institution, ou quelques fois même rester fidèle à l'histoire du patient.

On peut donc différencier la grossière représentation de but qui oriente la pensée consciente et préconsciente de la représentation-but. Mais alors, pourquoi rejeter la notion de représentation but dans son ensemble sans en garder ce qu'elle a d'utile et de progressif dans la cure. Pourquoi ne pas admettre avec « représentation-but » que le cours associatif obéit à une finalité. Une finalité, un but inconscient celui de la réalisation du désir qui peut investir quelques fois, un autre but manifeste, lui. Et au fond cela correspond aux premières apparitions de ce terme dans l'*Interprétation des rêves*, où il introduit la notion de déterminisme psychique, un déterminisme sous la domination du désir inconscient et de sa réalisation. La pensée est orientée vers une représentation-but, pour les associations libres du patient il s'agit du fantasme sexuel infantile inconscient généré par l'expérience de la satisfaction. Et dans la

pensée de l'analyste, sa pensée est orientée par une représentation qu'il investit de ses propres fantasmes et de sa propre histoire et qui pourrait être par exemple, trouver une forme jusque là inconsciente à un contenu manifeste.

4 - Les séances

Cette séance que je vais appeler deuxième commence par ces mots là : Il dit que la précédente séance l'a aidé à retrouver sa sérénité. S'anime alors pour moi, le souvenir que j'en ai gardé. Au cours de cette séance-là, dans laquelle je n'étais pas intervenue, j'avais eu le sentiment de percevoir un mouvement dans ses associations. Et, si ce n'est de retrouver une sérénité tout au moins d'éprouver la satisfaction que quelque chose de l'analyse était en marche. Un sentiment de dégagement.

En ce début d'analyse, depuis quelques temps ses séances me laissaient l'impression qu'il se tenait un peu loin de lui-même, comme quand la résistance modifie les paroles des patients les rendant comme spectateur de leur vie psychique et qu'ils deviennent explicatifs. Cet homme là me parlait donc de son travail, des relations affectives qu'il y nouait. De cette manière-là, latéralement, transfert latéral pourrait-on dire, s'entrecroisaient désir et culpabilité. C'est dans ce déplacement qu'il avait mis en réserve ce qu'il ne pouvait entrevoir de ses propres mouvements transférentiels. Comme tout mouvement de résistance qui montre autant qu'il cache, la mise à distance est aussi une révélation. Et au cours de cette précédente séance je me souvenais, même si c'était peu précisément, que j'avais pu, en l'écoutant, associer ce qu'il disait de la relation avec sa collègue stagiaire, celle qui hantait ses préoccupations, **presqu'amoureuse** disait-il, j'avais pu associer avec ses propres mouvements transférentiels, et surtout avec sa plainte lancinante colorée d'une petite culture psychanalytique : « arriverait-il un jour à avoir un transfert !? ». D'autant qu'il avait mêlé les récits des événements affectifs actuels avec les récits de sentiments négatifs qu'il ressentait vis-à-vis de son analyse. Une négativité à tonalité de déception. Il regrettait que l'analyse modifie de façon inattendue sa façon de penser à ses parents, et que pourtant dans le même temps, elle ne lui simplifie pas la vie dans son travail, ni non plus n'empêche sa femme de ne pas aller bien, ce pour quoi il était venu. Et

puis en fin de séance, et c'est ce autour de quoi s'ordonnait mon souvenir, il y avait eu le récit d'un rêve « un jardin, un groupe réuni, une réception, avec une allumette tout s'embrasait ». La scène se passait avec des personnages de ses souvenirs d'adolescence, et rappelait des circonstances où, justement, s'associaient l'attente et la déception de découvrir un nouveau monde, attirant mais dangereux et culpabilisant. C'est sans doute ce récit, un récit comme venu après ses associations ainsi qu'il en est souvent des récits des rêves en fin de séance lorsqu'ils déjouent la diachronie du discours et rendent compte plus de la temporalité de la formation du rêve, c'est ce récit qui m'avait permis d'entremêler *in petto* l'attachement dans son analyse et à son analyste et la répétition d'une attente (une désirance ?) immense.

Le mouvement de la première séance n'avait pas réclamé d'intervention de ma part. Je n'ai pas trouvé d'autre formule que « n'avait pas réclamé » pour dire la passivité requise pour celui qui fait une intervention. « J'interviens », forme verbale active, devrait pouvoir se dire sous une forme passivée, ce avec quoi joue un peu le « je suis intervenu(e) », que relayent des formules devenues malheureusement un peu trop convenues comme « je me suis entendu(e) dire ».

Le récit de la séance dite deuxième est donc ainsi entendu sur l'arrière fond de ces traces-là. Et s'il doit y avoir une représentation-but active du côté de l'analyste ce pourrait être, accéder à cette désirance infantile immense et déçue. Il m'explique que la stagiaire, (celle qui le préoccupe parce qu'elle s'immisce dans les temps de sa vie privée, et pour laquelle il regrette de lui avoir laissé son numéro de téléphone, celle qui fait qu'à chaque sonnerie de téléphone il sursaute en craignant que ce soit elle qui appelle) cette fois, elle lui a dit quelque chose de personnel, et qu'il a pu lui répondre certaines des choses qu'il avait comprises en séance. Il a retrouvé ensuite le plaisir de travailler qu'il croyait disparu. Sa difficulté est, pense-t-il, de trouver la bonne distance. Il se dit que ce qui est « hors cadre » pour un stagiaire ne l'est peut être pas pour le responsable.

Je sais que la bonne distance dont il parle est la question ici avec moi, c'est la distance abolie par l'engagement transférentiel, quand la dissymétrie entre analyste et analysant est une épreuve et est mise à l'épreuve. La toute-puissance du désir infantile suffit à opérer un retournement dans son récit, et c'est

l'analyste qui pourrait considérer comme transgressif ce qui ne serait pourtant que naturel pour le patient. On entend dans son fantasme comme un écho de la théorie de la confusion des langues, où le langage passionné de l'analyste viendrait détourner un langage tendre du patient.

Alors il se souvient qu'il y a peu de temps il voulait me prévenir par téléphone d'un empêchement imprévu pour la séance du lendemain, qu'il pensait laisser un message sur un répondeur, et qu'il avait été surpris que tard le soir je réponde. Tandis qu'il insiste sur son admiration pour mes horaires de consultation, je pense plutôt à la vivacité de sa curiosité infantile, et à la façon dont elle avait été activée immédiatement et massivement par l'engagement transférentiel de ce début de cure. Pouvant provoquer des passages à l'acte un peu étonnants, par exemple quand se retrouvant en avance à ses premiers rendez-vous d'analyse, en attendant dans la salle d'attente il regardait attentivement les livres rangés sur les étagères fermées dans les placards et, je pense, les feuilletait. Il poursuit sur la difficulté de parler à sa stagiaire et voudrait pouvoir être sécurisant en disant ce qu'il a à dire, comme moi dit-il, sécurisant et pas excitant. Il pense qu'il y est un peu parvenu. Il associe alors sur un événement récent. Ses enfants en vacances chez sa propre mère, lui racontent leurs exploits dans les rues du village. Alors qu'il sait qu'il n'y a aucun danger, que c'est un petit village aux rues tranquilles, pourtant son sang n'a fait qu'un tour, et il a eu un échange un peu vif avec sa mère pour lui demander de sécuriser ses enfants. Il fait le rapprochement entre le souci au travail et le même pour ses enfants, être sécurisant et pas excitant. Comme la revendication d'une curiosité infantile qui chercherait un interdit sécurisant.

Mais il a fait un lapsus, il n'a pas dit « mon sang n'a fait qu'un tour » il a dit « mon temps n'a fait qu'un tour ». Tout analyste entend là comment la remémoration est portée par la répétition transférentielle. La curiosité infantile, se répétant dans le mouvement transférentiel qu'elle mobilise, elle s'associe maintenant à la transgression d'une sorte de « hors cadre » comme il le dit, se saisit des mots, les détournant et part à la recherche peut-être d'un interdit sécurisant.

Cependant, son récit court, ne s'arrête pas sur cet accroc du langage, et n'opère pas de retour dans un autre temps. Le patient reprend la situation de

sa stagiaire, reparle du sentiment de sécurité qu'il a ressenti en la sécurisant etc.

Je dis : « de votre temps » (ou « votre temps »)

Il rit légèrement et aussitôt raconte un souvenir de ses 10 ans. Une initiative téméraire avait rendu ses parents furieux. Ils l'avaient puni sévèrement. Il avait jusqu'alors interprété leur fureur comme une de leur conduite habituelle d'étouffement de ses initiatives, et de ses désirs, une illustration de plus pour étayer le grief principal à leur rencontre. Mais aujourd'hui il se demande s'il y avait un danger qu'il n'avait pas imaginé alors. Survient un *einfall*, une expression qui associe aimer et tuer, et il pense que quand le téléphone sonne ce qu'il craint, c'est l'annonce d'une mort. S'appuyant sur le fantasme qui l'avait traversé, que son fils soit fauché en traversant, il se dit qu'il n'avait jamais pensé que tous les interdits de ses parents pouvaient être nourris de ces fantasmes-là. Finalement, dit-il, les interdits contiennent les fantasmes. Je ne sais pas comment il disait « contiennent », je l'ai entendu dans les deux sens, de retenir et aussi de porter.

La séance suivante, la troisième de la semaine, commence en évoquant les vacances à venir. S'il se souvient qu'il avait ressenti les précédentes petites vacances comme un soulagement celles-ci sont plutôt l'objet d'inquiétude, il lui est venu l'idée « un jour je viendrai pour la dernière fois ».

Il pense que l'inquiétude est ce qui domine ses pensées, inquiétude de la fin, mais aussi inquiétude que son analyste manque d'argent pendant les vacances, et inquiétude qu'il arrive quelque chose quand on est loin. Alors il parle d'une image sensorielle et colorée de rouge, survenant comme un *einfall*, qu'il associe à une image colorée de sa mère bien différente de celle envahissante et anxieuse omniprésente des temps ultérieurs. Il retrouve les traces du souvenir d'une mère qui le rassurait en partant ; elle disait qu'elle allait revenir ; « ça chassait l'idée qu'elle pouvait mourir » dit-il.

5 - Première question : Pourquoi intervenir ? Comment intervenir ?

L'analyste le plus souvent attend. Ce pourrait être une sorte de théorie de base. Celle qui se méfie des buts et des représentations-but. Celle qui écarte la suggestion. Celle qui promeut le mouvement de l'inconscient

du patient. Position soutenue sans doute par une attraction vers l'idéalité, vers une idée téléologique d'un inconscient au travail qui, en quelque sorte naturellement, dans la cure et dans la séance, et d'association en association irait à la rencontrer de sa vérité ponctuée par une interprétation. Si bien que toute intervention est marquée du sceau de la déception. Mais, je l'évoquais plus haut, ce conflit entre un idéal et une déception, ce conflit pourrait bien être heureux, parce qu'avec lui se construit la créativité de l'analyse comme de la vie psychique en général. L'interprétation est une pratique heureusement en conflit avec sa théorie, et le mouvement de l'analyse se nourrit de cette tension.

6 - La représentation d'attente

Alors, si l'on devait donner un statut métapsychologique aux interventions, un statut qui rende compte du conflit qui les anime et qui les porte ce serait celui de représentation d'attente. Je vais en suivre le fil selon trois voies, celle du travail psychique chez le patient, celle du travail chez l'analyste et troisième voie, celle de la conceptualisation de ce terme dans la théorie.

Commençons par là. Si le terme de représentation-but (*Zielvortstellung*) est peu utilisé par Freud (une seule référence dans le *Gesamtregister* qui renvoie à l'*interprétation des rêves*). Le terme de représentation d'attente (*Erwartungsvorstellung*) est mentionné de façon encore plus discrète. Absent du *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis, il a deux références dans le *Gesamtregister*. Une référence clinique, dans le *Petit Hans* en 1909, où représentation d'attente renvoie à l'angoisse phobique et une autre référence technique dans un texte de l'année suivante en 1910 « Les chances d'avenir de la thérapie analytique ».

Le texte de 1910 fait partie de ce qui, en français est regroupé dans *les Ecrits techniques*. Par l'effet de leur juxtaposition ce regroupement met en valeur le fait qu'il prolonge une conférence prononcée quatre années plus tôt et intitulée « Sur la psychothérapie ». Dans cette conférence prononcée devant le collègue viennois des médecins, ceux là même qui l'avaient rejeté et méprisé en 1896, Freud expose dans un discours sur la méthode de la technique la différence entre psychothérapie (notre psychanalyse) et suggestion. Et il donne là cette comparaison devenue célèbre : entre psychothérapie et suggestion il y a la même différence qu'entre le procédé du sculpteur et celui du

peintre, l'un procède *per via di levare*, l'autre *per via di porre*. Il indique ainsi que la méthode ne consiste plus seulement à la découverte des souvenirs pathogènes mais à l'élaboration des résistances qui s'opposent à leur remémoration. La psychanalyse en quittant le domaine de la suggestion quitte celui de la voie directe, s'engage sur le chemin long de l'élaboration et de l'*insight*. La voie directe d'un dévoilement de l'inconscient sans travail y est nommée psychanalyse sauvage.

Cinq années plus tard il reprend donc cette notion fondamentale de la méthode analytique de la perlaboration dans son conflit avec la suggestion. « Les chances d'avenir de la thérapie analytique », est encore une conférence prononcée au 11^{ème} congrès à Nuremberg mais adressée, non plus aux médecins hostiles mais aux collègues résistants à la psychanalyse. Le propos est simple, il se demande quelles sont les possibilités d'extension de la psychanalyse. Il les voit dans les progrès internes avec l'extension du savoir et les progrès techniques, dans l'accroissement de l'autorité de la psychanalyse quoiqu'il doute que jamais la culture ne puisse admettre les vérités de la psychanalyse, et dans l'effet du travail de la cure qui convainc le malade par l'accroissement de sa liberté, par l'acquisition de la vérité sur lui-même, et ainsi s'accroît sa confiance.

Dans son développement il indique sur le premier point, l'accroissement des connaissances, que le progrès est venu de l'abandon de la suggestion, de l'hypnose et du remplacement par un mécanisme d'aide à la remémoration, la représentation d'attente.

C'est un texte sur le détour que doit faire la pensée. Le détour de la perlaboration passe par la représentation d'attente. À l'image dynamique donnée quatre ans plus tôt, *per via di levare*, où il convenait d'ôter, de lever d'écarter les résistances, vient s'ajouter celle d'un cheminement, d'un parcours. L'attraction d'une représentation d'attente fait faire un détour dans lequel s'engage la perlaboration. La représentation d'attente ouvre une autre scène. L'expression « autre scène » est dite là par Freud comme en écho de l'autre scène du rêve de la *Traumdeutung*.

Le terme de représentation d'attente ne fera pas d'autres apparitions dans le texte freudien. Mais, en revanche, la description du mécanisme d'aide tel qu'il le décrit là sera repris sans beaucoup de modifications

à la fin de l'œuvre dans « Construction... ». En 1910 Freud explique que la cure se compose de deux parts, (*Stücken*) ce que le médecin devine et dit au malade et, du côté du malade, l'élaboration de ce qu'il a entendu. Et en 1937, il reprend et complexifie cette image des deux parts, des deux scènes, (il a le même mot *stücken*) et, sans doute beaucoup moins effrayé de faire référence à la suggestion il dit que l'analyste communique un fragment de construction au patient pour que cela agisse sur lui ; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, le patient construit un autre fragment qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite. Ce sera le travail psychique pour le patient.

Mais la menace est l'action cachée d'une suggestion. L'enjeu du conflit mobilisé par l'intervention avec une proposition de représentation d'attente se situe entre le maintien ou le dégagement de la suggestion. Entre laisser le cours spontané des pensées du patient ou les orienter vers ce que l'analyste attend. Le conflit ne se résout jamais vraiment, et la psychanalyse ne sera jamais quitte avec la suggestion. Il revient à l'analyste de savoir s'en servir non pour résoudre les symptômes, précise Freud, mais pour affronter la résistance.

Alors, il est remarquable que dans ce texte apparaisse pour la première fois aussi le terme de contre-transfert³ avec en corollaire l'idée de l'analyse personnelle de l'analyste. Aucun analyste ne peut aller plus loin que ses propres complexes et résistances internes ne lui permettent pour faire face à « l'influence du malade sur le sentir inconscient du médecin ». Dans cette acception le contre-transfert doit être surmonté par l'analyste pour permettre au transfert de se développer le plus vivement possible. Notons que, dans l'œuvre freudienne, le terme de contre-transfert n'apparaîtra ensuite que seulement une fois dans le texte sur l'amour de transfert.

Le progrès de l'analyse avec la méthode des associations libres, le travail de la construction et l'interprétation, et l'attention portée aux résistances et au transfert, seul moteur de la cure, ce progrès se fait contre la suggestion non pas qu'il la supprime, mais il l'élargie et la déplace. Elle se trouve maintenant aussi être un risque pour l'analyste, influencé par le transfert du malade. Et le transfert n'est pas seulement

affaire de parole il est défini dans toute ses dimension comme « ce qui agit sur l'inconscient du médecin ». La suggestion est le fait inévitable du transfert.

7 - La représentation d'attente pour l'analyste

Je reviens à l'exemple que j'ai proposé. Je dis, « de votre temps » ou bien peut-être « votre temps », au moment d'écrire je ne suis plus sûre. Et c'est le moment de reconsidérer les affirmations du début de cet exposé. En effet si restituer une intervention éloigne du cours régressif de la pensée de l'analyse par la présentation conventionnelle de tout récit de cure, et si c'est bien un moment de ressaisissement des processus secondaires, en revanche le moment de l'énonciation en séance est un instant vertigineux où la subjectivité de l'analyste efface en lui toutes les autres pensées construites, ces autres pensées théoriques associatives etc.... qui pourtant soutiennent sa prise de parole. Au sens propre, et si on peut user de l'image pour la pensée on pourrait dire qu'à ce moment le sol de sa réalité se dérobe sous elle.

« Votre temps » indique en ce début d'analyse, tout ce qui m'importe. Quand Freud interrompt le récit de Dora et souligne l'usage de l'expression « un besoin qui oblige de sortir la nuit » il mentionne en note que c'est indiquer à Dora ce qui l'intéresse, *l'aiguillage des mots*, leurs signification multiples. Quand l'analyste intervient il indique ce qui l'intéresse.

Ainsi, avec « de votre temps » arrêtant le flot des paroles associatives de mon patient : ce serait marquer mon intérêt pour le trébuchement du langage et la réserve de sens que cela recèle, ouvrir sur une scène temporelle différente, faire venir un regard sur l'enfance en souhaitant qu'une manifestation de l'infantile se fauille. On peut y percevoir la conviction que j'ai que toute répétition est une chance à saisir pour une remémoration.

Mais ce n'est pas suffisant pour rendre justice à ce qui oblige l'intervention. Il y a là trop de raisonnement en quelque sorte. Ce qui oblige ce sont des images plus que des pensées. Là, l'image du temps qui coule, comme le sang, le sang rouge, jaillissant comme le lapsus avait jailli dans cette séance, tâche brillante sur le policé de sa présentation. Image de l'effacement aussi, de l'évitement d'une curiosité envers cette présence incongrue, en écho à d'autres évitements polis, assortis de maladroites accidentelles et grossières comme un coup de téléphone. Des

³ Deux premières mentions, dans la correspondance avec Jung, (7-6-1909) et au cours de la séance du 9-3-1910 de la Société de Vienne

images d'ambiance plus que de scènes infantiles de ce patient. Et puis aussi la perception, intuitive il faut en convenir, de la perception de la charge d'une répétition d'une autre ou d'autres scènes, et peut-être surtout la sensation de l'esquisse d'un mouvement celui de montrer et d'effacer peut-être, comme *quelque chose est là puis est effacé*. Dès lors, dire « votre temps » est comme le récit d'une pensée longuement déployée (même en un temps bref) une pensée puisant aux sources régressives de l'intimité de la cure, ce qui admet celle de la vie psychique de l'analyste, ses histoires analytique théorique et infantile entremêlées. Plus que d'inviter à entrer sur une autre scène intervenir indique une autre scène où je suis déjà. L'invitation prend une toute autre dimension. L'épreuve de l'énonciation pour l'analyste tient sans doute, au-delà du sentiment honteux ou bien coupable de la transgression, tient à la défaite de la pensée conceptuelle, elle tient sans doute à ce raz de marée du surgissement outrancier de l'intimité de l'analyste dont ses convictions les plus théoriques sont porteuses. Et c'est sa force. Didier Anzieu dit que c'est l'infiltration de l'interprétation par l'inconscient de l'analyste qui peut toucher le patient. Pour l'intervention il en est de même.

8 - La représentation d'attente pour le patient.

Sans doute mon patient avait-il entendu son lapsus, et pourtant il le laissait passer. Dans un premier temps on peut dire que mon intervention, sécurisante et non excitante parce qu'à ce moment l'analyste est pour lui ainsi sécurisant et pas excitant, à ouvert un nouveau cours dans ses associations.

L'intervention est alors une représentation d'attente à l'instar de la construction. Et elle agit selon le même mécanisme métapsychologique. Mécanisme analogue à celui de l'action des restes diurnes pour la formation du rêve : un élément diurne même d'apparence insignifiant va être investi du fait de sa liaison associative (ressemblance) avec le désir du rêve. La représentation d'attente est donc donnée au patient par l'analyste comme un reste diurne. (Pierre Fedida écrivait que tout ce qui concerne l'analyste, et l'analyste lui-même, est un reste diurne pour le patient). Ensuite, par la ressemblance qu'il y décèle le malade accède à la représentation, chez lui, inconsciente et refoulée. Freud parle d'une aide intellectuelle qui facilite le surmontement des

résistances, mais rappelle de ne pas oublier que le seul agent pour investir la nouvelle connaissance donnée par l'intervention est le transfert.

On se souvient que le rêve se produit par la rencontre entre un souhait inconscient et une préoccupation diurne, un reste diurne. La pensée du jour est l'entrepreneur pour le rêve, il doit trouver un capitaliste pour subvenir aux dépenses de l'investissement. Le capitaliste c'est le désir inconscient. L'intervention de l'analyste est un tel entrepreneur qui fait appel à la force d'investissement qu'est le transfert.

Ce faisant une intervention relance le transfert, porteur du désir infantile, capitaliste du mouvement psychique de l'associativité de la séance. Pour mon patient la répétition transférentiel d'une pulsion scopique, se saisissant des associations venues à la rencontre des traces de l'intervention, conduisent à la remémoration de cette question inattendue et inouïe jusqu'alors, que voyait sa mère en le regardant s'éloigner, où la mort rôdait-elle ? Quelle empreinte de couleur laissait-elle ?

Si bien qu'une intervention construit « l'autre scène », non seulement en précisant un autre temps par exemple, mais surtout en provoquant l'activité associative du patient, signe d'une activité psychique régressive. C'est ainsi que je comprends comment la confirmation de la justesse d'une interprétation se fait non pas par l'acceptation ou par le refus mais par les associations qu'elle produit. En effet tout assentiment faisant référence à une compréhension logique, on le sait marque plutôt l'investissement par la résistance et le renforcement du refoulement. Freud appelle interprétation provisoire la façade du rêve, quand elle vise à lui donner une cohérence.

De même qu'il est inévitable qu'une intervention ne soit aussi en son cœur, suggestion il est inévitable qu'un mouvement d'investissement transférentiel ne se double d'une force équivalente de refoulement et de résistance dans la cure. Et la répétition si elle ouvre le chemin à la remémoration n'est pourtant d'abord qu'un mouvement de résistance. Tout progrès n'est toujours qu'à moitié.

9 - Conclusion

Il me semble que c'est sur la question du statut de la répétition et de la remémoration que se joue la conviction de l'analyste, (ou ma conviction

simplement), celle qui à son insu se transporte dans ses interventions. Je dis conviction, et non pas éthique ou savoir-faire parce qu'il me semble qu'il ne peut y avoir de référence à un code ou à des constructions intellectuelles ce que le sens commun de ces mots laisse entendre mais bien plutôt à ce qui anime inconsciemment son désir d'être analyste, son désir d'interpréter. (Je n'oublie pas que Lacan parle de *l'éthique de la psychanalyse* en ligne directe avec *le désir et son interprétation*)

Maintenir une place à la remémoration qui soit dégagée d'une suggestion est l'enjeu de toute la psychanalyse, dans chaque cure, un enjeu réactualisé dans chaque intervention. C'est aussi ce qui se retrouve dans la plupart des conflits entre psychanalyste, je l'évoquais en commençant par l'évocation d'un des plus douloureux et des plus importants, la rupture de Freud avec Ferenczi et Rank. Elle s'est faite sur un désaccord à propos de la conduite à tenir quand la remémoration ne se produit pas. Ferenczi, autant que Rank ont opposé à cette difficulté, la provocation d'une répétition, quelques fois par des interventions actives. On connaît la suite avec l'importance donnée aux affects et au traumatisme.

Ainsi une difficulté technique peut toujours provoquer une modification dans la pratique, mais c'est toujours inévitablement une modification de la théorie des interventions de l'analyste. Mais en conséquence le risque est que la métapsychologie elle-même s'en trouve bouleversée.

Bibliographie succincte :

R. H. Etchegoyen, *Fondements de la technique psychanalytique*, Hermann, 2005.

S. Ferenczi, O. Rank, (1924), *Perspectives de la Psychanalyse*, PUF, 1994.

S. Freud, (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF/P*, X, 61-74, PUF, 1993.

S. Freud, (1905- 1918), *Ecrits techniques*, PUF.

Nouvelle Revue de Psychanalyse n° 34, *L'attente*, Automne 1986, Gallimard.

L'annuel de l'APF 2011, Idéal déception fictions PUF 2011.

Une question de technique psychanalytique : le travail de la contradiction

Catherine Chatillon

Il s'agirait ce soir de faire une intervention susceptible d'ouvrir une discussion sur la technique psychanalytique et si j'ai accepté avec plaisir cette proposition, c'est que la référence indiquée dans la plaquette de l'APF, aux « Écrits techniques et à leur esprit », m'intéresse à plus d'un titre. En effet, je crois véritablement que la technique, en particulier ces fondamentaux que constituent le cadre et le processus, définissent la psychanalyse et qu'il est toujours utile de le rappeler, d'autre part, que la relecture des textes freudiens concernant la technique, rassemblés en France dans un ouvrage publié en 1953, textes choisis alors par Daniel Lagache et qui constituent un ensemble cohérent de règles et recommandations, cette relecture, constitue une ressource essentielle dans les moments critiques du parcours d'un analyste.

Enfin, la proposition de Florence Mélèse a immédiatement fait écho avec une situation clinique qui n'avait pas été sans me poser problèmes et questions au cours du mois précédent ; situation dont il m'est apparu alors possible de venir en exposer quelques points et d'en débattre avec vous car, aussi familiarisé soit-on avec sa propre technique, chaque cure engagée convoque à des ruptures et des contradictions auxquelles confronte la pratique. Il s'agira donc, pour moi, d'évoquer, à partir d'une expérience, le conflit interne auquel peut soumettre un moment de pratique visiblement en contradiction avec ce que l'on pense avoir acquis et intériorisé d'une technique. Conflit dont l'issue est un compromis, un acte nécessairement interprétant pour soi-même, inscrit au cœur du processus du contre-transfert, à différencier fortement me semble-t-il des « aménagements » parfois nécessaires au déroulement d'une cure ; j'essaierai de revenir aux questions que soulève cette différenciation en conclusion de ce cet exposé.

Mais auparavant, quelques détours et d'abord une définition de « la technique », l'usage de l'article

féminin oriente cette définition, et donc, je vous propose celle qui me convient le mieux (le *Grand Robert*) : « ensemble de procédés empiriques employés pour produire une œuvre ou obtenir un résultat déterminé », la notion « d'empirique » étant elle-même définie comme ce qui résulte de l'expérience et ne se déduit d'aucune loi ou système. Le rappel de ces définitions augure d'un projet impossible car comment exposer et mettre au travail une question de technique sans invoquer les différentes expériences d'analyse et de supervisions chacune proprement indicible car trop individuelle, qui la constituent ? Cette difficulté, on peut aisément penser que Freud aussi l'ait rencontrée car elle réside au sein même de l'écriture de ce que l'on appelle « la technique psychanalytique ». Et il peut ne pas être sans intérêt de suivre le cours de cette écriture.

En 1904, deux de ces « précieux articles¹ » comme les qualifie Jones dans *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, ont été écrits ; il s'agit de « la méthode psychanalytique de Freud² » et « de la psychothérapie³ » ; ils témoignent de la modification de la méthode depuis l'abandon de l'hypnose, ils affirment la spécificité de la psychanalyse. Ces « petits écrits », ainsi nommés par leur auteur délimitent le champ d'intervention possible de la psychanalyse et ses indications comme ses contre indications, ils différencient sa pratique de celle des psychothérapies. Pas de méthode psychanalytique sans technique. Pas de technique sans théorie. Pas de théorie sans expérience.

En 1904, la technique en relation directe avec la découverte de la résistance, cette pierre angulaire de la psychanalyse, repose sur la libre association du patient allongé sur le divan et sur l'interprétation à partir de l'écoute, instrument de l'analyste. Après

1 E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome II (1901-1919), PUF, p. 242.

2 S. Freud (1904), « La méthode psychanalytique de Freud », *OCF/P*, VI, PUF, pp. 9-17.

3 S. Freud (1905), « De la psychothérapie », *OCF/P*, VI, PUF, pp. 45-58.

le congrès de Salzburg, congrès des partisans de Freud, organisé par Jones en 1908, et devant l'intérêt grandissant suscité par la psychanalyse, Freud exprime le désir de formaliser un autre exposé de sa technique afin de répondre à la demande croissante d'élèves et de collègues désireux de s'initier à la nouvelle méthode mais qui ne peuvent bénéficier de l'expérience auprès de Freud en se rendant à Vienne. Il entreprend, six mois après le congrès, l'écriture d'un ouvrage qu'il souhaitait intituler « Technique générale de la méthode analytique ».

Le projet est annoncé, on en retrouve la trace dans les lettres échangées avec les disciples, mais il progresse peu ; Freud écrit à Ferenczi le 26 novembre 1908⁴ « *C'est à une méthode générale de la psychanalyse que je travaille actuellement, si toutefois, à ce rythme, on peut encore parler de travail car, en dehors des dimanches, je n'arrive à écrire que quelques lignes ; j'en suis à la page 24. Je pense que cela est tout à fait important pour ceux qui pratiquent déjà l'analyse. Celui qui n'est pas encore dans le coup n'y entendra mot.* »

Ferenczi lui répond le 29 novembre de la même année : « *L'annonce de la « technique » m'a très agréablement surpris ; nous en avons le plus grand besoin ; elle nous épargnera beaucoup de peine et de déception. Mais il doit y avoir quelque chose de douloureux à offrir tout simplement aux cadets ces connaissances acquises au prix de tant de difficultés et de sacrifices. L'importance du cadeau qu'ainsi vous nous faites sera certainement appréciée par chacun de ceux qui, jusqu'à présent, sans cet outil, ne progressaient guère dans leur tâche.* »

Il faut croire en effet, que l'écriture d'une méthode s'avéra une entreprise impossible puisqu'il semblerait que Freud ne put dépasser la page 36 et abandonna ce projet ou plutôt en transforma l'intentionnalité en préparant un petit mémorandum de maximes et de règles de technique dont il désirait faire profiter uniquement les analystes les plus proches. Nouveau projet non réalisé ce qui fit écrire judicieusement à Jones : « *Peut-être y avait-il, à ce propos dans l'esprit de Freud, une certaine incertitude voire quelque mécontentement dont la nature est difficilement décelable*⁵ ».

4 S. Freud, S. Ferenczi, *Correspondance*, Tome I (1908/1914), Calmann-Lévy.

5 E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome II (1901-1919), PUF, p. 246.

L'année suivante, pour le 11^{ème} Congrès international de psychanalyse qui a eu lieu à Nuremberg en mars 1910, Freud écrit un article intitulé « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique⁶ », premier de plusieurs petits articles sur divers aspects de la technique écrits entre 1910 et 1919. Il semble qu'il n'est plus jamais fait part du désir d'exposer l'ensemble du sujet. Ce renoncement, comme l'avait perçu Jones, nous donne quelque indication quant à la complexité d'édicter les règles d'une méthode reposant sur l'expérience en étroite corrélation avec l'évolution de la théorie.

En effet, entre 1904, début de la tentative de formulation des règles et 1912, « Les conseils aux médecins⁷ », Freud a beaucoup développé sa théorie, celle de la première topique, mais il a aussi beaucoup pratiqué et publié ; et l'on pourrait penser que la découverte du phénomène du transfert et la perception progressive de sa présence puissante chez l'analyste aient appelé certaines modifications de sa technique. La théorie du transfert influence la technique et complexifie son exposé nécessitant une prudence justifiée. Relisant les écrits techniques de Freud, je fus frappée, cette fois, (car bien évidemment chaque nouvelle lecture est étroitement liée au point de vue qui l'engage) par la liste impressionnante des recommandations (je préfère ce terme à celui de règles) que fonde la reconnaissance des exigences élevées qu'impose tant à l'analyste qu'au patient le « traitement psychanalytique ». Recommandations exprimées dans ces écrits avec une force de conviction affirmée culminant dans l'article intitulé : « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique⁸ » (1910), article aux accents prophétiques prédisant l'éradication de la névrose, recommandations donc, centrées, me semble-t-il, sur un combat à mener contre la résistance, axe essentiel des obstacles que doivent surmonter ensemble psychanalyste et analysant.

Force de conviction contagieuse et nécessairement contagieuse sans quoi pas de processus analytique, mais qui se heurte rapidement au trouble qu'engendre toute pratique lorsqu'elle vient contredire ce que l'on croit avoir acquis non dans les livres - comme d'ailleurs l'indique Freud - mais par l'expérience auprès de ceux dont on peut imaginer qu'ils la maîtrisent.

6 S. Freud (1910), « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *OCF/P, X*, PUF, pp. 61-73.

7 S. Freud (1912), « Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique », *OCF/P, XI*, PUF, pp. 143-154.

8 Ibid., pp. 61-73.

La contradiction imposée par la pratique, Freud y fut soumis, bien entendu - on sait aujourd'hui qu'il se serait bien souvent écarté dans sa pratique des recommandations prescrites - et pourtant les mêmes indications concernant la technique se retrouvent dans les derniers écrits : ceux de l'*Abrégé de psychanalyse* (1938). Avec en préface de ce dernier ouvrage à mon sens une exigence essentielle au cœur même de tout éventuel enseignement d'une technique : « *Les assertions de la psychanalyse reposent sur un nombre incalculable d'observations et d'expériences, et seul celui qui répète ces observations sur lui-même et sur d'autres est engagé sur la voie menant à un jugement personnel* »⁹. Et ce jugement personnel, ancré sur l'expérience, ne se constitue progressivement qu'au prix d'une lutte contre les contradictions internes auxquelles confronte me semble-t-il toute pratique de la psychanalyse. Et peut-être pourrions-nous penser que c'est ce jugement personnel sur les assertions psychanalytiques qui oriente, au prix de compromis inévitables, une pratique adossée à une technique dont certains commandements demeurent fondamentaux ? Nous sommes bien là au cœur même des difficultés qui obligèrent Freud à différer puis écarter le projet de formaliser ou de systématiser des règles techniques, et ce, au moment où il commence à percevoir la force de transfert chez l'analyste et plus seulement chez l'analysant.

Un jugement personnel sur les assertions de la psychanalyse nécessite la prise en considération des mouvements transférentiels chez chacun des protagonistes de la cure. Et sans doute est-il nécessaire à cet instant de se rappeler ce qui sert de préambule à l'article intitulé « *Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique* » : « *Les règles techniques que je propose ici se sont dégagées des longues années de mon expérience propre, après que je fus amené par mes propres déboires à faire marche arrière dans la poursuite de mes propres voies*¹⁰ », « *Cette technique s'est révélée la seule appropriée à mon individualité* », et il poursuit en déployant immédiatement le champ des contradictions possibles c'est-à-dire laissant à chacun, selon sa personnalité, l'éventualité d'instaurer de nouvelles règles techniques. Préambule précautionneux avant l'exposé de la série de préconisations que contient cet article remarquable de précision.

9 S. Freud (1940), « *Abrégé de Psychanalyse* », *OCF/P, XX*, PUF, p. 229.
10 *Ibid.*, p. 145.

La technique, affaire de personnalité comme l'indique Freud ? De style, de tempérament comme nous le proposait ici même Danielle Margueritat en novembre dernier ? Ou comme semble le penser Etchegoyen (fondements de la technique psychanalytique) la technique est-elle universelle alors que le style varie ? Pour cet auteur, le style se choisit mais les règles techniques viennent de la communauté analytique et sont de ce fait non modifiables. Chacune de ces questions donne quelques éléments de réponse discutables.

Cette toute jeune femme vient, me dit-elle, voir une femme âgée car elle sort d'une expérience difficile d'analyse avec un homme ; expérience, précise-t-elle car elle ne peut juger de la qualité du travail effectué pendant un peu plus d'une année avec cet analyste qu'elle sait lacanien et avait choisi en connaissance de cause ayant elle-même approché, du fait de ses activités professionnelles, ce milieu analytique. Elle a fui ce qu'elle a ressenti comme une tentative de séduction, tant par la tenue des propos alors énoncés que par la familiarité perçue, lui faisant craindre un acte dont elle n'aurait su se défendre trop séduite elle-même par celui qu'elle commençait à voir comme un homme jeune et beau. Je lui fais remarquer lors des premiers entretiens qu'elle utilise le lieu que je lui propose comme un refuge immédiat l'écartant sans élaboration possible de son propre désir dont la conscience l'affole. Elle affirme que poursuivre une analyse n'eut pas été possible avec ce jeune analyste qui ne lui disait rien d'autre que de rester allongée et la harcelait de coups de téléphone lorsqu'elle s'absentait. Bien que peu convaincue de la justesse de ma décision du fait, entre autre, de ce que je perçois comme trop séduisant dans cette demande et favorisant une empathie féminine dont je peux craindre le pouvoir d'aveuglement, j'acceptais de recevoir cette jeune femme. Nous passâmes la première année en face à face et contrairement à ce que Freud préconisait au moment des *Écrits techniques* (dans l'article intitulé « *Sur l'engagement du traitement*¹¹ ») c'est-à-dire d'éviter de prendre en analyse quelqu'un ayant tenté auparavant un autre mode de thérapie, je finis par proposer une analyse après un temps que je pourrais nommer sans difficulté « *éducatif* ». Éducatif, non au

11 S. Freud (1913), « *Sur l'engagement du traitement* », *OCF/P, XII*, PUF, pp. 161-184.

sens d'une ambition éducative mais plus proche de la proposition freudienne souvent oubliée de la période probatoire ou tentative préliminaire qui est déjà le commencement d'une psychanalyse (cf. l'article cité précédemment) ; le temps pour effectuer en elle le déplacement nécessaire et pour moi de rattraper la longueur d'avance du déploiement transférentiel.

Très sûrement s'installe alors un processus psychanalytique avec une patiente intelligente et intéressée, soucieuse de respecter la règle fondamentale, capable d'une richesse associative prometteuse, mobilisée par une souffrance attachée à ses choix amoureux toujours malheureux : elle s'offre trop souvent comme objet de perversion aux hommes qu'elle rencontre et qui la maltraitent. Je ne pourrais ni ne souhaiterais faire part du déroulement alors « suffisamment » satisfaisant de cette analyse et des diverses modifications d'investissement qui en ponctuent le cours, mais je peux avec le recul que m'octroie la volonté d'en parler ce soir retrouver la théorie freudienne à chacun des tournants fructueux de cette analyse. Les rêves abondent, le transfert installé dans un registre que j'oserai appeler « gynécophile¹² » selon l'expression freudienne utilisée dans « Le cas Dora » permet l'instauration d'une névrose de transfert dont l'hystérie n'est pas absente. Le retour des scènes infantiles de la séduction paternelle ne manquent pas au tableau et permettent certaines interprétations éclairant différemment la fuite de cette patiente devant ce qu'elle peut entrevoir comme la réédition dans l'actuel de ce qui se dévoile dans la cure. Cependant, comme en observance stricte des recommandations freudiennes (pas de choix amoureux décisifs pendant une cure), cette jeune femme, au demeurant fort jolie, n'instaure aucune relation amoureuse autre que celle développée dans le transfert au cours des quatre ou cinq années de son analyse.

L'analyse suit son cours depuis plusieurs années, lorsque, l'ayant prévenue suffisamment à l'avance comme j'en ai l'habitude, j'interromps le rythme de nos rendez-vous pour prendre quelques vacances. Chacune de mes absences mobilisait chez cette jeune femme un sentiment de solitude la poussant elle-même à quelque éloignement avec des amies ; cette année là elle fit part d'un projet de voyage dans

une ville étrangère. Nous nous séparâmes pour les cinq semaines à venir, comme souvent avec un vrai soulagement de part et d'autre ; soulagement qu'il m'intéresse de souligner car ces temps de pause s'avèrent, me semble-t-il, utiles, particulièrement lorsque la charge affective transférentielle supportée peut polariser ou au contraire détourner une attention devenue de ce fait trop soutenue. Vers la fin de mon séjour à l'étranger, je reçois sur mon téléphone portable un appel qui me mobilisa pour le reste de mes vacances ; je dois dire en préambule que, travaillant en établissement plusieurs jours de la semaine, j'ai pour habitude de laisser ce numéro de téléphone enregistré sur mon répondeur, ce qui, je le pense, n'a pu échapper à certains patients pour lesquels il s'avère parfois important de garder en poche la voix de leur analyste. Je n'avais à ce jour jamais reçu d'appels importuns.

Au ton de sa voix je sus rapidement que quelque chose était arrivé, j'anticipais l'idée d'une catastrophe possible ; ce qu'elle me dit en pleurant me dérouta immédiatement : revenue depuis peu d'un voyage agréable, elle se retrouvait chez elle en proie à des angoisses majeures l'invalidant dans le moindre déplacement ; elle était donc immobilisée dans son appartement, pleurant, seule, sans pouvoir dormir, occupée par le ressassement d'idées noires.

Elle s'excusait de me déranger, pensait d'ailleurs ne pas me trouver mais avoir l'opportunité de me laisser un message, et me dit en passant qu'elle avait appris avant de partir en vacances qu'un cancer du sein venait d'être décelé chez sa mère ; elle réagit à mon interrogation à ce propos en affirmant que les symptômes actuels n'avaient rien à voir avec cela. Je l'écoutais, essayant de préserver une capacité de discernement, inquiète de la vraie terreur que sa voix exprimait et de la brutalité de cet épisode auquel nous n'étions ni elle ni moi préparées. Elle me demanda, percevant la destination lointaine de mes vacances, si je pouvais lui indiquer le nom de l'un de mes confrères susceptible de la recevoir jusqu'à mon retour. Ai-je pensé qu'il était impossible de lui dire de s'adresser à l'hôpital psychiatrique seul lieu de consultation possible au mois d'août à Bordeaux, ou me suis-je dit qu'il était difficile de se démettre d'une relation transférentielle dont la dimension vive avait toujours été présente ? À vrai dire, je n'ai rien pensé du tout, j'ai entendu un risque d'effondrement,

12 S. Freud (1905), « Fragment d'une analyse d'Hystérie », *OCF/P*, VI, PUF, p. 242, p. 299.

j'ai répondu en lui conseillant de faire appel à son médecin traitant dont elle avait confirmé la présence et de lui demander de lui prescrire du Seropram (un antidépresseur) à raison d'un comprimé par jour ; de plus je lui demandais et non proposais, de me rappeler le lendemain à un horaire que je lui fixais.

Raccrochant, je fus assailli de doutes et de reproches immédiats ; comment avais-je pu aussi simplement et facilement agir en médecin, ou plutôt renouer avec ma formation antérieure ? S'agissait-il de retrouver cette « ambition thérapeutique » contre laquelle Freud met en garde ? Ou bien d'utiliser un savoir comme outil pour prendre soin de cette patiente ? Ou encore d'une défense contre ma propre anxiété liée à mon éloignement ? Pourquoi ce médicament que je connais peu mais dont seul le nom m'était venu à l'esprit ? Que se passait-il pour cette jeune femme que je n'avais su entendre et anticiper voire interpréter ? Dans quel mouvement transférentiel étais-je prise ?

Bien sûr, je pensais à cette mère dont elle venait d'apprendre la maladie, cette mère décrite comme un être peu attentif à elle, sa deuxième fille, mais sans cesse préoccupée par la folie de l'aînée, sa sœur, hospitalisée à plusieurs reprises en état de délire. Je me remémorais la figure paternelle longtemps évoquée comme séductrice détournant la fille préférée de tout autre choix d'objet, mais, surtout, je me sentais aux prises avec des sentiments contradictoires constituant une sorte de dialogue intérieur réanimé à chacun de ses coups de téléphone. Car c'est ainsi que s'est poursuivi cet épisode : pendant plusieurs jours à heure fixe, celle que j'indiquais (comme pour garder une forme de maîtrise sur un processus ignoré dans l'instant), elle me téléphonait, me donnant des nouvelles d'un état qui, peu à peu, semble-t-il, s'améliorait et lui permettait de commencer à sortir de chez elle pour se réfugier chez ses parents. Devant cette amélioration, j'interrompis cette sorte de communication dont l'étrangeté ne me laissa pas tranquille jusqu'à mon retour.

Lors du dernier entretien téléphonique, je lui avais donné un rendez-vous anticipant la reprise prévue de mes consultations, autre contre-indication de technique puisqu'elle ne pouvait ignorer l'exception faite pour elle. Au jour dit, elle fut présente et s'allongea sur le divan, reprenant le cours d'une analyse comme

sans interruption. Les trois séances anticipatrices (appelons les ainsi, puisqu'il s'agissait encore d'une semaine de mes vacances) donnèrent lieu à une forme de précipitation et de condensation par associativité des longues années d'analyse antérieures. Le rappel que j'eus l'opportunité de faire, de la maladie déclarée de la mère, maladie qu'elle évitait soigneusement d'évoquer, facilita le recours à la construction d'un scénario œdipien agi par elle au sein de sa famille ; son père avait dû venir la chercher et s'occuper d'elle comme d'une enfant alors même que l'état de sa femme restait préoccupant. Elle avoua être allée voir son médecin traitant, avoir acheté le médicament indiqué, mais ne pas l'avoir pris et s'être doucement rétablie de ce moment de folie. Victorieuse d'une rivalité jusqu'alors impossible avec une figure maternelle se prêtant peu à une identification, elle put me laisser penser un instant qu'elle sut utiliser la relation transférentielle ou plutôt la névrose de transfert ainsi créée pour refigurer, par le biais d'un compromis symptomatique, une scène fantasmée. C'est en tous cas ainsi que nous avons pu, elle et moi, inclure dans l'analyse cet épisode qui n'en reste pas moins énigmatique et à réévaluer sans cesse.

Mais n'est-ce pas aussi cet effort de construction qui permettrait de résoudre le conflit provoqué chez l'analyste par les contradictions mises à jour par la réaction engendrée par l'imprévu du coup de téléphone ? Construction qui pourrait trouver une sorte de confirmation dans cet échange avec ses deux parents rapporté au cours des séances suivantes : le père dit : « tu as eu de la chance d'avoir une analyste aussi disponible », la mère : « tu comptes continuer à l'ennuyer ainsi pendant ses vacances ? », bien sûr, c'est elle leur fille, qui parle, impliquant une complicité entre l'analyste et la figure paternelle, éloignant l'aigreur d'un maternel sensible à la rivalité qu'elle met en jeu.

Aujourd'hui plusieurs mois après ces séances d'été, cette jeune femme peut évoquer la grave maladie maternelle qu'elle a réussi à aborder par la voie infantile des souhaits de mort à mon égard (en relation directe avec l'inquiétude sous jacente à chacune de mes absences) ce qui lui permet, semble-t-il, de prendre soin de sa mère malgré l'ambivalence reconnue des sentiments à son égard, comme une fille se doit de le faire, dit-elle. Elle a aussi rencontré

un jeune homme, gentil et amoureux avec qui elle semble en mesure de poursuivre une relation stable.

Et l'analyse se poursuit...

Une hypothèse supplémentaire consisterait à penser que cet épisode dont la modalité régressive évidente a permis la répétition, à l'extérieur à proprement parler de l'analyse ou plutôt de son cadre strict, de scènes infantiles, a pu avoir comme effet secondaire de dégager cette patiente d'un amour de transfert engagé sur le mode gynécophile. C'est à dire cet amour inconscient constitué de : « *Ces courants de sentiments masculins, ou pour mieux dire gynécophiles, qui doivent être considérés comme typiques de la vie amoureuse inconsciente des jeunes filles hystériques*¹³ » comme l'indique Freud dans « Fragments d'une analyse d'hystérie » ; (texte publié en 1905 et dans la postface duquel Freud reconnaît une « faute technique » dans le fait d'avoir ignoré chez Dora, la « motion d'amour homosexuelle » pour Madame K.). Mais il y aurait là un autre chantier à ouvrir...

Ce qui m'intéressait ce soir, réside dans ce rapprochement entre la complexité rencontrée par Freud, désireux d'écrire une méthodologie générale de sa technique et le débat contradictoire que peut mettre en route une forme de pratique animée par le transfert et que l'on pourrait qualifier de peu orthodoxe. Débat contradictoire consécutif à un acte lors du passage critique d'une cure et trouvant une issue dans une construction déployant le possible d'une élaboration. À l'origine de ce débat contradictoire, la

¹³ S. Freud (1905), « Fragment d'une analyse d'Hystérie », *OCF/P*, VI, PUF, p. 242.

découverte du contre-transfert et l'axe de la résistance, concept central de la technique et utilisé par Freud jusqu'au bout de sa théorisation ; la résistance chez le patient en tant que ce qui ferait obstacle au processus, résistance à dévoiler, à combattre voire à utiliser, notion complexe et ambiguë, partie constituante du transfert mais aussi, plus tard, défense du moi.

Résistance aussi chez l'analyste, force aveugle peut-être parfois démasquée lorsque quittant le fauteuil et le huis clos d'un cabinet il est appelé non plus à écouter mais à répondre. Et je peux croire aujourd'hui que ce moment questionnant et au fond tellement ordinaire a modifié quelque chose dans ma propre écoute en « assouplissant » le transfert. Il n'en demeure pas moins que la technique psychanalytique dans son imbrication avec la théorie et l'expérience c'est-à-dire la pratique, est un indispensable appui par le fait qu'elle instaure un contre courant aux tendances naturelles de toute rencontre. Ne sommes-nous pas, dans le cours de chaque analyse, confrontés aux risques de ces « tendances naturelles » que l'on pourrait déclinier... ?

Ce recours à la technique s'avère, en ce sens, indispensable dans certains épisodes de déroute voire de rupture du processus analytique, moments où il pourrait être nécessaire de pouvoir faire référence en soi et pour soi à cette réponse que formule Freud dans « Les conseils aux médecins » : « *C'est comme cela et pas autrement* ». Peut-être l'appel à cette formulation pourrait-il délimiter la frontière des aménagements de la technique dont on pourrait alors se demander s'il y a quelque intérêt à les spécifier encore de psychanalytiques.

Journée de Lyon
Samedi 26 Mars 2011

Introduction

Fafia Djardem

Je tiens tout d'abord à remercier le président de l'APF Felipe Votadoro et le Secrétaire scientifique Jean Michel Hirt, les collègues de la SPP et du Quatrième Groupe ainsi que l'ensemble des personnes présentes. Le thème de cette journée a émergé dans l'après-coup des débats de la journée du 21 mars 2010, qui avait pour thème *L'infantile dans tous ses états*. C'est ainsi que « L'œuvre du temps » nous réunit aujourd'hui. Je remercie Mandana Mostachfi, Isabelle Pays, Bruno Reboul et Martine Baur de m'en avoir confié l'ouverture.

Le temps n'est pas en soi un concept analytique. On gagnerait d'ailleurs plus de clarté, selon Jean Laplanche¹, à préciser qu'il n'y a pas de psychanalyse du temps et donc, pas de vocabulaire psychanalytique qui lui soit rattaché, alors même que la psychanalyse a contribué à transformer notre conception du temps.

Renversement, dès ses premiers travaux cliniques à partir de 1894, Freud n'hésite pas à distordre les fils du temps pour penser et conceptualiser « l'après-coup » où le temps nouveau, permet de déterrer le passé, et où l'enterré, et ses processus primaires posthumes, peut revivre². Il fait une proposition inouïe : « Un souvenir ne devient traumatisme qu'après-coup³ » ; énoncé repris depuis, notamment par Jean Laplanche, sur un mode paradoxal mais évocateur : « pour faire un trauma il en faut au moins deux⁴ » c'est-à-dire, qu'un trauma psychique nécessite au moins deux temps.

Dès la naissance de la psychanalyse, Freud invite à un changement de perspective : la numérotation des scènes ne progresse plus dans le sens chronologique de la flèche du temps, mais elle est inversée et s'oriente du présent vers le passé dans un procédé de resignification⁵. Ceci est possible grâce à un travail

du temps, entre le passé et le présent le temps œuvre, pour permettre au souvenir constitué de traces liées, voire congelées, de devenir plus fort que la scène ; car les processus de déliaison évoluant avec le temps et la maturité du sujet deviennent plus intenses. La poussée vers le haut vient dans l'après-coup d'une perlaboration mise en œuvre dans la répétition ; ce qu'Hélène Hinze retrouve dans la cure de Louisa.

Dans la « Lettre 112 » adressée à Fliess⁶, Freud passe de la théorie de l'après-coup, nécessitant deux temps, à une théorie de l'appareil psychique où la mémoire est structurée en plusieurs temps et où signes et indices de perception la constituent en plusieurs niveaux de traduction. Pour se représenter cette nouvelle mémoire où les repères s'inversent, il a fallu que Freud déchire la trame du temps : il n'est plus question de se souvenir, c'est le souvenir qui se souvient dès que le présent lui fait signe, le temps est aboli, le présent et le passé entrent en résonance. Il reviendra ensuite sur cette mémoire dans *la traumdeutung, L'homme aux loups... etc.*

En 1905, dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*⁷ il affirme l'existence d'un temps préhistorique, enfoui jusque-là grâce à la complicité de l'amnésie infantile, le temps de la sexualité infantile, et l'instauration en deux temps du développement sexuel. L'infantile se réfère à une temporalité, où l'horloge commune ne fonctionne pas, celle de l'inconscient dont les processus sont atemporels, Zeitlos ; une horloge sans temps où le temps ne passe pas, bien qu'étant actif.

Dans l'ensemble de ses écrits, Freud n'a pas cessé de questionner l'œuvre du temps. Le temps et son œuvre définie dans ses multiples acceptions : objet et action au masculin, l'œuvre freudien et au féminin, l'œuvre freudienne. Sylvie le Poulichet, qui est revenue sur ce questionnement freudien dans un très beau

1 J. Laplanche, *Problématique VI, L'après-coup*, PUF, 2006.

2 S. le Poulichet, *L'œuvre du temps en psychanalyse*, PBP, 2006.

3 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, 2006.

4 J. Laplanche, *Problématique VI, L'après-coup*, PUF, 2006.

5 S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, PUF, 2006.

6 S. Freud, opus cit.

7 S. Freud, (1905), *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard,

livre : *L'œuvre du temps en psychanalyse*⁸, interroge ce qui est résumé dans sa question inaugurale « Que fait le temps dans l'analyse ? ».

Dans la cure, « qui se déroule entre le temps rythmé des séances et un hors temps où l'infantile surgit sur la scène du transfert », ce qui est entendu est traversé par plusieurs temporalités et l'analyste doit centrer son écoute selon Jean-Claude Rolland sur une temporalité primaire, un temps qui tient ensemble la sexualité infantile et le refoulement. Cela permet l'accomplissement du projet de toute cure : transformer « la marche du temps », si souvent dénoncée par le patient, et faire émerger de l'atemporalité de l'inconscient pour permettre « une conquête du temps » ; projet dont Bernadette Ferrero, dans son intervention, souligne le paradoxe. Cette temporalité primaire se règle sur une montre spécifique à chaque cure, nécessairement une montre transférentielle, la seule qui ait cours dans le cadre analytique, réussissant l'exploit qu'un même verbe puisse se conjuguer en plusieurs temps.

La durée de l'analyse questionnée dans *L'analyse sans fin et analyse avec fin*⁹ par Freud, l'amène à conclure que le temps fait quelque chose à l'affaire, contrairement à ce que dit la chanson¹⁰. Le temps est ainsi « légitimé » par Freud. La durée de la séance, « unité de temps » peut déborder au-delà du signal d'arrêt : le fameux « bon », ou « bien »¹¹, ou autre, selon le tempo propre à chaque analyste, pour continuer dans un au-delà sous forme d'agirs, de rêves, et autres perlaborations. Cette durée n'implique pas nécessairement l'existence d'un processus analytique, la clinique est là pour nous en convaincre, mais c'est une condition d'advenue pour la répétition et la perlaboration, temps indispensable pour comprendre et ouvrir au changement. Répétition qui contrairement à la reproduction, comme le propose André Beetschen, je le cite : « dérobe le contenu ou la forme au profit du seul acte, dans la temporalité d'un

présent suspendu, pris entre l'immuable désespérant et l'attente - ou la production - d'un changement¹² ».

La psychanalyse introduit à une transformation du rapport de l'homme avec le temps, comme l'artiste, qui selon Freud précède toujours l'analyste, peut le rendre sensible. Ainsi le tableau des montres molles, que le Comité d'organisation a choisi pour l'illustration du programme de cette journée, évoquerait pour Dali « le temps qui passe, sa relativité et son écoulement¹³ ». À « l'inutilité du temps » figurée par son symbole détruit, la montre est devenue molle, s'oppose la conservation de la mémoire, c'est à dire « demeurer dans le passé (plutôt) que d'avancer vers un présent et un futur¹⁴ ». L'oubli peut être convoqué, comme dans certains éprouvés de situations cliniques, ce que Patrice Brunaud repère et nous rappelle en faisant référence à Bion.

Dali, qui a relié l'inspiration de son tableau à un excellent camembert mangé la veille devenu l'objet de sa réflexion sur le « super mou », a dit avoir voulu faire l'éloge de la « Persistance de la mémoire » ; qui était d'ailleurs le titre original de son tableau. Depuis ce titre a été oublié. Le changement d'identité, en *Montre molle*, est imputé au père de Julien Levy (galeriste new-yorkais introducteur de l'Art moderne aux Etats-Unis) qui n'a pas pu s'empêcher de rebaptiser l'œuvre à son arrivée en Amérique. Je soulignerai ici que cette mutation nominative, passage de « Persistance de la mémoire » à « Montre molle », est particulièrement signifiante par les temps qui courent.

La psychanalyse a introduit une transformation du rapport de l'homme avec le temps, et en cela il s'agit effectivement « d'un procédé révolutionnaire¹⁵ ». Mais, et nous sommes nombreux à vouloir le croire, encore, la psychanalyse a aussi introduit une transformation du rapport de l'homme avec son temps, en œuvrant à contre-courant, à contre-temps.

8 S. le Poulichet, *L'œuvre du temps en psychanalyse*, PBR, 2006.

9 S. Freud, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, RIP Tome 2, PUF, 1985.

10 Je pense ici à la chanson de G Brassens : *Le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est, on est ...*

11 J.-C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998.

12 A. Beetschen, « Reproduire pour admettre », *Le fait de l'analyse*, n°1, *La reproduction*, éd. Autrement, 1996.

13 J.-C. Rolland, *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1988.

14 A. Otero, *Histoire d'un tableau : la Persistance de la mémoire*, Centre d'Estudis Dalinians.

15 S. Dali, *La vie secrète de Salvador Dali*, La Table Ronde, Paris, 1952.

« *Il faut qu'il croisse et que je diminue* »

Hélène Hinze

Je me souviens, lorsque j'étais jeune psychologue, de cet enfant : il s'appelait José, je crois. C'était un garçon de 8/9 ans, qui ne disposait que de quelques dizaines de mots pour tout vocabulaire. Je l'avais rencontré avec ses parents. L'entretien traînait en longueur, le père était un homme âgé et fatigué, la mère, bien plus jeune, était lasse elle aussi. Et puis, José s'est mis en mouvement. Peut-être son père lui a-t-il demandé ce qu'il ferait plus tard ? Inspiré, il s'est levé et a porté haut la main au-dessus de la tête de son père assis, se hissant sur la pointe des pieds pour nous montrer : « José grand », nous a-t-il dit. Puis sa main s'est abaissée, la tête a suivi, tout le corps a plongé vers le bas, la main insistant au-dessus du sol pour nous montrer : « papa petit. » J'avais été frappée par l'énergie que déployait ce garçon habituellement apathique et muet pour nous faire partager sa conviction : « plus tard il serait grand et son père serait petit. »

La force de cette scène avait mis ses parents mal à l'aise. Ils en ont souri, je crois. Quel clown, ce José ! Pour ma part, j'ai repoussé ce que ce fantôme infantile a de scandaleux en le projetant dans le futur. Mon souvenir a ainsi fixé la conviction de l'enfant dans un écrin acceptable ; « José grand, papa petit » se passerait dans un autre temps. Ce serait pour une autre fois. À vrai dire, cet enfant qui parlait à peine, conjugait encore moins. Son idiome, comme certains idiomes de peuples dits primitifs, ignorait les conjugaisons ; point de passé, de présent, de futur. Lorsqu'on ne se situe plus dans la linéarité de la chronologie, ce qui se passe alors n'est plus du registre du présent, au sens d'un temps conjugué : acception logique que nous situons entre un avant et un après. Ce qui s'énonce alors demande à être traduit dans un autre registre. Peut-être peut-on alors parler de scène : la scène annule la temporalité, elle dure une seconde ou une éternité. Et comme le rêve ou les souvenirs-couvertures, elle est un condensé, qui exhibe et cache tout à la fois la satisfaction de désir qui la sous-tend.

Dans cette scène, José utilise deux séquences. D'abord l'une, puis l'autre de ces différences, grand/petit, mais prises, enserrées, enchâssées dans une inversion qui sert à effacer la rupture, la solution de continuité entre les deux propositions.

C'est Louisa, une de mes patientes, qui, dans un état de rêverie endo-perceptive, s'étonnait de cette expression : « une solution de continuité ». « Pourquoi dit-on solution pour rupture ? » se demandait-elle, « Faut-il chercher une solution ? Jusqu'à présent, j'ai pensé qu'il fallait trouver une solution. » Cette pensée incidente m'avait rappelé cette autre pensée de Didier Anzieu : « Que reste-t-il à un homme quand il a fini sa recherche ? Il lui reste à mourir. » Par le tour de passe-passe de l'inversion, José trouve une solution et installe une scène immobile, arrêtée.

Au musée d'Unterlinden, à Colmar, est exposée une œuvre majeure et monumentale de la fin du moyen-âge, début de la Renaissance allemande (c'est l'époque dite des primitifs allemands) : le retable d'Issenheim, peint entre 1512 et 1515 par un artiste dont on ne sait pas grand-chose, pas même le nom, et que l'on s'accorde néanmoins à dénommer Matthias ou Matthias Grünewald. L'œuvre a été commanditée par le monastère des Antonins de Issenheim, dont les moines avaient pour vocation de soigner ; en particulier une maladie dont on sait aujourd'hui qu'elle est causée par un empoisonnement produit par l'ergot du seigle (*das Mutterkorn* : littéralement, le grain-mère), l'ergotisme, appelé aussi feu sacré ou mal des ardents ou encore feu de Saint-Antoine, en référence à Saint-Antoine qui avait traversé les feux de la tentation et en était sorti vainqueur. Le retable était destiné à guérir ou tout au moins soulager les malheureux qui affluaient pour être délivrés de leurs maux, par la grâce du ciel et par l'accueil et la nourriture saine des moines.

L'ensemble est composé de plusieurs tableaux et doit sa célébrité à celui représentant la crucifixion. Sur fond obscur, la figure de l'homme en croix occupe le

centre de l'espace. Le géant est immense, l'effet en est saisissant. Sa tête au visage grimaçant, recouverte d'une volumineuse et caricaturale chevelure d'épines, retombe lourdement sur sa poitrine. Au bout des mains suppliciées par les clous, ses doigts curieusement convulsés et arc-boutés s'élancent vers le ciel. Le corps est quasiment nu, seul un haillon lui ceint le bassin. Et donne à voir l'horreur de la maladie du feu de Saint-Antoine ; violacé, marbré, recouvert de marques dont on ne sait si ce sont des pustules en saillie ou des trous dans la chair ? De toutes parts sont fichées dans cette chair déjà suppliciée par la maladie, de longues et fortes épines provenant - selon certains commentaires d'historiens - des fouets utilisés pour la flagellation qui précédait la crucifixion proprement dite.

Le talent de Grünewald est de présenter le martyr torturé à la fois de l'intérieur par la maladie et de l'extérieur par les hommes. Cette indécision sur l'origine de son supplice le rend proche. Freud écrivait dans « Le moi et le ça » : « Nous voyons le moi comme une pauvre créature qui est soumise à trois sortes de servitudes et subit par conséquent les menaces de trois sortes de danger, provenant du monde extérieur, de la libido du ça et de la sévérité du sur-moi¹ ».

Le retable est exposé avec un effet de mise en scène particulièrement soigné et étudié : alors que les œuvres précédemment croisées sont tranquillement exposées aux murs et comme au service de sa promenade-rêverie, voilà que le visiteur doit descendre quelques marches et que soudain, à l'entrée d'une nef haute et profonde l'attend, lui barrant la route, incontournable et provocante, cette crucifixion. La scène paraît si proche, si intime, que les tableaux entrevus jusque-là paraissent dès lors mièvres et guindés, avec leurs personnages figés dans des postures et représentations conventionnelles de l'époque. Les organisateurs du musée d'Unterlinden semblent avoir été guidés par l'intention profonde du tableau, fait pour agir, pour percuter, pour inverser : le cours de la maladie et le cours du temps.

À la droite du crucifié, se tient un groupe de trois : la mère, trop blanche et défaillante, soutenue par un disciple, pâle et affligé ; à genoux, au pied de la croix, la pécheresse, défaite, ses longs cheveux répandus sur les épaules et les mains jointes, avec

ces mêmes curieux doigts convulsés que présente le crucifié. Les trois personnages ploient vers l'arrière, comme pour souligner la déroute de leur être à une heure aussi lugubre. Ils sont immobilisés dans des positions qui seront aussi, bien des années après, celles des grandes hystériques de la Salpêtrière, proches des « poses passionnelles » d'Augustine, la malade exemplaire de Charcot. Entre extrême douleur et extase.

À la gauche du crucifié, se tient un autre personnage, dans la force de l'âge, bien campé et assuré sur ses deux jambes, il désigne la croix d'un index hardi et exceptionnellement long. Dans l'espace creux formé entre son doigt pointé, le bras légèrement plié et sa tête, et comme faisant encore partie de son corps et de sa bouche, illustration de la parole comme acte et comme chair et précurseur des phylactères de nos bandes dessinées d'aujourd'hui, on peut lire cette inscription en latin : « *Illum oportet crescere, me autem minui* » : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ». C'est le verset 30 du 3^{ème} chapitre de l'Évangile de Jean. Dans ce chapitre, Jean relate un épisode de la vie de Jean-Baptiste, considéré comme le dernier prophète, le héraut chargé d'annoncer l'arrivée imminente du Messie. Ce Jean-Baptiste continuait à baptiser les foules lorsque Jésus se trouva à proximité, baptisant lui aussi ceux qui venaient à lui. Les gens demandèrent alors à Jean-Baptiste : « Qui es-tu et lui qui est-il ? » Et, parmi les paroles attendues de la bouche d'un prophète, qui s'efface devant celui qu'il annonce et attend, se glisse alors celle-ci, inattendue. Ce curieux haïku de deux rimes : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ». Deux mille ans avant José, l'enfant attardé qui, à 8/9 ans s'entête dans une scène où il est le grand, tandis que son père diminué prend la place du petit, Jean-Baptiste disait-il, dans sa forme inverse, quelque chose d'analogue ?

Grünewald n'en est pas là à sa première représentation de la crucifixion mais, parmi celles qu'on lui attribue, le tableau d'Issenheim est le plus achevé. L'artiste n'hésite pas à déformer, exagérer et contrevenir aux lois qui régissent la condition habituelle des corps pour se rapprocher d'une représentation interne ; une scène fantasmatique où la temporalité est d'emblée mise hors champ, ne serait-ce qu'avec la présence de ce personnage, Jean-Baptiste, mort 23 ans avant la scène représentée. En peignant cette *Passion*, Grünewald, grâce à son talent et à son expérience,

1 S. Freud (1923), « Le moi et le ça » *OCF/P, XVI*, p. 299.

sous le coup d'une poussée interne représente une scène qui lui est toute personnelle, intime et sans doute à lui-même méconnue ; à la manière d'un rêve.

La scène se passe entre la figure de l'homme exposé et celle d'un Jean-Baptiste vigoureux, les pieds bien ancrés au sol, faisant d'un doigt insolent la leçon sur le tableau noir du fond sombre du tableau. Sans doute pour confirmer et appuyer cette inversion, à ses pieds se trouve un agneau égorgé qui, d'un air dégagé et consentant - bien à l'aise sur ses quatre pattes lui aussi - est en train de se vider de son sang dans un calice. C'est là la seule allusion au sang - les historiens nous l'apprennent - dont les crucifiés étaient couverts des pieds à la tête, conséquence de la flagellation qui précédait la mise en croix. C'est peut-être en lieu et place de ce sang manquant que le corps de l'homme crucifié est ainsi transformé en champ de bataille de la maladie de Saint-Antoine.

Les fortes et longues épines fichées dans le corps sont peut-être le prolongement du doigt pointé de Jean-Baptiste. Le doigt de l'un, et les épines de l'autre ; c'est là la solution occulte du peintre pour relier deux figurations résolument isolées, le triomphe et le désaide le plus radical. Une illustration du processus du renversement dans le contraire, l'un des destins de la pulsion décrit par Freud dans « Pulsions et destins des pulsions² » : le renversement dans le contraire se résout en deux processus distincts, le retournement de son contenu réservé au retournement de l'amour en haine et le retournement de la pulsion de l'activité vers la passivité. Par exemple, le couple d'opposés sadisme-masochisme et plaisir-désir de regarder-exhibition. » Il s'agit bien ici de la même pulsion, le renversement ne concernant que les buts de la pulsion. Freud tient pour acquis que la pulsion est d'abord active et qu'elle ne devient que secondairement passive.

L'index hardiment tendu de Jean-Baptiste en direction du supplicé me rappelle et ravive la main haut levée de José au-dessus de la tête de son père las et diminué. Et me désignent ma patiente Louisa et ses mouvements transférentiels tendus entre passé et présent.

Louisa est en analyse depuis sept ans. Très progressivement, sous l'attraction du transfert et sous la poussée d'un mouvement pulsionnel surgi à une ère archaïque de sa vie d'enfance, une scène

2 S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *OCF/P, XIII*, p. 174.

s'est peu à peu installée, qui a fini par occuper tout l'espace-temps de la séance, nous mobilisant, nous envoûtant. Pendant des années, ce mouvement est passé inaperçu ou bien n'était-il pas encore mobilisé ? Dans l'après-coup, il me semble qu'il y en avait déjà des expressions, mais non identifiables comme telles ; des prémices, des éclaireurs chargés d'explorer le terrain pour vérifier si l'armée toute entière pourrait s'aventurer là.

Pendant longtemps, Louisa s'est bagarrée avec l'oreiller. Alors qu'elle paraissait reposer tranquillement sur le divan, la tête immobile sur l'oreiller, celui-ci reculait pourtant insensiblement et finissait par s'échapper et tomber lourdement de mon côté. J'ai fini par comprendre qu'elle menait, à son insu, une lutte sourde et invisible contre le coussin, pour le pousser ou peut-être le retenir ; et que sa chute constituait tout à la fois un aboutissement, mais aussi une défaite et une trahison. Mais bientôt, lasse du manège de l'objet, elle prit l'habitude, avant de s'installer sur le divan, d'éloigner l'oreiller de ce bord vers lequel il était irrésistiblement attiré, cette précaution suffit à tout faire rentrer dans l'ordre.

Elle se surprenait aussi à céder régulièrement à des mouvements qu'elle qualifiait d'infantiles, au sens péjoratif du terme, qui la saisissaient en séance et l'entraînaient à pulvériser la distance qu'elle essayait de maintenir entre elle et son analyste et entre elle et sa libido infantile. Ces courtes régressions étaient immédiatement suivies de mouvements de retraits drastiques qui pouvaient durer des semaines : elle s'isolait dans une plainte amère et un désespoir épais.

Le premier mouvement de colère important apparut à l'occasion d'une veille de ces longues vacances d'été. Il lui revint au cours de la séance quelque chose de cette époque sombre de sa vie ; elle avait alors été très malade. Brusquement, se saisissant de l'une de mes paroles, elle entra en fureur contre la légèreté de mes propos et de mon attitude alors qu'elle me parlait d'une période où elle avait été en grande souffrance. Elle rendait ainsi présente une détresse qui, tout en paraissant située dans le passé, devenait actuelle. Plus tard, le même fait se reproduisit, toujours à des veilles de vacances et elle prit peu à peu conscience, avec le plus grand étonnement, de cette répétition dans le transfert, qui ouvrait la porte à bien des souvenirs de séparations... Ces moments d'analyse, il y en eut beaucoup d'autres ; comme

les tableaux entrevus dans la promenade-rêverie du musée d'Issenheim, ils nous conduisirent à une scène brûlante et incontournable.

Jusque là, Louisa avait été une patiente exemplaire, en conformité avec son horreur des mouvements infantiles qu'elle refusait et réprimait en elle, arrivant à l'heure pile, s'appliquant à ne jamais manquer une séance. Cela débuta ainsi : au cours d'une séance, elle se leva d'un bond et se précipita aux toilettes, puis revint et reprit sa position sur le divan, sans un mot sur ce qui venait de se passer. Cet agir de transfert, en séance, semblait en rupture complète avec le cours de ses associations et nous propulsait dans une dimension hallucinatoire où l'excitation agie débouchait sur une satisfaction qui se passait de mots. Et puis, de loin en loin, cela se reproduisit.

Dans « Remémoration, répétition et perlaboration³ », Freud met en évidence qu'« en ce qui concerne les processus psychiques qui sont des actes purement internes : fantaisies, processus de relation, motions de sentiment, corrélations... l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais il l'agit. Il ne reproduit pas sous forme de souvenirs mais sous forme d'actes, il le répète, naturellement sans savoir qu'il répète ». Louisa répétait en séance, première présentation des années oubliées de sa vie d'enfance dont elle n'avait aucun souvenir conscient. Première façon de se remémorer. C'est ensuite, au fil de la perlaboration des séances, que vinrent les mots. Elle s'excusa tout d'abord de ce comportement. Puis manifesta sa colère d'en être toujours là ! Elle avait peur de se laisser aller sur le divan et se sentait blessée et humiliée de ne pouvoir se retenir. Pourtant, elle « prenait ses précautions », comme on le formulait dans son enfance, des précautions draconiennes, que j'imaginai identiques à celles qu'elle prenait avec l'oreiller. Malgré cela, elle n'était pas du tout assurée de pouvoir tenir, il lui était arrivé, tout au début de l'analyse, de se retrouver mouillée dans la rue au sortir d'une séance. D'en être ainsi réduite par l'analyse et l'analyste à des comportements de tout petit provoquait sa colère. Une colère qui l'accompagnait depuis sa tendre enfance et qui surgissait à tout bout de champ. C'était ainsi, malgré ses efforts pour la contenir, elle n'y pouvait rien ; sinon s'en désoler.

3 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF/P, XII*, p. 190.

C'est au début de son analyse que Louisa avait évoqué son énurésie infantile. Elle avait fait pipi au lit jusqu'à ses sept ans, sans qu'on le lui ait jamais reproché, se souvenait-elle. Puis l'énurésie avait cessé, c'était pour elle chose révolue, terminée.

Petite, elle dormait en face du lit de ses parents, séparée d'eux par un paravent. Chaque année ou presque arrivait un nouveau bébé, dont le lit prenait place à côté du sien, mais elle ne se souvient que de son lit dans cette chambre et de celui de ses parents. Quand l'unique chambre a été pleine, elle avait sept ans, ses parents ont déménagé pour une maison plus grande dans laquelle, parents et enfants ont dormi dans des pièces séparées. Pourtant, elle se sentait toujours dans cette chambre, elle y était encore. Et elle cherchait à en sortir. Mais la chambre était dotée d'un charme puissant et diabolique qui l'empêchait de penser à autre chose, de parler d'autre chose. En séance, ses pensées étaient sans cesse rabattues vers cette époque de sa vie dont elle ne voulait pourtant plus. Ne pouvant comprendre ce qui l'y retenait, elle enrageait et se désespérait de se sentir contrainte d'assister aux ébats de ses parents et à l'arrivée d'un bébé, puis d'un autre, et encore un autre ! Elle revivait ainsi et son désir incestueux d'être avec sa mère et son père, et sa détresse d'y être sans le savoir. Entre extrême douleur et extase. Elle dira plus tard : « J'étais fascinée par mes parents ». Elle ne faisait aucun lien entre cette chambre où elle était retenue et l'énurésie d'antan...

« C'est embêtant », dit-elle une fois, « de ne pas savoir conjuguer le passé et le présent. » Par la répétition, elle se maintenait hallucinatoirement dans une scène d'accomplissement de désir atemporelle. Il ne lui est pas venu à l'esprit de dire : « j'ai peur de m'oublier » ou bien : « j'ai peur d'être oubliée ». Le mot « oubli », mot-clé à l'interface de son fantasme, véritable pivot sémantique, aurait peut-être pu permettre de lier les deux faces du fantasme : l'excitation et la détresse, l'amour et la haine. Mais il ne m'était pas venu non plus, j'étais soumise au même refoulement ; le mot « oubli » était banni de la séance, de notre dialecte. J'étais le censeur, par rapport au plaisir qu'elle prenait à s'oublier, à m'oublier, à oublier père et mère ensemble ; elle qui justement, ne pouvait oublier ces années d'enfance qui l'encombraient tant.

L'énurésie avait cessé, mais les fantasmes étaient restés. L'énurésie s'était répétée autrement, sous une

autre forme et sans que Louisa en soit consciente. Et les fantasmes inconscients liés à l'énurésie infantile et à sa jouissance-supplice d'être ainsi fixée dans une scène primitive, avaient pris toute la place dans sa vie, l'empêchant d'avoir accès à une sexualité génitale accomplie.

Peu à peu, ces fantasmes sont arrivés en séance. Fantasmes issus des expériences auto-érotiques et associés au corps. Elle se souvenait que, petite, elle s'imaginait ses parents ainsi : elle les voyait debout, de leurs jambes écartées sortait un jet d'urine qui s'unissait et terminait sa course dans une cuvette sur le sol. Un fantasme qui est un souvenir-couverture. Dans « Remémoration, répétition et perlaboration », Freud écrivait que les souvenirs-couverture « représentent les années d'enfance oubliées... L'amnésie d'enfance bien connue et tellement significative est complètement contrebalancée par les souvenirs-couverture. En eux se trouve conservé non seulement quelque chose d'essentiel de la vie d'enfance, mais à vrai dire tout l'essentiel. On doit seulement savoir le développer par l'analyse...⁴ ». Elle est « possédée par une scène » qu'elle répète mais cette fois la répétition a lieu dans la séance et l'écoute associative de l'analyste lui permet de la perlaborer. L'espace de la séance devient un espace onirique où ces protos-souvenirs de temps anciens reprennent corps, se revivifient et se rejouent. L'analyste est, dans le transfert, cette mère désirée à laquelle Louisa s'unit dans la miction et aussi ce couple qui l'oublie et l'abandonne à sa détresse.

Daniel Widlöcher, dans *l'Annuel de l'APF 2010*, intitulé : *Langues et courants sexuels*, écrit ceci : « La chose inconsciente (c'est à dire la pulsion), celle qu'il s'agit de représenter est une scène vécue, une manière d'être là, présente à notre insu. » L'analysant « est possédé » par une scène et c'est à cette scène que s'adresse l'analyste, par delà les mots. C'est une scène hallucinatoire, à la manière du rêve, où est présentée hallucinatoirement l'action et dans laquelle cette action - comme dans le rêve - réalise un accomplissement de souhait. Il s'agit, nous dit Daniel Widlöcher, de perlaborer cette scène. Non pas uniquement de répéter les mots du patient, mais d'aller au-devant des scènes fantasmatiques, voire de suggérer ces scènes par des mots qui vont les

(r)allumer. De répétition en répétition, de tissage en tissage, la scène passe insensiblement de la présentation à la représentation (*darstellen, die Darstellung* et *vorstellen, die Vorstellung*)⁵ ».

Darstellen et *vorstellen*, traduits respectivement par présenter et représenter par Jean Laplanche et son équipe ; ces deux verbes sont construits avec les prépositions spatiales *dar* et *vor* et le verbe *stellen*, poser, verbe de position qui s'oppose à *stehen*, être posé. L'allemand est une langue concrète, avec une abondance de précisions situationnelles que le français ne connaît pas. En particulier, elle est sensible à l'opposition entre ce qui est statique et ce qui est en mouvement. Georges Arthur Goldschmidt, dans son livre : *Quand Freud attend le verbe*, fait remarquer qu'« il n'est pratiquement pas une seule page d'un texte quelconque de Freud où ne figure l'un des verbes *stehen* ou *liegen* et leurs factitifs *stellen* et *legen*⁶ ». Ces verbes ont fait souche dans la langue allemande et leurs dérivés sont partout. Ainsi, *vorstellen* est construit avec la préposition *vor* qui répond à la question « *wo ?* », où ? *Vorstellen*, c'est poser quelque chose devant soi, à portée de vue et de main. Et ce qui se pose ainsi porte en allemand la marque du datif, c'est à dire du statique, en opposition au mouvement. C'est devant soi et cela y reste.

Darstellen, par contre, est construit avec la préposition *dar*, qui est une contraction de *daran* ou de *darauf*, lesquelles répondent à la question « *wohin ?* », vers quoi ? Dans quel but ? *Dar* indique le mouvement, un mouvement qui dépasse le sujet, une projection du sujet vers quelque chose d'autre. Ce qui est ainsi posé reste en mouvement, et la marque de l'accusatif accentue ce mouvement en train de se faire, non encore arrêté et non encore immobilisé devant soi.

Des mises en acte en séance, à la perlaboration de cette scène dans le transfert, en passant par cette locution régressée en mot-chose : « solution-de-continuité », c'est par ce cheminement qu'arriva un rêve. Dès qu'elle est installée, après avoir pris ses précautions avec l'oreiller et sans autre préambule, elle commence : « Je suis ici et comme d'habitude, il y a ce truc là (désigne l'oreiller) qui s'en va et j'essaie de le rattraper et ça vole en l'air et j'essaie de le

4 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF/P, XII*, p. 188.

5 Daniel Widlöcher, « L'inconscient se plaît à Babel », *Annuel de l'APF 2010 : Langues et courants sexuels*, PUF, 2010.

6 Georges Arthur Goldschmidt, *Quand Freud attend le verbe*, chez Buchet/Chastel, 1982, p. 125.

recupérer et il y a une femme qui entre et vous vous partez, là c'est confus et je me réveille. »

Elle associe : « Cette femme, c'est ma mère qui venait pour prendre votre place, pour prendre le contrôle de la situation. Comme si j'étais dans la même situation d'ambivalence entre elle et vous. Y a quelque chose qui ne marche pas, ajoute-t-elle, comme une vis qu'on essaierait de visser et qui tourne sans fin. » Et elle ajoute que « peut-être elle a rêvé ça parce qu'elle a acheté un petit tabouret. Il fallait qu'elle visse le dessus du tabouret et elle avait perdu un petit élément qui servait à maintenir la vis, qu'elle a mis beaucoup de temps à retrouver. » Je lui dis : « L'oreiller qui ne tient pas en place ? ». « Comme ici », dit-elle. Elle parle de son désir de trouver et de son désir de tout envoyer promener. De la peur de s'envoyer promener elle-même. Cette femme qui sort, c'est elle. « La femme, ma mère qui serre la vis et vous qui me laissez faire comme je veux... Je ne suis pas bricoleuse et j'ai toujours une appréhension à faire un petit acte technique comme le tabouret. Y en a trois par hasard (des vis)... » Puis, elle change de ton : « C'est très difficile pour moi de lui en vouloir (elle parle de sa mère), la vis est toujours serrée. »

Ces dernières associations la font entrer dans un mouvement d'indignation ; contre le rêve : tellement enfantin ! Et contre l'oreiller : mais qu'est-ce qu'il avait à sauter en l'air ! Et c'est dans ce mouvement de colère qu'elle se lève brusquement et se rend précipitamment aux toilettes. De fait, chaque fois qu'elle avait été en proie à cet agir en séance, l'excitation était déjà là, dans un mouvement de colère le précédant et l'accompagnant. Quand elle revient, elle dit : « Je savais que je ne tiendrai pas le coup ! » L'envie pressante est associée à sa mère, qui, dans son rêve, arrivait et moi je parlais.

Je demande : « Je parlais aux toilettes ? »

« Je ne sais pas. Non ! C'est moi qui vais aux toilettes ! »

Je lui propose de relier ces envies pressantes et l'oreiller qui vole en l'air. « Et pourtant, dit-elle, je prends toujours mes précautions comme on disait quand on était enfant ! On dit ça aux enfants, avant de passer à table : tu vas aux toilettes et tu te laves les mains. Curieux ce parallélisme entre le tabouret et ce rêve. »

Mes interprétations visent, petit à petit, à mettre en relief son désir infantile associé à l'énurésie de sa petite enfance qui la maintient dans cette chambre. Au

carrefour entre le passé et le présent, le pipi impérieux devient dans son rêve l'oreiller jeté, celui jadis, qui accueillait et retenait ses rêves et ses fantasmes infantiles dans son lit d'enfance, mais aussi celui des parents et de l'enfant qui vient de naître ; celui de l'analyste. Et, par déplacement, ce sont les parents eux-mêmes qu'elle jette ainsi, l'enfant, l'analyste et son désir d'en finir avec les envies pressantes ranimées par l'analyse.

La scène du rêve rencontre la scène agie en séance. La satisfaction de désir hallucinatoire de cette mise en acte/mise en scène a été entendue par l'analyste et a ainsi ouvert la voie au rêve.

Le rêve reprend l'excitation agie avec la figure de l'oreiller qui échappe au contrôle. Louisa perçoit qu'il y a quelque chose qui se répète, comme une vis qui tournerait sans fin et qu'on ne saurait pas comment arrêter. Ce serait sa façon de penser l'écart entre la répétition : « vis sans fin » et la remémoration, « inscription dans une histoire ».

Elle se fait elle-même l'oreiller qui saute en l'air, en jaillissant du divan pour courir aux toilettes, selon un scénario maintenant bien éprouvé. Mais que signifie son jaillissement du divan pour courir aux toilettes ? Il prend une autre valeur quand il est entendu comme association agie du rêve. Ce n'est plus, dès lors, le même passage à l'acte répétitif. Dans les scènes croisées du rêve et du transfert, cet agir prend pour elle-même une valeur interprétative. Il n'est pas simple répétition d'un accomplissement de désir incestueux. Dans mon écoute associative, il devient événement. Je l'entends avec des ponts verbaux qui tiennent ensemble plusieurs scènes où se perçoit la répétition d'une trace motrice ; entre jeter, projeter, rejeter, d'une scène à l'autre, celle de l'infantile, celle du rêve et celle du transfert. Ce qui apparaît à ce moment - camouflé sous une forme semblable - ce sont les prémices d'une autre vague pulsionnelle, plus tardive, de la période œdipienne. Son désir incestueux se requalifie en un désir d'envoyer tout promener : la mère et l'analyste ; un désir de meurtre qui ne dit pas encore son nom. Après cette séance, l'agir qui la faisait sauter du divan aux toilettes ne se reproduira pas.

« Il y a un avant et un après du faire, disait Daniel Widlöcher lors des Entretiens ouverts de psychanalyse de l'APF à Paris, en 2004, sur le thème de l'acte ; qu'il s'agisse d'un agir matériel, ou d'un acte de pensée (*l'Einfall*, l'idée subite), ou encore d'un acte de parole. »

Il a fallu beaucoup d'années pour que Louisa puisse associer en séance sa colère avec un agir transférentiel, cette mise en acte, tout aussi surprenante et dérangement que l'est parfois l'idée incidente, l'*Einfall*, a permis la remise en mouvement d'un tableau gelé depuis une époque préhistorique de sa vie d'enfance. L'agir de séance peut avoir lui aussi deux faces, un versant morbide qui vise uniquement à la répétition essentiellement au service des pulsions de mort (« pure culture de mort ») ; et un autre versant, dynamique et dynamisant, au service des pulsions de vie.

Dans les associations du rêve pointe le désir de se démarquer de la mère et de l'analyste. Il y a bien trois personnages distincts dans ce rêve, comme les trois vis du tabouret, comme les trois séances, c'est elle qui le note. Le père, absent de tout ce long cheminement, revient par la petite porte. La répétition de cette scène très ancienne d'union avec la mère s'est ressourcée à sa détresse œdipienne. Elle est la toute petite fille exclue de ce que les parents font ensemble sans elle, cette scène s'est trouvée renforcée et resignifiée au moment de l'Œdipe, quand elle s'est rendue compte que ce n'est pas à elle que son père faisait des enfants. Le retour à la mère est une régression, un évitement de cette castration là.

La main haut levée de José par-dessus la tête de son père diminué, le doigt pointé de Jean-Baptiste vers celui qui est en train de tout perdre, c'est aussi le jet arrêté de Louisa, qui tente depuis l'enfance de renverser en son contraire sa rencontre avec l'impuissance et l'*Hilfflosigkeit*, de faire d'une position subie passivement, un mouvement phallique qui lui permette magiquement de se redresser et d'éviter la castration. C'est un retour en arrière chez une petite fille qui ne veut pas se faire « aplatir » et « ratatiner » (plus tard, ce seront ses mots) et qui se retient tant bien que mal de « piétiner » à son tour sa mère, et l'analyste.

Dans « Pulsions et destins des pulsions⁷ », Freud écrivait : « On peut décomposer la vie de toute pulsion en vagues isolées, séparées dans le temps et homogènes à l'intérieur d'une (quelconque) unité de temps, et ayant entre elles à peu près le même rapport que des éruptions de lave successives. On peut alors se représenter, plus ou moins, que l'éruption pulsionnelle première et la plus originelle, poursuive son cours sans changement et ne subisse absolument aucun développement. Qu'une vague suivante soit soumise, dès le début, à une modification, par exemple au retournement vers la passivité, et vienne s'ajouter, avec ce nouveau caractère, à la vague antérieure, etc... Jette-t-on alors un regard d'ensemble sur la motion pulsionnelle, depuis son début jusqu'à un certain point d'arrêt, la succession de vagues qui vient d'être décrite ne manque pas de fournir l'image d'un développement déterminé de la pulsion. » On peut donc observer, à côté d'une motion pulsionnelle, son opposé, Freud décrit ce phénomène du terme introduit par Bleuler : l'ambivalence.

Le temps de l'analyse, c'est le temps du transfert, à propos duquel Freud écrivait en 1914, dans « Remémoration, répétition et perlaboration », qu'il crée un royaume intermédiaire entre la maladie et la vie, dont la nature est celle d'un être provisoire⁸. La métaphore poétique du royaume intermédiaire apparaît pour la première fois sous la plume de Freud dans sa lettre à Fliess du 16 avril 1894 et nous renvoie à ce « laboratoire transférentiel⁹ » qu'a été sa longue relation passionnée avec « l'unique autre », et au cours de laquelle Freud a jeté les bases de sa jeune science : la psychanalyse.

7 S. Freud (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *OCF/P*, XIII, p. 177-178.

8 S. Freud (1914), « Remémoration, répétition et perlaboration », *OCF/P*, XII, p. 194.

9 Laurence Kahn, « On avait donc perdu le sol de la réalité », *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, n°6, *Les secrets de la séduction*, 2002, p. 15.

Le déménagement

Patrice Brunaud

« Je ne sais plus où j'habite ! » soupire cette patiente la veille de ses 50 ans. Elle devrait affronter un déménagement. Plainte d'un appartement vieillot, trop petit, sombre, quartier mal famé. Coincée par ses angoisses de persécution, elle sort peu, ne peut se permettre aucun voyage. Repliée sur sa pension d'invalidité le temps pouvait paraître circulaire, alors qu'elle n'aspire qu'à une chose, retravailler, vivre, rencontrer du monde. Et ce n'est pas faute de faire reconnaître son état, de se plaindre haut et fort à qui veut l'entendre, entre autre, à ses deux thérapeutes : le vieux, c'est moi, qu'elle connaît depuis des années et un plus jeune qu'elle adore et sur qui elle compte pour l'avenir de son soin. De moi elle craint une retraite ou un crash de santé, du plus jeune elle redoutait un peu l'inexpérience, même si maintenant que ça va mieux et que les pulsions passionnelles qu'elle éprouvait à son égard se sont apaisées et contenues. Au début, elle avait dit qu'elle mettait le jeune en supervision chez moi, maintenant elle se fait à l'idée que ce collègue poursuivra bientôt le chemin. En juillet on devrait commencer à espacer les séances avec moi. Evidemment, cet imbroglio transférentiel n'a pas été sans interrogation mais pas question de la faire lâcher, surtout de force. Elle sait se faire entendre, donne de la voix, demande justice et elle a même convaincu la sécurité sociale de payer. « Pour une fois qu'on paye pour moi » clame-t-elle ! Moi je pense qu'elle va mieux, qu'elle a expérimenté à l'extérieur d'elle la jalousie persécutrice en observant les effets sur ses deux soignants, qu'elle est relativement satisfaite de l'évolution de la thérapie de couple à laquelle elle les soumet. Je dirais même thérapie de groupe car il y a aussi entre elle et eux la clinique de psychothérapie institutionnelle où elle a été hospitalisée et où les deux thérapeutes, le vieux et le jeune se sont succédés. « Je ne sais plus où j'habite » sonne comme l'aveu d'un affolement résigné voire raisonné. Un clivage qui n'en peut plus, le déménagement n'est pas loin, mais elle résiste encore : « Je préfère le cul entre deux chaises que les deux pieds dans le même sabot ! »

Dans un déménagement de la position schizo-paranoïde à la position dépressive, il y a nécessité de constitution d'un espace transitionnel. Un travail psychique qui va anticiper l'action et lui donner force et cohérence, parce qu'à un moment il va bien falloir mettre les meubles dans un camion, fermer une porte et en ouvrir une autre et là, le temps d'un court voyage. Le temps d'emballer les objets internes, d'en faire le tri, d'en valoriser certains, de renoncer à d'autres peut par contre ne pas demander la même durée d'un patient à l'autre et bien évidemment d'un thérapeute à un autre. Face au monde de la persécution, il faut savoir accepter des situations imprévues au cadre habituel de l'analyse, d'être un temps le jouet de son patient, et là, c'est le jouet qui va apprendre à jouer à l'enfant. Cette patiente est à sa façon fine et intelligente, et en même temps, franchement « parano ». Elle serait tout à fait capable dans un proche avenir de se mettre sur un divan trois fois par semaine. Pour l'instant elle a quand même ses trois séances, « le compte est bon » dit-elle dans ses rares moments d'humour. Je reviendrai sur ce qui sous-tend l'existence de ces fonctionnements pluriels, c'est-à-dire la confiance. Je ne crains pas de dire, une certaine dose d'optimisme.

La lecture de « Psychologie des masses et analyse du moi » ne suscite guère d'optimisme concernant les conséquences de la réunion d'êtres humains en groupe. Bien sûr, il s'agit d'individus pris en masse, en foule, ou en institutions : armée, églises. Freud¹ cite Le Bon (Gustave Le Bon 1841-1931, *Psychologie des Foules*). Aujourd'hui on citerait volontiers W. Bion² (Wilfred Bion 1897-1979). Mais Bion lui-même n'a pas vraiment donné suite à ses travaux sur les petits groupes dans sa pratique psychanalytique. Le contexte de ces groupes était celui de la deuxième guerre mondiale, de l'urgence à apporter un soutien

1 S. Freud (1921), « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF/P. XVI*, 1991, pp. 5-83.

2 W. R. Bion (1961), *Recherche sur les petits groupes*, PUF, 1965.

psychologique aux militaires victimes de traumatismes psychiques, entre autres aux pilotes de chasse anglais dont lui-même faisait partie. Le groupe l'intéresse au sens de la « groupalité psychique » dans son approche de la compréhension de la personnalité psychotique.

En 1921, quand Freud analyse les phénomènes de groupe, l'Europe sort anéantie de la première guerre mondiale. Pas étonnant de trouver des mots qui sonnent durement : suggestion, hypnose, meneur, instinct grégaire, masse et horde originaire. Comment ne pas entendre leur caractère prédictif puisque quelques années plus tard, les mêmes mots s'appliqueront à l'avènement d'une tyrannie, et pour Freud l'exil, son dernier déménagement, précipitant sans doute sa mort. Il aura eu le temps cependant de croire en la capacité du groupe qu'il aura réuni autour de lui à transmettre et développer son œuvre à travers le monde. Ce n'est pas étonnant que ce soit plus tard, la paix retrouvée, que la confiance dans la capacité des groupes à dénouer des conflits au delà du conscient s'exprime en référence avec la découverte freudienne. Et ça n'est pas étonnant, non plus, que des lieux de soins de la psychose, autres terres de combats, soient à l'initiative d'expériences groupales et de leurs théorisations. D'autres mots, donc, moins durs, moins radicaux vont suivre. Des mots qui ont du jeu, qui s'articulent et se désarticulent au gré des associations des idées des participants, plaisir partagé des jeux de mots qui surgissent dans la surprise d'un temps de paix, paroles libres, juste après la guerre interne, mais peut-être qu'un entre-deux guerres.

Je vais vous faire entrer dans un de ces groupes, un « groupe de paroles », comme on dit maintenant, surtout quand il s'agit de patients dits « psychotiques ». On n'oserait plus parler de psychothérapie de groupe, encore moins de psychothérapie psychanalytique sur les terres de la psychose, mais, quand on est en groupe, on peut s'attendre à tout, et ça c'est plutôt une bonne surprise « du côté de l'inconscient ». Je remercie secrètement chaque lundi après-midi ces huit personnes, six hommes et deux femmes, pour l'expérience de l'inattendu, de l'inquiétante étrangeté, de la sidération dans tous ses états que ce groupe m'accorde de vivre. Expérience partagée par le ou la psychologue et un ou deux éducateurs du foyer participant au groupe.

Cette fois, c'est sûr, on va déménager ! Il en a été beaucoup question, mais là, ça y est, les locaux ont été trouvés par l'association, plus spacieux, mieux adaptés à une vie collective au long cours qui peut durer cinq ans. Finies les petites chambres exiguës, avec juste de quoi tourner autour du lit, les sanitaires collectifs. Chacun aura sa salle de bain, et plus encore, elles sont tellement vastes ces chambres qu'on pourrait créer dans chacune un coin salon. Pour ces patients, tous issus de services d'hôpitaux psychiatriques de la région où ils ont connu la vie de la grande collectivité, pour certains après des années d'errance, une telle promesse n'empêche pas l'inquiétude. Et puis, ce nouveau lieu était une ancienne maison de retraite ! Comment se représenter l'avenir, malgré la promesse de peintures rutilantes et de cuisine intégrée. La direction n'a pas lésiné sur les moyens, mais son ton convaincant et alléchant n'arrive toutefois pas à emporter l'adhésion collective. On voudrait voir, avant que les travaux soient entrepris, mais ça n'est pas encore possible, il faut attendre les autorisations. Ça n'est pas trop loin, de l'autre côté de l'avenue, mais ça inquiète. Ça va changer les habitudes, ce n'est plus tout à fait le même quartier, on discute des heures sur les déplacements, les nouvelles lignes de bus, car exigence institutionnelle, il faut continuer à se rendre à ses soins dans les différents C.M.P, dans les équipes d'origine, à l'hôpital pour les injections ou pour les ateliers cuisine, photo, randonnées.

Akim ne parle que très rarement pendant les groupes. Son silence inspire comme un respect. Il serre toujours contre lui sa petite sacoche en bandoulière, qui ne l'a jamais quitté, surtout toutes ses années où il parcourait la France en chemin de fer à la recherche de sa mère, disparue. J'avais hésité à l'admettre au foyer parce que le motif d'hospitalisation, il y a des années avait de quoi inquiéter : il avait précipité une femme sur les voies du métro. « Pas sous le métro », m'avait-il précisé, pour une fois offusqué par ma question, « après le passage du métro ! C'était devenu trop dur, personne ne voulait m'hospitaliser, pas faute d'avoir demandé. Ce coup-là, on m'a emmené à l'hôpital ! » Akim n'a pas d'idée sur le nouveau foyer, mais il a actuellement la plus petite chambre, un vrai compartiment de chemin de fer et bien loin de s'en plaindre !

Pour Jean-François, très régressé maintenant depuis le décès de sa mère qu'il ne quittait jamais, la quête

ferroviaire d'Akim éveille son intérêt. Lui, ne rencontrait vraiment sa mère que dans les avions, pendant des voyages fabuleux aux quatre coins du monde sur l'héritage paternel. Quand tout a été dilapidé, elle est morte, et lui a été définitivement à l'hôpital psychiatrique. Il n'y a pas de mère sur terre, pas de projet envisageable, pas plus que de vie au foyer. Par contre, il connaît par cœur les horaires des vols en partance de Saint-Exupéry : île Maurice, Bahamas, New York. Savoir qu'on va déménager l'angoisse et le renvoie au départ de l'appartement maternel pour l'hôpital. Il choisit donc de nier cette nouvelle situation et nous harcèle pour partir à New York cet été. Qu'en pensera la curatelle qui gère l'allocation adulte handicapé ?

Louis talonne de près Jean-François, question psychose infantile. Mal adapté au foyer, il « colle » à ce dernier dans la revendication à ne pas quitter les lieux actuels. Sa mère à lui s'est suicidée, après d'innombrables tentatives où elle le désignait clairement comme le fautif de sa vie ratée et responsable en conséquence de sa mort. De même que pour Jean-François, les craintes de l'équipe d'un retour à l'hôpital sont justifiées. Craintes ou souhaits plus ou moins exprimés d'un échec qui règlerait la question de séjours devenus problématiques par les angoisses générées par ce duo de patients. On s'interroge à juste titre sur les capacités de contenance de l'institution.

Quant à *Noël Le Futur*, comme son nom l'indique, il avait déjà anticipé le déménagement par un projet pour un « lieu de vie » où il n'aura plus à se poser dorénavant ce type de problème. Il a maintenant 50 ans et il aspire à pouvoir rester le reste de son âge à se reposer d'une vie d'errance et de marginalité dont il garde des troubles pulmonaires assez inquiétants. Il va quitter le foyer pour son lieu de vie 15 jours avant le déménagement, mais il a quand même envie de connaître le nouveau foyer. Je l'appelle *Noël Le Futur*, par souci de confidentialité, exact synonyme d'un patronyme sympathique porteur d'espérance. Sympathique et aimé de tous, il l'est malgré ses explosions de colère suivies de quinte de toux. Il avait fait connaître sa lassitude d'avoir à supporter l'immaturation du duo des jeunes recrues et la massivité de leurs transferts maternels et paternels sur lui, en l'absence des éducateurs.

Les quatre autres résidents, deux hommes et deux femmes d'une trentaine d'années posent

apparemment moins de problèmes, font partie de la nouvelle vague arrivée plus récemment au foyer, demandeurs de plus d'autonomie, même si leur passé psychique et comportemental aurait de quoi donner des sueurs froides à toute stagiaire éducatrice, même bien encadrée. D'ailleurs, les murs lessivés et les baies vitrées réparées parlent encore du passage d'anciens résidents dont le passé s'est réveillé.

Ce lundi après-midi du mois de novembre, le groupe est silencieux. Il faut avoir déménagé avant Noël et rendu les locaux actuels qu'une nouvelle structure soignante de l'association va devoir occuper de façon assez urgente, et par un jeu de chaises musicales, d'autres patients vont donc occuper les lieux. Les locaux qui abritaient ceux-ci, expliquent les éducateurs, vont être démolis car ils étaient « frappés d'alignement ». À ces mots, quelques regards interrogatifs émergent, et moi-même je suis saisi par l'expression « être frappé d'alignement », qui me semble parler de l'institution et des mesures administratives qu'elle supporte en cascade. L'angoisse du déménagement semble communicative, personne ne trouve plus rien à dire. Je mobilise secrètement mes bases théoriques, Winnicott³ et « la crainte de l'effondrement », mais avec nos patients, sûr que l'effondrement a déjà eu lieu, ce n'est pas nouveau ; Bion, bien sûr, et les angoisses de changement catastrophique. Je prends le parti de donner du sens à l'angoisse montante et je fais remarquer que c'est difficile de parler de ce déménagement, parce que rien que le terme « déménager » parle de lui-même. Quand quelqu'un déménage, c'est qu'il perd la tête. On peut comprendre qu'ils aient peur de déménager ! « Mais, Docteur », me fait remarquer Paul, un des plus jeunes, « on n'est pas des demeurés ! » La spontanéité de sa réaction est comme un clin d'œil à la lourdeur de l'ambiance et détend immédiatement l'atmosphère. Mais du coup vont se dessiner deux camps : ceux qui vont affronter le déménagement et veulent dès la semaine prochaine faire la visite des nouveaux locaux, et notre duo de « demeurés » qui résistent et proclament qu'ils n'iront pas voir, et resteront au foyer.

Le lundi suivant, la visite a lieu. Après le groupe, les résidents avaient insisté pour que je les accompagne avec le psychologue et les éducateurs, « passage à l'acte » pas évident à éviter et me mettant du coup

3 D. W. Winnicott (1989), « La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques », *NRF*, 2000.

avec les « déménageurs » contre les « demeurés ». Il y a pas mal d'excitation mêlée à l'angoisse. Comme on pouvait s'en douter, Akim est désorienté par la taille impressionnante des chambres et cherche la plus petite. Aucune ne pourra remplacer son petit compartiment de chemin de fer définitivement perdu. Il flotte dans son « Moi-Peau », on le sent de nouveau très mal. Fort de son jeu de mots au dernier groupe, Paul tente de le dérider : « tu sais, moi, je choisis la plus illuminée ! » Les deux jeunes femmes suggèrent des idées de décoration, on imagine comment sera la cuisine intégrée, ce qui est encore l'occasion d'une plaisanterie. Les défenses maniaques sont à leur comble quand on pense à ce qu'ils vont raconter aux deux autres « attardés » restés au foyer. À cette idée *Noël Le Futur* explose de son rire communicatif, mais une impressionnante quinte de toux qui le met au bord de l'asphyxie alourdit brusquement l'atmosphère.

Deux lundis sont passés. Finalement, Jean-François et Louis ont été convaincus d'aller visiter le nouveau foyer, mais chacun avec leur éducateur. Leur curiosité avait été mise à rude épreuve, mais ils se vengent en excitant la curiosité des autres, car ils ont rencontré les peintres, vu les couleurs et la cuisine intégrée. « Pas encore complètement intégrée », penserai-je, il y a encore du travail. Il y a eu aussi le pot de départ de *Noël Le Futur*, qui, lui, a maintenant intégré sa nouvelle résidence, ce lieu de vie pour toujours ; il a eu ce qu'il voulait, ne plus vivre dans la précarité, mais c'était un peu triste quand même.

Le déménagement a été un peu accéléré ; il faut laisser les locaux aux suivants, eux aussi veulent de la peinture fraîche. Noël se passera donc au nouveau foyer, on compte ceux qui seront là, les plus nombreux, sans famille. Et le déménagement a lieu, se passe incroyablement bien, chacun participe à sa façon, depuis l'épisode des « déménageurs et des demeurés ». Ce fameux groupe où tout s'est débloqué dans la prise de conscience d'une conflictualité interne au groupe et dans chacun, entre temps arrêté et temps accéléré, un équilibre d'un nouveau genre s'est heureusement installé : chacun a trouvé sa chambre, les parties communes sont investies, on s'entraide, on se congratule. Toute conflictualité semble en voie d'être dépassée, l'angoisse s'est dissoute bizarrement, Noël s'est magiquement passé, tout le monde a eu un cadeau et s'en satisfait, et même si la cuisine n'a pas tout à fait fini son intégration, ils se retrouvent

ensemble au restaurant. Le temps semble couler paisiblement entre passé et avenir. Les éducateurs, les psychologues référents avec qui on observe la nouvelle situation n'en reviennent pas. On s'attendait à affronter une épreuve, une guerre avec la psychose, des hospitalisations, et là, mêmes les plus régressés font bien mieux que n'importe quel « névrosé » ! Au groupe du lundi, je parle de « lune de miel », que c'est une bonne expérience, toujours bonne à prendre.

Le lundi suivant, la tête des éducateurs dans leur bureau augure d'une mauvaise nouvelle. On vient d'apprendre le décès de *Noël Le Futur*, trouvé mort à sa nouvelle résidence. Il avait rendez-vous le jour même avec un pneumologue pour l'aggravation de ses problèmes respiratoires. Il va falloir annoncer le décès aux résidents, comment le groupe va-t-il vivre ce coup dur ? Pour nous, il est clair que quelque chose du mortifère du groupe a été projeté sur Noël, sur ce « *no-futur* » que pouvait représenter ce déménagement pour un « lieu de vie », en plus ! Forcément quelque chose d'étouffé de la conflictualité dans le groupe, mère interne étouffante ne permettant pas d'aller respirer un air nouveau, mais du fait aussi d'une demande étouffante pour que rien ne bouge, que tout demeure. Le temps bouge ici, s'arrête là-bas, on est des parties les uns des autres dans un groupe où il ne faut pas sous-estimer la puissance de la projection des parties psychotiques à l'extérieur de soi. Ici, massivement à l'extérieur du groupe pour qu'il aille mieux.

La fin de l'année est toujours un peu triste au foyer. Pas le cœur de faire la fête pour ces personnes sans famille et sans amis pour la plupart. Occasion de penser aux manquants, mais penser est-il vraiment le mot ? Plutôt, vivre des trous, du vide en plus. La disparition de Noël a marqué les résidents, mais personne n'a été à son enterrement. Trop dur ! Par contre, beaucoup de questions ont été posées au groupe suivant quand il a été question de son incinération. Comment ça se faisait une incinération ? Alors, il avait d'abord été en chambre froide et puis incinéré après ? Pour Jean-François, dont la mère prenait existence dans le ciel, il était impossible que sa mère ait été mise en chambre froide. Sa mère, à lui, était passée directement de son lit au cercueil ! Et puis, il a pleuré, comme un enfant. Mais c'est Akim, le silencieux, l'homme des compartiments de chemins de fer qui, pour une fois se donna la parole en fin

de groupe et dit : « ce qui est dur, c'est quand on est seul dans sa chambre à oublier le futur ! » Comment ne pas penser à Bion⁴ et à son dernier texte : « Une mémoire du futur » ? Dire que je l'avais oublié ! C'est un proche collègue qui me l'a rappelé.

Pris par la passion de raconter, je n'ai pas vu passer le temps. Cette histoire de déménagement m'est venue comme un conte dont les personnages se sont imposés avec leur temps et leur rythme. Dépassé par eux, j'ai été leur jouet. « Il était une fois » une conférence où il devait être question de « L'œuvre du Temps » ! « Il était une fois » un praticien des groupes qui avait préparé des pages de théorie sur la question de la groupalité. Qui devait citer Wilfred Bion, Didier Anzieu⁵, René Kaës⁶ pour leur inspiration. Qui devait rendre hommage à Salomon Resnik⁷ pour les travaux pratiques et aux collègues d'une certaine « clinique de psychothérapie populaire » avec lesquels il avait partagé une expérience de trente ans d'une fréquentation assidue de la psychose. Mais la psychose en avait décidé autrement, justifiant ainsi le titre de l'ouvrage de Marcel Sassolas⁸ *La psychose à rebrousse-poil*. Alors, quelle leçon tirer de cette histoire ? D'abord que le groupe crée une histoire où se projettent les histoires de chacun diffractées sur l'ensemble du groupe, ce qui, par le jeu des identifications, remet en mouvement une temporalité arrêtée dans le cercle des convictions, des certitudes.

Pour la patiente et son couple, voire son groupe de thérapeutes, s'est écrite une histoire avec eux et entre eux prometteuse d'ouverture sur l'altérité et la confiance au monde. Tant mieux si elle ne sait plus maintenant où elle habite. Jusqu'ici, elle ne le savait que trop, habitée qu'elle était par la persécution et le sentiment d'injustice.

Mais quel lien avec la pratique psychanalytique, la rigueur de son cadre, sa temporalité intangible ? Peut-on encore parler de transfert dans une

expérience aussi fluctuante et même d'inconscient, là où des manifestations projectives sont en lieu et place du refoulement ? Le travail groupal exerce une véritable poussée temporelle qui décroche les mots de leur sens premier. Par le jeu des mots, des mots qui ont du jeu, du double sens, surgissent des représentations nouvelles. Ce qui se trouve figé, pris dans un temps congelé, dans un temps sans devenir, peut surgir brutalement dans un mot qui « dégèle ». L'humour partagé redonne de la couleur à « la peau groupale », l'éprouvé d'une émotion réanime des sentiments qu'on croyait à jamais endormis. L'autre devient vivant par ses mots qui vous prennent par surprise, mots imagés, expressifs : « je ne sais plus où j'habite », qui s'imposent et qui protestent : « on n'est pas des demeurés ». Mais ce réchauffement n'est pas sans risque et le plaisir du double sens des mots conduit droit au double sens du mouvement de la vie. Entre accélération maniaque et retournement mélancolique, la marge de manœuvre est étroite.

« Les processus du système inconscient sont atemporels » écrit Freud⁹ dans « Métapsychologie ». Citant Jean-Claude Rolland¹⁰, « Cette temporalité de l'inconscient, nous la connaissons dans l'actualisation où l'excitation pousse la trace mnésique à se décharger sur toutes les scènes qui lui sont disponibles : le rêve, le symptôme, la représentation de mot dans l'expérience transférentielle », Jean-H. Guégan¹¹ ajoute : « Peut-être est-ce essentiellement dans le transfert ou plutôt dans les transferts, dans le modèle de la fulgurance du temps interprétatif, comme dans le modèle du « Witz », que se révèle l'insaisissable temps du processus inconscient. La fulgurance de ce temps ne peut-être figurée ». De la relation individuelle à la pluralité, les mots, toujours les mots.

À ceux, très sombres, de notre résident : « essayer d'oublier le futur », j'opposerais, pour conclure, ceux de Charles Baudelaire¹² dans *Mon cœur mis à nu* : « On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant ».

4 W. R. Bion (1975), *Une mémoire du futur*, T. 1, *Le rêve* ; T. 2, *Le passé au présent*, traduction française de C. Legrand, Lyon, Césura, 1989.

5 D. Anzieu (1974), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.

6 R. Kaës (1976), *L'appareil psychique groupal, construction du groupe*, Paris, Dunod, 1976.

7 S. Resnik (1989), « Transfert entre multiplicité et groupalité », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n°12, Toulouse, Érès, 1989.

8 M. Sassolas (1997), *La psychose à rebrousse-poil*. Érès, 1997.

9 S. Freud (1915), « Métapsychologie », *OCF/P, XIII*, 1988.

10 J.-C. Rolland (1998), « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998.

11 J.-H. Guégan. (2009) « Le photographe et l'historien », *Documents & Débats*, n°77 déc. 2010.

12 C. Baudelaire (1887), « Mon cœur mis à nu », *Journal intime*, La cause des livres, 2008.

Trois petites chroniques d'une autre saison...

Bernadette Ferrero

LE TEMPS D'UNE SAISON

Il était une fois... Cette formule consacrée aux contes et aux histoires est ce qui initie un temps magique de rêve et de partage entre générations. Il était une fois est un rite langagier pour signifier que nous entrons dans un autre temps, un temps d'avant le temps, du mythe et de la fantaisie, temps du « royaume intermédiaire¹ ».

Freud aurait-il pu introduire ses histoires de cas par il était une fois ? Il se serait alors fermement situé dans le champ de spéculation du créateur littéraire. Il était une fois Dora, le petit Hans, le Président Schreber... il était une fois l'homme aux rats puis l'homme aux loups. Mais avec l'homme aux loups Freud fait un pas de côté au sens où il renonce à présenter l'histoire d'une maladie. Il resserre son espace au champ de la connaissance et fait intervenir un autre temps, celui de la mesure. Il titre « *Extraits d'une névrose infantile* », dirige résolument le projecteur du côté du traitement et des mouvements psychiques sensés s'y déployer. Les termes d'extraits et de fragments insistent sur l'exigence première d'analyse, de dissection et de déconstruction des pensées pour un lent travail de transformation.

Dans la psyché, le temps émerge de l'infantile par tâtonnements, à la manière dont les récits mythiques surgirent un jour de la communauté. Au cœur du développement du moi, une perception consciente liée à la saisie de l'éphémère s'installe, face à la toute puissance des pensées et à la pérennité du monde pulsionnel. L'ontogenèse reproduit la phylogenèse. Le temps de la mesure n'existe que pour le moi, il témoigne de l'ancrage et de la connexion de ce dernier à la réalité d'un monde dont les croyances, les rites et les repères conventionnels peuvent varier. Mais il est aussi un temps « autre » dont il nous est plus difficile de prendre la mesure, c'est celui du fantasme.

Ce temps entièrement subjectif détient une capacité d'agir d'autant plus vive qu'elle nous est ignorée. Il s'impose silencieusement, s'empare de nos désirs jusqu'à nous propulser en dehors de nous-mêmes. Entre le temps du fantasme et la conscience du temps, la toile tissée par chacun d'entre nous est plus ou moins tendue. Qu'il en soit référé à l'inconscient, aux dieux de l'Olympe ou à toute autre instance. Le destin jouxte toujours « *le cordeau du désir* » envisagé dans ses trois dimensions, passé, présent et avenir.

Notre rapport au temps est double. Entre fiction et vérité l'œuvre du temps agit à la manière d'un négatif de photos qui révèle après-coup la teneur de ses traces. Chez les Anciens « *le temps vengeur* » était révélateur par le seul fait d'être passé. Ainsi J.-P. Vernant nous rappelle-t-il Pindare faisant du temps le seul « *témoin... de l'authentique vérité* ». Avec Sophocle, le temps agit et fait son œuvre. L'enquête d'Œdipe qui se déroule en un seul jour débouche sur sa victoire en tant que policier. Elle est représentée par les paroles du chœur... « *Le temps qui voit tout malgré toi t'a découvert. Il dénonce aujourd'hui cet hymen qui n'a rien d'un hymen d'où sort un père à côté des enfants.*² » La cécité psychique d'Œdipe devient cécité visuelle. Mesure et démesure habitent le temps, mais c'est par la mesure que le temps vient à la conscience.

Mais qu'en est-il du temps dans l'analyse ? Dans la cure le temps de « *l'autre scène*³ » surgit des strates enchevêtrées de la psyché ainsi que le suggère la métaphore des constructions de Rome. Le transfert consiste à faire le tour des rendez-vous manqués. L'article de J.-B. Pontalis sur *La saison de la psychanalyse* évoque le sans-mesure de l'infantile et introduit l'idée d'une saison singulière empruntée à quelques écrivains, en particulier à P. Quignard. Saison anachronique, une cinquième saison viendrait hanter

¹ S. Freud, Lettre 94, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006, p. 234.

² J.-P. Vernant, « Temps des dieux et temps des hommes », *La Grèce ancienne T. 2*, Seuil, 1990 p. 143.

³ O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Seuil, 1969.

les saisons calendaires. Elle résisterait à la mesure du temps et serait étrangère à la pensée articulée. Dans son essai sur Albuçius, P. Quignard qui connaît bien les écrits des auteurs latins parle d'une cinquième saison que Pontalis a su reprendre dans son ouvrage *Ce temps qui ne passe pas*. Il s'agit d'une saison « invisible, porteuse d'ombres et de lumières ⁴ » mais permanente au fil du temps. Albuçius était un écrivain qui vivait dans l'empire romain sous les règnes de César et d'Auguste. P. Quignard évoque pour nous plusieurs versions le concernant : celle de Sénèque qui faisait dire à Albuçius « il y a une cinquième saison » tandis que Cestius, lui, parlait d'un pays inconnu. Mais celle d'Asinius Pollio est une belle métaphore : « il existe une cinquième saison où les éponges se brisent, où les verres sont souples et feutrés, où les choses impossibles sont possibles. » P. Quignard imagine Albuçius « en moine zen échoué dans Rome parmi les joncs du Tibre ». Pour lui la cinquième saison touche à nos fondations et s'enracine « dans les ruines du non-langage ». Elle est « l'inaltérable Antique (...) Ur au fond de nous (...) à la limite du temps lui-même. Juste avant le temps et juste à la limite du passé (...) Saison qui n'est jamais de saison et qui visite les hommes (...) Saison parasite (...) qui forme des poches ou des trous dans l'univers du temps. » À l'origine il y a « l'infans » que les anciens romains nommaient le « non parlant ». Neuf mois lunaires et dix-huit mois sans langage, « toute l'empreinte du petit d'homme ». Débris d'originaire, la saison de l'infans sera « toujours témoin d'une éternelle tempête ⁵ ».

Ainsi le temps de la cinquième saison est-il bien dans le temps, même s'il est hors saison. Il est plutôt le temps d'un éternel passé/présent qui visite nos jours et qui hante nos nuits. Il incarne « la relique d'un naufrage » dont l'amour et la haine seraient de purs rejetons. Il s'actualise dans les transferts pendant la cure, dans la répétition qui ne se mesure pas.

LE TEMPS DE LA CURE

Il était une fois... Il est étrange ce temps de la cure dans lequel l'analyste se prête pour incarner les fantômes qui agitent son patient, pour rendre vives et remettre en mouvement les traces incrustées qui se sont emparées de son destin. Dans l'intimité de la

4 J.-B. Pontalis, « La saison de la psychanalyse », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 40.

5 P. Quignard, « La cinquième saison », *Albuçius*, P.O.L., 1990, pp. 63-73.

séance l'analyste s'offre aux projections, « il donne corps à l'absence, au disparu, à l'oublier ⁶ ». Au rythme d'une parole il devient « susceptible de tenir toutes les places... » ou « de remplir toutes les fonctions ⁷ ». Mais les couleurs et l'origine de ces chimères lui sont obscures, elles ne se révéleront que dans un après-coup. Chaque analyse serait le fruit de cette étrange rencontre entre deux êtres « ouverts à leur propre inconnu ⁸ ».

Les transferts dans la cure passent par une présence de l'analyste qui autorise l'analysant à se fixer et à actualiser son monde interne. On a pu comparer le transfert à la névrose actuelle, J.-B. Pontalis préfère utiliser l'expression de *traversée des transferts*, pour insister sur ce mouvement qui brouille nos frontières, une expérience troublante faite de la même texture que celle de nos rêves.

L'idée de processus ne décrit rien de ces instants qui, en séance, produisent de l'évènement psychique et pas seulement du sens. Il ne dit rien non plus de la césure quand nous perdons complètement pied et quand soudain plus rien n'est déchiffrable. Passer vents et marées, maintenir l'embarcation en deçà du naufrage, tenir la barre devient alors notre priorité. L'analyse est un voyage à deux et Pierre Fédida en a pointé la destinée, nommant la cure site de l'étranger. Les points de contact des voyageurs sont à l'entrecroisement de l'inquiétante étrangeté et de la perlaboration. Ils ouvrent « l'analysant à la conquête d'un temps ⁹ » qu'il subissait. L'expérience transférentielle mêle tous les temps en ce qu'elle permet, comme le dit J.-C. Rolland, que « l'hallucinoire du fantasme » vienne côtoyer « l'articulé du discours ¹⁰ ».

Si la conscience du temps existe pour une partie de l'appareil psychique, l'ordre du temps est étranger à l'inconscient qui, pour sa part, est l'essentiel de la psyché. Ainsi pour Freud psyché est-elle « étendue mais n'en sait rien ¹¹ ». Les transferts dans la cure sont étroitement liés à la sexualité infantile et à son

6 J.-B. Pontalis, « Processus ou traversée ? », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 63.

7 J.-B. Pontalis, opus cit., p. 62.

8 J.-B. Pontalis, opus cit., p. 56.

9 J.-C. Rolland, « Compulsion de répétition, compulsion de représentation », *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, 1998, p. 204.

10 J.-C. Rolland, opus cit., p. 245.

11 S. Freud, « Notes du 22 Août 1938 », *Résultats, idées, problèmes, T. II*, PUF, 1985, p. 288.

refoulement. Le travail de l'analyse viserait « *ce par quoi se sépare et s'ordonne d'un côté une intemporalité du désir et de l'autre la temporalité du moi*¹² ». La connexion entre inconscient et *infans* s'impose par le seul fait que la cinquième saison existe sans *sujet parlant* et donc sans vécu reconnu comme tel. Seulement des traces. « (...) *rien (...) ne s'est passé pour le moi, seul acteur d'une histoire et d'une temporalité subjective*¹³ ». Bien au contraire, ce qui s'est passé a organisé les bases d'un inconscient et se passe toujours à l'infini. Parfois la persistance du même gagne sur l'avancée de la cure. Le temps déserte les séances, la répétition s'installe, et sous la plume de Freud, elle devient « *démoniaque*¹⁴ ». Sur la scène un arrêt sur image, il n'y a plus qu'un tempo, comme un rythme cardiaque, le rythme des séances. « *Plus d'histoire lisible, plus de destin déchiffrable (...) plus de savoir qui vaille et plus de théorie qui tienne (...) Et que nous reste-t-il alors si ce n'est la confiance en cette longue traversée ?*¹⁵ » Car curieusement le temps qui ne passe pas n'est pas « *la négation du temps qui passe...* » mais « *il en est l'accomplissement*¹⁶ ». L'œuvre de l'analyse passe par vivre en présence et garder la mémoire de ce qui a été vécu. L'analyste qui se soumet au refus fait attraction sur l'inconscient de l'autre, là où il est le plus totalement agi... Ecouter l'*infans* et « *faire taire le fatum*¹⁷ », vivre la répétition pour donner la parole au non-parlant, tel est notre pari. Entre Gradiva,¹⁸ celle qui avance, et l'agir du transfert, passés et présents tissent ensemble une étoffe par la trouvaille de nouvelles trames prélevées à l'interprétation.

Pierre est heureux aujourd'hui de me raconter un rêve, « *un vrai rêve* » doté « *d'une dimension chronologique* » avec, me dit-il « *un début et une fin* ». Cela vous étonnera peut-être mais Pierre aspire à faire des rêves chronologiques, simples à raconter et

à interpréter ! Longtemps pendant la cure il n'a aucun souvenir de rêves. Puis à l'aube de quelques rares matins il mémorise des impressions, des rêves images d'une densité confuse qu'il s'efforce de me décrire. Pour lui c'est une torture, et pas question pour moi d'en délier les motifs, pas question de le faire associer et encore moins d'interpréter. Pendant des mois il ne faut pas toucher aux rêves de Pierre. Beaucoup plus tard, avant la fin de son analyse, un rêve de transfert surgit, il condense l'angoisse éprouvée au cours de ses premières années de traitement. « *Comment vais-je pouvoir me passer de vous et de cette possibilité de parler la même langue ?* » L'idée de terminer son analyse l'inquiète, même s'il ne regrette rien de sa décision. Dans le rêve de cette nuit, il roule en voiture avec sa femme sur l'autoroute quand tout à coup, il n'y a plus d'autoroute. Il donne un coup de frein brusque, la voiture bascule dans le vide. Il a peur de mourir, mais arrivés au fond du gouffre sa femme et lui sont bien vivants. Au loin, il entend un grondement et voit la colline d'en face s'effondrer. C'est un tremblement de terre, les pentes déferlent, telles une grosse vague qui souffle vers eux et va les engloutir. À proximité, la vague devient une bache hospitalière, elle entoure la voiture et la protège des éboulis. Mais la peur de mourir s'est renouvelée une deuxième puis une troisième fois... Dans ce rêve la répétition est médiatisée par le transfert dont l'autoroute est un représentant qui m'est fortement lié.

Je ne reprendrai ici que les associations transférées sur le cadre de l'analyse, avec l'arrêt brutal de l'autoroute et l'image de la vague qui déferle vers la voiture. L'autoroute, c'est tout à coup la chute, mais l'effondrement de la colline est finalement une bache hospitalière qui protège et qui soigne. Jusqu'à sa décision Pierre a pensé que sa fin d'analyse ne pouvait être que dégressive, 3, 2, 1 séances. Surtout de la pondération, rien qui rappelle différents chocs de son histoire comme par exemple la découverte de son père. Il reconnaît bien dans ce rêve toute son appréhension d'une fin à trois séances et ses angoisses d'effondrement vécues dans les premières années de la cure. Mais il le constate, la confiance est également au rendez-vous. Malgré sa peur de mourir renouvelée trois fois, le rêve se termine bien. Trois fois, comme trois séances. Il se souvient de ce qu'il appelle « *nos discussions* » de début de cure quand il voulait être reçu à la carte.

12 J.-C. Rolland, opus cit., p. 209.

13 J.-C. Rolland, opus cit., p. 212.

14 S. Freud (1920), « Au delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 61.

15 J.-B. Pontalis, « Processus ou traversée ? », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 54.

16 J.-B. Pontalis, « La saison de la psychanalyse », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 22.

17 J.-B. Pontalis, opus cit., p. 27.

18 S. Freud (1907), *Le délire et les rêves dans « Gradiva » de W. Jensen*, Gallimard, 1986.

Le rêve de Pierre me sert d'introduction pour dire toute l'importance du cadre analytique. Longtemps décrié par lui-même, c'est la stabilité de ce dernier qui a fait surgir sa propre voix. Pendant presque trois ans Pierre s'est heurté à mes exigences qu'il trouvait inadaptées à ses besoins. Il contestait et transformait le temps de ses séances en guérillas philosophiques, mais ponctuel, il venait très régulièrement. Je subissais moult discours argumentés. Il dira plus tard qu'il avait besoin de « *croiser le fer avec moi* » comme cela n'avait jamais été possible avec son père... Pas de doute, Pierre était en parti agi par le spectre de son père, lui-même philosophe et féru de théories libertaires.

La veille de son entrée au collège sa mère lui révéla le grand secret. Il découvrit qui était son père, c'était celui qu'on lui avait toujours présenté comme ami de la famille. Cette annonce impromptue se révéla un choc qui en abritait d'autres d'un âge plus précoce. A la fin de la cure il lui apparût que la dimension traumatisante de mon silence fut conductrice de la prise de conscience de sa confusion éprouvée autrefois face au mutisme de sa mère. Car tenir le cadre et croire en l'analyse « *indifférente à l'air du temps* ¹⁹ » ont eu raison de ses angoisses. Pierre a pu habiter le temps calendaire des séances et revivre avec moi sa cinquième saison. Quelques séances après son rêve il évoquait sa découverte : le cadre de l'analyse l'avait soutenu... Ce n'était pas comme son père ou comme les décisions imprévisibles de sa mère. « *Au moins* » me disait-il, « *on sait ce qu'on a...* » Avec son père il n'était jamais sûr de rien. Dans le décours de son analyse Pierre s'est trouvé. Il est entré dans une temporalité où la décharge pulsionnelle pouvait suivre un autre mouvement que celui de la démesure, en vue de camoufler l'absence derrière un éternel présent.

Dans la cure nous sommes confrontés à ce paradoxe d'une double expérience qu'il nous faut traverser, celle d'un temps fixe et limité, et celle de susciter par notre écoute une parole errante et fragmentaire d'où peut surgir une vérité. Dire ce qui vient, et en même temps tenir scrupuleusement un rythme de séances. Nous soumettre à la qualité immuable du temps chronologique pour faire surgir *l'infans*, ce temps psychique non imprimé à arracher aux forces

19 J.-B. Pontalis, « La saison de la psychanalyse », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 11.

du destin. Nous établissons un site²⁰ familier pour que puisse se dire du non familier, car le patient doit pouvoir « *en dire plus*²¹ » que ce qu'il ne sait, dire aussi ce qu'il ne sait pas, dire « *l'essentielle*²² » qu'il ne connaît pas. C'est comme si à l'horizon de chaque cure, nous convoquons les Heures et les Moires, ces déesses grecques à l'origine du destin et de la temporalité. Le parcours de la cure prendrait appui sur elles pour congédier les troubles du temps face aux questions de l'absence et de la mort.

Les Heures dans la mythologie gréco-romaine étaient représentées par trois jeunes filles aux attitudes gracieuses qui veillaient à l'équilibre des saisons, plus tard des jours, des mois et des années. Dans son texte sur « Le motif du choix des coffrets » Freud évoque les Heures « *ces gardiennes de la loi naturelle et de l'ordre sacré*²³ ». Elles veillent à ce que la nature obéisse toujours à un ordre du même.

Mais le mythe projeté sur la nature se transforma bientôt en mythe humain. Aux Heures vinrent s'ajouter les déesses du destin en la personne des Moires qui veillaient « *à l'ordre nécessaire de la vie humaine*²⁴ ». Les Moires influencèrent à Rome le rôle des Parques, ces tristes filandières nommées les trois fata. Chargées de gérer la destinée humaine, elles réglèrent la durée de vie de chaque mortel, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La vie de chaque homme était reliée à un fil que l'une filait, que la seconde enroulait et que la troisième coupait. Freud insiste sur le fait que « *la relation à la mort et à la disparition qui avaient été épargnées aux silhouettes charmantes des Heures (...) s'accusèrent dans les traits des Moires*²⁵ ». Ce n'est donc que lorsqu'il s'est senti personnellement concerné que l'homme a été capable d'appréhender la gravité des lois de la nature en y intégrant la question de la mort.

La cure de Pierre se révéla un lent parcours pour renouer avec la vie et le désir, en même temps qu'avec l'idée de la mort. L'assurance d'une suffisante continuité dans l'écoute et dans le rythme des séances

20 P. Fédida, *Le site de l'étranger*, PUF, 1995.

21 S. Freud (1926), *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985, p. 36.

22 S. Freud (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Payot, 2010, p. 57.

23 S. Freud (1913), « Le motif du choix des coffrets », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, p. 76.

24 S. Freud, opus cit., p. 76.

25 S. Freud, opus cit., p. 76.

lui a permis d'élaborer les questions de son destin liées à la présence/absence de son père.

LE TEMPS DE L'ŒUVRE

Il était une fois... Deux amis médecins font connaissance vers la trentaine, et nouent une relation amicale/amoureuse à partir d'échanges scientifiques et plus intimes. Pendant les vacances ils se donnent rendez-vous pour un tête-à-tête qu'ils appellent congrès. Ils rêvent ensemble d'un voyage à Rome... Leur correspondance épistolaire est intense, entre la parution de deux ouvrages écrits par l'un d'entre eux, les *Etudes sur l'hystérie* et *L'interprétation des rêves*.

Ces deux médecins vont s'étayer l'un l'autre dans une complicité qui n'a d'égale que les relations passionnées de l'enfance. La correspondance de Sigmund Freud adressée à Wilhelm Fliess nous est aujourd'hui précieuse pour comprendre la genèse de quelques idées au centre de l'œuvre freudienne. Le corps de l'œuvre est déjà dans les lettres et la métapsychologie en est issue. Mais il faudra à Freud plus de quarante années pour écrire la psychanalyse et pour passer d'une intuition spéculative à la connaissance. Il lui faut tout d'abord s'affranchir de l'effroi éprouvé devant sa découverte. Comme la cure nécessite le temps de la perlaboration, l'avancée scientifique exige le temps de la résistance, la mise à l'épreuve de chaque hypothèse par l'observation, pas à pas, de sa réalité clinique.

Chaque analyste parcourt ses propres voies qui mènent à l'inconscient. La langue analytique tend vers cette ambition d'une jonction permanente entre pratique et théorie et comme le dit J.-C. Rolland, un analyste se soumet à deux exercices solidaires : « *il analyse des patients et il lit Freud (...)* Freud (...) *a jeté les bases d'une langue de l'analyse (...)* » et « *La langue de « l'homme Freud » est devenue la langue de l'inconscient.*²⁶ » Mais l'œuvre freudienne nous a été transmise à la façon d'une langue maternelle c'est-à-dire chargée de productions inconscientes. Cette langue vaut « *par son corpus théorique*²⁷ » mais surtout par son mouvement qui n'est pas le lieu d'une « *doctrine* » mais celui d'une « *inspiration*²⁸ »

26 J.-C. Rolland, « La parole et ses destins », *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard, 2006, pp. 21-22.

27 J.-C. Rolland, opus cit., p. 22.

28 J.-C. Rolland, opus cit., p. 21.

en continuelle recherche de représentations. Par l'élaboration de ses cures, l'analyste a l'occasion de maintenir sa langue au plus près de l'inconscient. Il retranscrite ainsi le temps de la langue maternelle et il a la possibilité de s'affranchir de ses interdits de penser ou de ceux qui l'ont précédé. Ainsi peut-il remettre inlassablement la théorie sur le métier devant les vérités insistantes de la clinique.

Pour décrire la psyché Freud se méfiait du langage désincarné de la raison et des concepts, mais il croyait en la capacité qu'ont certains mots à être en lien avec les choses. Si comme il l'écrivit, la pensée n'est qu'un « *ersatz de l'hallucination* », elle est arrimée à la démesure de la fiction parce qu'à l'origine elle nie l'absence. Il faut lui ajouter l'observation et la méthode de l'homme de sciences pour la rendre objective, au service d'une réalité.

Mesure et démesure habitent donc la pensée, mais l'inconscient se mesure-t-il ? Seule la langue de l'analysant avec ses ponts verbaux nous en donne des indices. Elle relève de rythmes et de sonorités qui convoquent l'oreille de l'analyste. Tout au long de son œuvre, Freud s'en remet à des figures métaphoriques pour décrire « sa psychologie » et à l'expérience des poètes pour dire ce que la métapsychologie ne peut résoudre. Le mot allemand de poète couvre un sens plus large que le mot français, il désigne le créateur littéraire, celui qui crée des fictions langagières dans n'importe quel genre... Freud ne cesse de dialoguer avec les écrivains car l'écriture rencontre la psychanalyse là où elle révèle la chose inconsciente et ses relations avec le langage. Nombre de « *figures mythiques* » sont ainsi devenues pour nous de « *véritables modèles épistémologiques* : *Œdipe, Narcisse, la tête de Méduse, Hamlet, Méphistophélès...*²⁹ » Stigmates d'un temps circulaire, elles ont traversé les siècles. Leur permanence révèle l'éternité de l'inconscient, nouvelle figure des dieux et des Titans.

C'est tout d'abord avec Joseph Breuer que Freud met en place sa méthode, mais c'est dans le chaudron de sa relation à Fliess qu'il commence son auto-analyse après l'écriture de *L'esquisse*, une première mesure de l'appareil psychique qu'il lui adresse personnellement et qu'il ne publiera jamais. L'écriture du livre des rêves vient en réaction à la mort de son

29 E. Gómez Mango, *Un muet sur la langue*, Gallimard, 2009, p. 16.

père. C'est par elle que Freud s'affranchit de sa relation transférentielle à Fliess et par là même de l'ombre de son père. Au début de leur relation, les deux médecins partageaient quelques idées errantes qu'ils projetaient de réunir dans un livre commun : la névrose nasale, la théorie des périodes et la bisexualité. Ces théories feront l'objet de divergences et de désillusions pour Freud qui percevra chez son ami un trop de démesure et de pensée magique. Je ne parlerai ici que du cours de la bisexualité qui suivra son évolution dans les arcanes des constructions freudiennes autour du complexe de castration.

Avec le rêve, Freud découvre une forme singulière de penser, propice à vaincre le mystère des symptômes hystériques. Le rêve mêle les temps et les parcourt en tout sens, il nous voit enfant et « donne vie aux morts³⁰ ». Les rêves-images sont comme un éternel présent qui « délie le temps³¹ », mais adressés à l'analyste ils entrent dans la temporalité, avec le début et la fin d'un récit. Cet événement de la vie psychique ordinaire fraye une voie royale vers l'inconscient.

Nous savons par Didier Anzieu que Freud n'a pas écrit d'une traite son livre sur les rêves. Il en commence la rédaction au mois de janvier 1898 et il avance jusqu'au début de l'été. Puis il est confronté à une période d'inhibition qui dure six mois jusqu'à la remontée d'un souvenir d'enfance qui donnera lieu à l'écriture de son article « Des souvenirs-couverture ». Cité à plusieurs endroits de son livre, le rêve de *La monographie botanique* tient une grande place dans l'œuvre, de même que le rêve initial de *L'injection faite à Irma*. Tous deux ont été entendus par le rêveur comme plaidoyers pour l'écriture de son livre.

En quoi le rêve est-il une conjonction entre un souvenir récent et un désir infantile ? Comment le plus insignifiant des souvenirs de la mémoire immédiate fait-il attraction sur le plus intime et le plus ancien ? Sur le fil de l'infantile la mémoire de la veille en état d'excitation se fixe sur un élément indifférent, ici c'est une monographie sur une espèce de cyclamens aperçue dans une vitrine. Pendant le sommeil, cet élément indifférent passe la barrière du refoulement et rejoint les strates inconscientes de la psyché. Il autorise par déplacements et par condensations la

formation du rêve comme accomplissement du désir infantile. À la fin du chapitre VI de **L'interprétation des rêves**, la *Monographie botanique* est citée pour ses qualités d'inhibition des affects. L'inhibition relève de la censure au même titre que la déformation des représentations du rêve. Car nous sommes ici bien loin des apparences studieuses et calmes contenues dans les premiers récits. Avec *un champ jonché de cadavres* le style aseptisé des premiers récits a laissé place à une scène dans laquelle ont travaillé des courants pulsionnels nettement moins policés. « Prenons par exemple le rêve de la monographie botanique. Ce qui lui correspond dans la pensée, c'est un plaidoyer emporté par la passion en faveur de la liberté que j'ai d'agir comme j'agis, d'organiser ma vie comme il me semble juste de le faire, à moi et à moi seul. Le rêve qui en est issu est un tout indifférent : j'ai écrit une monographie, elle est posée devant moi, elle comporte des planches de couleur, des plantes séchées sont jointes à chaque exemplaire. C'est comme le calme d'un champ jonché de cadavres, on ne perçoit plus rien du tumulte de la bataille.³² » Un souvenir de Freud est remonté de ses premières associations. L'année suivante ce souvenir est lui-même à l'origine d'un deuxième souvenir plus précoce, celui de Freiberg qui lui a fourni la matière mère de son article sur les souvenirs de couverture. On remarquera avec D. Anzieu³³ que ces deux souvenirs recouvrent des scènes de jeux sexuels avec une fillette plus jeune. Mais on notera surtout que la mémoire ne suit en rien la flèche du temps au sens où le souvenir le plus récent émerge avant le plus lointain et où le plus ancien éclaire le plus récent. Il y a là des effets d'après-coup qui font écho à la compréhension de Freud sur les deux temps du traumatisme. Quelque chose qui relève d'un temps circulaire plutôt que linéaire.

Le premier souvenir de couverture se passe à Vienne. Freud a cinq ans, il regarde et déchire avec sa sœur Anna un grand livre illustré que leur père leur a donné à détruire. Il s'agit pour lui d'un souvenir enchanteur qui le ramène à son amour des livres et qui en couvre un autre, du temps où il habitait la ville de Freiberg.

32 S. Freud (1899-1900), « Les affects dans le rêve », *L'interprétation du rêve*, OCF/P, IV, PUF, 2003, p. 517.

33 D. Anzieu, « La découverte du fantasme de scène primitive : rêves contemporains de la première version », *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, PUF, 1959, pp. 219-235.

30 J.-B. Pontalis, « La saison de la psychanalyse », *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997, p. 15.

31 J.-B. Pontalis, opus cit., p. 15.

Dans le souvenir de Freiberg, Freud a moins de trois ans. « (...) *une prairie (...) dans le vert énormément de fleurs jaunes (...) trois enfants...*³⁴ » (Freud et ses neveu et nièce qui sont du même âge que lui : John et Pauline). Les trois enfants cueillent des fleurs jaunes.... C'est la petite fille qui a le plus beau bouquet, mais les garçons lui tombent dessus et lui arrachent ses fleurs. Elle remonte toute en pleurs la prairie, reçoit de la paysanne un grand morceau de pain noir. Les garçons jettent alors leurs fleurs et se précipitent pour réclamer du pain. Ce pain a dans le souvenir de Freud un goût absolument délicieux. La première traduction du mot allemand *Deck-erinnerung* traduit d'abord par *souvenir écran* est devenue *souvenir-couverture* aux PUF sous l'impulsion indirecte de Wladimir Granoff³⁵ qui parlait de souvenir couvercle pour dire la dimension faussaire de la mémoire. Un souvenir en couvre toujours un autre réprimé, lequel peut être révélé par des détails excessivement nets, notés avec sur-acuité. La couleur jaune tiendrait cette place chez Freud, par sa présence insistante tout au long de l'auto-analyse. Dans l'article « Des souvenirs-couverture » publié en mai 1899, Freud déconstruit méthodiquement les déformations du souvenir, comme il le ferait pour un rêve : « *une certaine expérience (...) prend valeur dans la mémoire, non pas parce qu'elle est elle-même de l'or, mais parce qu'elle s'est trouvée dans le voisinage de l'or.*³⁶ » Nos souvenirs sont des produits du temps, ils mêlent différentes strates et, à l'image du rêve et du transfert, ils opèrent par déplacements et par condensations. Ils « *nous montrent les premières années de la vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques d'évocation ultérieures.*³⁷ » Infiltrés de nos fantasmes, ils ne sont que fictions, mensonges et vérités internes acquises par nos reconstructions. Mais le point sur lequel je souhaite insister à propos de ce rêve semble ignoré de Freud. Rien d'étonnant à cela puisqu'il n'a pas encore élaboré la question du transfert. Ce point concerne Fliess en tant qu'objet

34 S. Freud (1899), « Des souvenirs-couverture », *Textes psychanalytiques divers*, OCP/P, III, PUF, 1989, p. 264.

35 W. Granoff, « Le souvenir couvercle », *La pensée et le féminin*, Ed. de Minuit, 1976, p. 357-380.

36 S. Freud, opus cit., p. 260.

37 S. Freud, opus cit., p. 276.

transférentiel sacrifié à l'écriture de **L'interprétation des rêves** et de la théorie analytique. Dans cette perspective, la *Monographie botanique* marque une avancée de la pensée du rêveur, de la même manière que les deux derniers rêves de Dora étaient annonciateurs de sa rupture avec son analyste.

Les déceptions et déconvenues sont venues s'annoncer sur le terrain de la relation entre les deux amis. Ils ont participé à sécher la plante pour mieux en extraire les vertus. *Le spécimen séché, attaché à chaque exemplaire*, viendrait dire quelque chose de ce que la sublimation requiert, de la mise au travail de la pulsion pour sa dérivation vers un autre but. Elle exige de renoncer à l'expérience sensorielle, un processus qui s'apparente au deuil. Il s'agit de gagner de nouvelles terres là où était la mer, comme pour *l'assèchement du Zuydersee*³⁸ aux Pays Bas. Le 23 février 1898, Freud annonce à Fliess que le livre des rêves auquel il pense depuis un mois prend belle tournure, « *quelques chapitres (...) sont déjà prêts*³⁹ », Fliess lui écrit : « *Ton livre des rêves m'occupe énormément. Je le vois posé devant moi, achevé, et je le feuillette.*⁴⁰ » Freud ironise, il parle à Fliess de sa performance. Mais il écrit dans **L'interprétation des rêves** : « *mon ami, ce visuel...* » Fliess, le cyclope qui voyait partout des cycles sera tour à tour visionnaire, voyant, visuel, jusqu'à incarner la cécité de Polyphème. Lentement l'ambivalence émerge, elle mène à la rupture et porte l'empreinte de la sexualité infantile. La vision de son ami, figurant de son père comme de son neveu John, le livre posé devant lui, prêt à l'effeuiller ainsi que Sigmund et Anna avaient autrefois effeuillé, mis en pièces le livre de leur père, est venue réactiver la sauvagerie pulsionnelle d'autrefois. Les combats de l'enfance en compagnie de John, c'était pour le pain et pour l'amour dans sa dimension narcissique face à la différence des sexes. La série botanique en revanche, appartient à l'amour, elle serait incarnée par la couleur jaune.

38 S. Freud (1933), « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1989, p. 110.

39 S. Freud, Lettre 158, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, PUF, 2006, p. 382.

40 S. Freud (1899-1900), *L'interprétation du rêve*, OCF/P, IV, PUF, 2003, p. 208.

Elle dirait quelque chose du rapport de Freud à la question du féminin dont le bouquet de fleurs jaunes de Pauline serait le couvercle. Le transfert avec Wilhelm Fliess a convoqué l'ambivalence et les conflits sous-jacents liés aux idéaux paternels. Entre père et fils, le choix pour l'amour ou pour la faim, les deux pulsions fondamentales, n'allait pas de soi. En témoigne l'interprétation que Freud se fait à lui-même à propos des fleurs jaunes et du pain délicieux : « *Jeter les fleurs pour recevoir un pain en échange ne me paraît pas un mauvais travestissement de l'intention que votre père avait à votre égard. Vous deviez renoncer à vos idéaux non pratiques et*

vous engager dans des études gagne-pain, n'est-ce pas ?⁴¹ »

C'est dans cette perspective que nous entrevoyons, dans l'après-coup de ce rêve, un nouveau scénario de la bataille. Cette fois ce n'est plus à Pauline mais à Wilhelm que le bouquet sera arraché. C'est le bouquet de la bisexualité dont Freud se saisit dès l'écriture des *Trois essais* et qu'il transformera vingt ans plus tard en se faisant découvreur de la castration et de la différenciation psychique entre les sexes.

⁴¹ S. Freud (1899), « Des souvenirs-couverture », *OCF/P, III*, PUF, 1989, p. 268.

***Journée des Membres
Samedi 27 Novembre 2010***

Où, quand et comment parler de la clinique ?

Jean-Philippe Dubois

Introduire cette journée en forme de questions autour de la restitution de la clinique m'a vraiment sollicité, tant je crois avoir été confronté personnellement à ces mêmes interrogations, selon différentes incidences dans le cours de mon parcours au sein de cette Institution. Aujourd'hui encore le questionnement peut revenir à l'occasion de l'élaboration d'un exposé, d'un article ou du fait d'une difficulté rencontrée avec un patient.

Peut-on s'imaginer parler de psychanalyse ou même au nom de la psychanalyse sans référence, ne serait-ce qu'implicite, à une clinique personnelle ? Freud a commencé son propre parcours par l'exposé de ses premières approches cliniques. Aujourd'hui encore, nul ne peut rester isolé avec sa clinique analytique, d'autant plus que l'on se retrouve seul dans la clinique de la cure. Chacun doit donc tenter de se représenter quelque chose de sa clinique, il en est, lui-même, à la fois le sujet et l'objet, l'acteur et le spectateur. Cela constitue un des enjeux essentiels des cures supervisées, de l'élaboration du mémoire et des Mardis autour de la pratique et de quelques groupes de travail au sein de l'APF. Cet enjeu se retrouve dans la poursuite de toute activité clinique.

Dès lors, si une question ne semble pas pouvoir se poser, c'est bien celle du « pourquoi » parler de la clinique ? En parler va de soi et paraît même consubstantiel à l'exercice de la clinique analytique, quand la résistance est le fait de l'écoute, du contre-transfert ou si le psychanalyste se retrouve pris dans un mouvement difficile à percevoir.

Certains, pourtant ne se privent pas d'évoquer ou d'invoquer la psychanalyse sans aucune référence à la clinique par exemple dans les domaines culturels ou journalistiques. Par ailleurs, de jeunes analystes sans patient se retrouvent très désemparés et certains anciens renoncent à leur clinique précocement ou pour le moins, se refusent à l'évoquer. Aussi le fait même que l'intitulé du jour ait été réservé aux débats d'une Journée des membres peut paraître en soi

symptomatique d'une forme de malaise lié à la question posée. Malaise peut-être lié à l'invitation à parler de la clinique dont on parlerait (ou pas), sans parler vraiment de clinique. Peut-on parler de la clinique sans clinique ? Peut-être, dans le sens où parler de la clinique serait déjà parler de clinique en soi, une forme de « modalité technique » pour l'analyste. Mais la question peut être aussi une façon d'interroger les formes de restitution de la clinique de l'APF ou au sein de l'APF ?

Malaise aussi - peut-être et toujours en première intention - en ce qu'on s'expose toujours à parler de la clinique, de sa clinique pour des raisons transférentielles, au sens large du terme (confidentialité comprise). Notre clinique parle de nous à notre insu, de notre aventure analytique et de sa part institutionnelle. Surgit alors immédiatement une autre question, qui pourrait se formuler ainsi : « pour qui » ou « avec qui » parler de la clinique ? Où, quand et comment ? Pierre Desproges disait qu'on pouvait rire de tout mais pas avec tout le monde. Avec la clinique psychanalytique, il en serait à peu près de même : on doit toujours pouvoir en parler, mais pas avec tout le monde.

C'est d'abord entre praticiens de la psychanalyse que la clinique analytique gagne à s'exposer. Le fait que le jeu des transferts soit au centre de cette clinique amène à ce que la clinique des uns puisse être assez différente de celle des autres, à ce que le maniement du transfert des uns soit loin de celui des autres et que ceux à qui on s'expose puissent réagir en superviseurs potentiels (ils vous expliquent alors comment vous auriez dû ou pu procéder). On en vient alors parfois à confronter des conceptions de la clinique ou de l'analyse comme on confronterait des personnalités, tous ces phénomènes étant renforcés par les phénomènes de groupe. Ceci ne signifie pas pour autant qu'il ne puisse être intéressant de parler de clinique analytique à qui ne serait pas initié à la psychanalyse. Mais il s'agit probablement alors d'en

parler autrement et dans la perspective de mettre en évidence l'intérêt de cette forme d'engagement pour celui qui s'y livre.

En ces temps où le bénéfice immédiat et la rentabilité font loi, on comprend facilement que la clinique analytique, avec sa temporalité résolument hors norme, puisse rechigner à entrer dans des processus de mesure ou d'évaluation en terme d'efficacité. Il convient pourtant plus que jamais de montrer l'intérêt persistant de la clinique analytique par-delà même ses impératifs et ses exigences culturelles, économiques ou historiques, par-delà son « inactualité ».

Un autre écueil peut enfin se présenter qui tiendrait à l'idée qu'à la clinique, on peut toujours être tenté de faire dire ce que l'on veut en fonction du fait qu'elle puisse servir, asservir un développement théorique et se porter caution pour lui. L'articulation

indissociable entre théorie et praxis peut parfois se présenter comme une dialectique déséquilibrée, peu féconde, ce qui peut inviter à réfléchir à la forme à donner à une restitution de la clinique en fonction du contexte dans lequel cela se déroule. Parler ou écrire ne sont pas non plus, dans cette perspective, équivalents : l'intitulé de la journée nous indique le verbe « parler », c'est sans doute là le mot important à considérer. Quoi qu'il en soit, la clinique n'est pas un objet qui puisse s'enseigner ou se transmettre comme tel. On ne maîtrise pas la clinique, au mieux, elle nous rattrape !

Ce que j'esquisse ici va certainement faire l'objet de quelques approfondissements par nos « intervenantes » du jour, et le débat aidant nous nous retrouverons sans doute dans une perspective proche de ce qui peut faire un des intérêts de la restitution de la clinique : le déplacement de quelques points de vue.

De l'expérience de la clinique analytique à sa transmission : *« Un changement d'adresse »*

Anne Robert-Pariset

Ce court texte est la trame écrite de l'exposé oral présenté à la Journée des membres, afin d'inviter à la discussion à propos du thème de cette journée institutionnelle : *Où, quand et comment parler de la clinique ?* Devant l'arborescence des questions ouvertes par un thème aussi large, j'ai choisi de suivre le fil rouge de l'expérience clinique analytique touchant l'intime de notre pratique et de sa transmission en prenant deux axes de réflexion qui s'entrecroisent nécessairement :

- À partir de la méthode psychanalytique freudienne, il s'agit de questionner l'originalité spatio-temporelle du dispositif et de la mobilité psychique particulière que requièrent l'écoute analytique et la mise en tension de l'écart théorico-clinique, favorisant la potentialité de la créativité du transfert.

- Lors de la transmission de cette expérience psychanalytique de la clinique, il s'agirait de repérer, à partir des mouvements transférentiels, la nécessité ressentie par l'analyste d'un changement d'adresse procédant du passage de l'individuel au collectif. Ce qui questionne également les différentes temporalités de la parole et de l'écriture, s'étayant et s'inscrivant dans les fonctions diverses de l'institution analytique.

L'EXPERIENCE CLINIQUE

D'Hippocrate à Freud en passant par Claude Bernard, la formation médicale a toujours évolué à partir de la clinique et de l'expérience clinique acquise auprès des malades.

Qu'entend-on par clinique ? En reprenant la définition du Robert, son étymologie vient du latin *Clinicus* et *Clinice* (médecine exercée près du lit d'un malade) et du grec *Klinikos* (ce qui concerne le lit), *Kliniké* correspond à la médecine exercée au chevet du malade (1626). L'adjectif clinique est défini comme « ce qui s'établit d'après l'observation directe du

malade et non par la théorie ». Le nom clinique désigne « la méthode qui consiste à faire un diagnostic par l'observation directe ».

Dans le propos d'aujourd'hui, un point de discussion pourrait s'ouvrir sur l'adjectif clinique, adjoint à de si nombreuses expressions, qu'il en rend son utilisation parfois confuse, souvent suspectée d'infiltration médicale : cas clinique, observation clinique, entretien clinique, exemple clinique, vignette clinique, matériel clinique, fragment clinique, récit clinique et fiction clinique.

Quant à l'expérience clinique, c'est Claude Bernard¹ (1865) qui a donné à l'expression expérience clinique sa dimension épistémologique, dans son ouvrage *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* : « *Quand on applique à un médecin le mot d'expérience pris au singulier, il exprime l'instruction qu'il a acquise par l'exercice de la médecine. (...) Les faits sont les matériaux nécessaires ; mais c'est leur mise en œuvre par le raisonnement expérimental, c'est-à-dire la théorie, qui constitue et édifie véritablement la science (...) la théorie n'est que l'idée scientifique contrôlée par l'expérience* ».

L'introduction de la notion de théorie (dont l'étymologie latine *theoria*, signifie « recherche spéculative », repris du grec *theôria*) entre inévitablement en résonance avec celle de la clinique.

C'est également Claude Bernard qui nous a donné une description d'avant-garde des futures théories sexuelles infantiles élaborées par Freud : « *... l'homme ne se borne pas à voir ; il pense et veut connaître la signification des phénomènes dont l'observation lui a révélé l'existence. Pour cela il raisonne, il compare les faits, les interroge, et, par les réponses qu'il en tire, les contrôle les uns par les autres*²».

¹ C. Bernard (1895), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1^{ère} partie, I, p. 39.

² Op. cit.

L'ECOUTE ANALYTIQUE

C'est à partir de cette expérience clinique psychanalytique en présence du patient, que l'écoute analytique se déploiera non seulement dans l'espace-temps du déroulement de la séance, mais aussi dans celui de la cure et dans ses effets d'après-coup, retravaillés dans le mouvement de sa transmission. Comment la règle fondamentale (association libre et attention en égal suspens) mobilise-t-elle les deux psychismes des couples analysant/analyste et analyste en formation/analyste formateur ?

Pour ce qui concerne l'écoute en séance en présence du patient, je souhaiterais discuter de l'hypothèse selon laquelle il existerait une **spécificité de l'écoute analytique**, dans la diachronie/synchronie de la séance. La spécificité selon le modèle Freudien de l'attention en égal suspens (*die gleichschwebende Aufmerksamkeit*) s'accompagne également d'une tentative de mise en suspens du jugement et de la mémoire : mettre sa mémoire de travail en suspens, laisse le champ libre à la mémoire associative et au refoulement de l'analyste, permettant ainsi la libre association demandée au patient. Cette trilogie, mise en suspens de l'attention, du jugement et de la mémoire induirait les différents niveaux que requiert cette écoute dans ses mouvements de régression et de secondarisation (cf. les travaux de M. de M'Uzan). C'est bien notre expérience de la clinique psychanalytique auprès des patients qui nous apprend à supporter cette mobilisation singulière d'une écoute à géométrie variable : mobilité du fonctionnement mental associée à cette sensorialité particulière du fait de la régression induite par le dispositif, permettant l'écoute simultanée du verbal et du non verbal. Dans ce même temps se forment les représentations et constructions d'attente qui seront retenues, jusqu'au moment où un moment interprétatif issu du transfert pourra émerger, avec les surprises que l'on sait, tant pour le patient que pour l'analyste.

La reprise de cette écoute intérieure par le dialogue intérieur de l'analyste, se fera dans un temps ultérieur, après la séance, en l'absence du patient, dans un après-coup plus ou moins éloigné dans le temps. Cette reprise ultérieure sera ensuite mue par le besoin ou le désir d'en parler à un autre tiers que soi-même. Cette mobilité psychique, y compris dans ses moments de paralysie ou de sidération psychique, reflète le mouvement propre à la dynamique transférentielle

du couple analyste/analysant, mouvement issu des théories sexuelles infantiles, énigme inévitablement réinterrogée par le processus de la cure. L'ouverture de cet espace psychique permet potentiellement la créativité transférentielle sur le modèle du *squiggle* de D. W. Winnicott ou celui de la co-pensée de D. Widlöcher. Il ne faut pas oublier que l'illusion d'une pensée créative est probablement sous-tendue par sa fonction défensive.

La question de l'intrication théorico-clinique dans le psychisme du psychanalyste est inhérente à sa pratique. La mise en tension de cette **oscillation théorico clinique** permettrait le maintien de la fonction du tiers dans la situation analysante, en rapport avec ses objets internes.

Le passage par l'écriture est très variable selon le rapport que l'analyste entretient avec l'écriture : prendre des notes, écrire pour soi, pour l'autre, pour l'Autre ?

LA TRANSMISSION DE L'EXPERIENCE PSYCHANALYTIQUE DE LA CLINIQUE

Cette écoute analytique débouche donc sur la question essentielle de la communication analytique et des différents modes de transmission de l'expérience psychanalytique de sa clinique et du sujet de sa recherche théorique. **Le désir de communication analytique, s'accompagne alors d'un changement d'adresse(s)** du psychanalyste, en écho avec le changement d'adresse dans la cure et la constitution de la névrose de transfert.

Fonctions de l'institution analytique

La topologie de la formation et de l'enseignement serait le modèle de base de la transmission, condensant les échanges intra-analytiques et inter-analytiques entre membres, pour une formation permanente. Quant à la question d'une réflexion sur le cas clinique, elle pourrait suggérer que l'on ne parle pas assez de clinique à l'APF. De mon point de vue, on a toujours parlé clinique à l'APF, mais les questions sous-tendues par le thème de cette journée ont subi des variations selon les époques, les personnes, les styles et les expériences cliniques, selon les différentes pratiques cliniques et les positions théoriques de chacun. Cette richesse de notre diversité peut être

réinterrogée aujourd'hui, selon les lieux où cette parole peut s'exprimer plus ou moins librement.

En effet, le lieu par essence de la formation à l'APF où la parole clinique transférentielle peut s'exposer est évidemment la supervision, permettant à l'analyste d'apprendre à connaître son mode de fonctionnement psychique et perceptif : être à l'écoute de son propre inconscient, à partir de l'écoute du verbal et du non verbal du patient. L'attention portée au perceptif, aux éprouvés corporels plus ou moins conscients, tant chez le patient que chez l'analyste, serait actuellement devenue plus soutenue du fait des pathologies narcissiques et borderline.

Au-delà du lieu spécifique des supervisions individuelles (et non groupale, comme dans d'autres sociétés), de nombreux espaces sont proposés pour parler de sa clinique, ce qui pose d'emblée la question du passage de l'individuel au collectif et du changement d'adresse que cela suppose. La perlaboration transférentielle et la recherche de ses **théories implicites** mettent l'analyste en situation de formation permanente : les échanges inter-analytiques en sont une illustration, à condition que l'exposant et le contradicteur figuré dans un dispositif institutionnel ne soient pas eux-mêmes pris dans une problématique idéologique/narcissique.

Les mardis autour de la pratique réalisent des moments d'échanges cliniques particulièrement riches et formateurs tant pour l'analyste en formation exposant sa clinique que pour les analystes formateurs et l'assistance composée de collègues de l'APF dans le cadre d'un groupe ouvert.

Lors de mon expérience institutionnelle de Secrétaire du Comité de l'enseignement (de 2004 à 2006), j'avais été très intéressée de noter qu'un grand nombre de séminaires et groupes de travail, proposaient dans leur argument une articulation théorico-clinique, avec invitation à exposer du matériel clinique. C'est en 2006, sous la présidence de Daniel Widlöcher, qu'ont été créés les Ateliers de Recherche Clinique et Conceptuelle, laboratoires clinico-théorique, creusets expérimentaux ouverts aux analystes de l'APF et aussi sur l'extérieur, favorisant ainsi les liens avec d'autres disciplines. Je pense que la manière de rendre compte de ces recherches reste à peaufiner, il faudrait leur laisser un temps suffisant de perlaboration pour ne pas être pris dans l'urgence de communiquer.

Les différentes temporalités de la parole et de l'écriture

Se parler, écrire pour se parler encore, écrire pour penser, parler pour ne plus être seul, écrire pour faire penser, rêver peut-être... L'exposé de la clinique analytique lors de nos réunions scientifiques me semble pouvoir être également interrogée aujourd'hui. Deux exemples récents lors des débats du samedi, m'ont paru particulièrement fructueux, sur le mode d'une communication analytique très ouverte et partageable :

- celui de la stimulante discussion de Dominique Clerc sur le thème de la première rencontre après la conférence scientifique et très clinique de Pascale Michon Raffaitin³,

- et tout récemment l'intervention d'Edmundo Gómez Mango après l'exposé de Françoise Laurent. Le rythme de la belle écriture d'Edmundo Gómez Mango m'a semblé parfaitement résonner avec le *tempo* de ma propre musique intérieure ; j'ai choisi en le citant d'en souligner certains passages : « *C'est une grande énigme, posée par un fait biologique celui de l'existence de deux sexes* ». (l'Abrégé). *Il s'agit, dans l'exposé présenté, de reprendre la quête, de courir encore derrière l'énigme qui anime la presse de l'enfant qui devient théoricien très vite, en urgence, comme en courant, faisant feu de tous bois, aiguillonné par la curiosité et l'attraction puissantes des questions qui le frappent, à propos de l'origine des enfants d'abord, et de la différences des sexes ensuite. Recommencer l'élaboration théorique que Freud a ouvert pour les analystes chercheurs et que malgré les efforts, les tours de vis ou d'écrou, les complexifications introduites par ses successeurs, n'apaisent pas le désir de la reprendre à nouveau, de la poursuivre, comme nous sommes aujourd'hui invités à le faire. (...) Il est vrai que l'expérience analytique est toujours seule avec son patient. Il répète ainsi un caractère spécifique de la recherche sexuelle infantile. (...) L'analyste est seul, mais il entend le patient à partir de l'expérience de sa propre analyse, de sa névrose de transfert qui était déjà une reprise de sa névrose infantile ; il entend avec, ou à partir de l'expérience de son devenir analyste, l'itinéraire complexe de sa formation. Tout cela est convoqué nécessairement,*

3 P.Michon Raffaitin, « Des commencements », *Documents & Débats*, n° 75.

de façon secrète, inconsciente, par l'expérience de chaque cure. (...) **La solitude du chercheur théoricien analyste rejoint ainsi l'enfant théoricien qu'il a été lui-même et l'enfant théoricien qui se réveille chez l'analysant pendant les séances.** (...) La recherche psychanalytique, qui reprend ainsi la solitude caractéristique de la recherche sexuelle infantile, a besoin elle aussi, d'aller vers les autres, vers la théorie originaire d'abord, celle de Freud, mais aussi vers les élaborations théoriques de ses successeurs et celles de ses collègues. **L'analyste chercheur écoute le travail solitaire des autres analystes chercheurs, ce qu'ils peuvent présenter de leurs propres recherches dans le travail des institutions ou dans la littérature psychanalytique.** (...) **Le chercheur analyste, comme l'enfant, n'est pas un chercheur abstrait, spéculatif. Il part toujours des détails énigmatiques, qui suscitent sa curiosité, l'activité théorique est une réponse à un défi, à une incitation qui provient du réel sexuel ».**

PARLER DE LA CLINIQUE EN GROUPE

Comment passer de l'individuel au collectif, des petits groupes aux grands groupes : il s'agirait de repérer à partir des mouvements transférentiels, la nécessité ressentie par l'analyste d'un changement d'adresse procédant du passage de l'individuel au collectif (incluant les tensions particulières secrétées par les groupes). La question des groupes me paraît également devoir être à nouveau interrogée aujourd'hui : je voudrais d'abord oser dire mon ambivalence vis à vis des groupes alors même que ces expériences groupales (d'abord hors APF et hors de France), ont profité à mon écoute analytique ! En effet, c'est seulement après avoir fait l'expérience de la communication analytique orale et en langue étrangère dans des petits groupes tournants de la FEP (comme membre associé), puis dans des petits groupes fixes du NAPSac et après ma participation aux *Working Parties* de la FEP et au groupe APF/ Madrid, que j'ai pu travailler sur mes résistances à m'exposer dans mon pays, dans ma langue maternelle et enfin dans ma propre famille analytique. J'ai pu choisir de participer à l'ARCC sur *La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui*, directement inspiré des *Working Parties* initiés à la FEP par sa présidente

Évelyne Sechaud⁴. C'est lors de cette expérience très stimulante dans cet atelier de recherche dans laquelle la liberté associative et la parole circulaient très librement, que j'ai pu personnellement mesurer la spécificité de l'écoute analytique et de l'oscillation théorico-clinique, s'accompagnant de la nécessité interne d'un changement d'adresse, non seulement à l'intérieur même du groupe mais surtout lors de l'exposé de cet ARCC en grand groupe un samedi à l'APF. Enfin comment parler de l'expérience des groupes sans citer en premier lieu les recherches expérimentales de Didier Anzieu, à l'origine de nombreuses recherches sur les groupes, en particulier sur la résonance fantasmatique et sur l'illusion groupale, inspirant les fructueux travaux sur les groupes de René Kaës.

L'ECRITURE DE LA CLINIQUE

Je souhaiterais également ouvrir le débat sur l'écriture, qui quelque soit sa forme est toujours sous tendue par une clinique personnelle. Qu'en est-il de l'écriture pour être analyste ? N'est-ce pas, là encore et toujours, un changement d'adresse ? Écriture pour soi, pour l'autre, pour les autres, à l'intérieur de l'institution, mais également à l'extérieur, pour les analystes et pour les autres, pour les absents, pour les lecteurs inconnus. Comment se modifie l'écoute analytique, d'une présentation à l'autre, d'un compte rendu à l'autre, d'une lecture à l'autre ? Quel rapport privé chaque analyste entretient-il avec l'écriture ? Comment chaque analyste se situe-t-il par rapport à la prise de notes ? Et à ce qui serait pour moi le modèle contraire à l'écoute analytique, cet impossible *verbatim* ? Pourtant cette question est actuellement très discutée à la FEP dans les milieux analytiques anglo-saxons. Dans mon expérience personnelle, ma préférence irait vers le choix du fragment clinique concis comme le préconisait déjà Freud dès ses premiers écrits.

Pour mémoire, voici ce rappel simple et précis en préliminaire de Documents & Débats sur le site de l'APF : « Les informations et données cliniques figurant dans cette partie privée du site de l'APF sont de nature tout à fait confidentielle. Ceci requiert la plus grande réserve quant à leur divulgation et leur utilisation, la responsabilité tant morale que juridique de l'usage de ces documents incombant à chacun ».

⁴ S. Frisch, L. Bleger, E. Sechaud, « La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui », supplément sur les « Working Parties », *bulletin de la FEP*, N° 64, Année 2010.

CONCLUSION

Parler de sa clinique, c'est exposer les enjeux transférentiels conscients mais qui véhiculent inévitablement une infime partie de nos messages inconscients, c'est à dire de notre sexuel infantile, autrement dit un changement d'adresse de l'analyste sur l'analyse et le patient, mais également des analystes entre eux. Nos différents états d'investissements, de modes de pensée, notre positionnement interne et les différents niveaux de transfert, y compris sur la recherche elle-même, évoluent **à partir des surprises de notre clinique** et de notre évolution dans la vie et questionnent nos différents modèles métapsychologiques et conditionnent la nécessité toujours renouvelée de les faire travailler.

Lors de ma présentation orale, j'avais prévu de m'appuyer sur ce texte très condensé, mais je me

suis trouvée emportée dans le mouvement d'une adresse directe à l'auditoire et j'ai pris le risque de parler en lâchant totalement mes notes. Dans l'*après-coup* ouvrant alors sur mon questionnement implicitement contenu dans ce lâcher prise et sur l'enjeu narcissique de la prise de parole, hic et nunc, je me suis demandé si le risque de parler sans notes devant ses pairs serait-il donc plus grand que le risque pris avec chaque patient ? Comment s'engage véritablement la prise de responsabilité de l'analyste lors d'une cure ou la responsabilité du superviseur lors d'une supervision ?

Le passage à la deuxième énigme, celle du sexuel infantile et de la différence des sexes succède-t-il à l'*après-coup* de la première énigme, parole et écriture ?

Come Back

Annie Roux

Quel est l'intérêt du cas clinique pour le chercheur en psychanalyse ? C'est à dessein que je parle de recherche, car je ne conçois pas autrement le métier d'analyste, pour l'exercer il faut être en quête d'une origine, d'une scène primitive ou d'une histoire, en quête de sens, animé de la passion d'en savoir plus. La curiosité porte vers le désir de connaître l'univers psychique, un univers où chaque jour règne la complexité, où nous semons parfois sans récolter beaucoup et pas toujours ce que nous attendions. Être analyste, c'est être explorateur, c'est avoir le courage ou la ténacité de s'affronter à l'inconnu. Freud parlait de sa méthode comme d'un moyen de connaissance du psychique, avant de la définir comme projet thérapeutique. Il nous a livré quelques récits de cure, devenus célèbres, ceux de Dora, de l'homme aux loups et de l'homme aux rats.

Si à partir du travail de la cure peuvent s'énoncer des propositions théoriques qui concourent à élargir notre connaissance du monde psychique, ne faudrait-il pas envisager de faire de l'examen du cas clinique un véritable *outil méthodologique* dans nos activités de recherche ? Comment l'institution psychanalytique pourrait-elle favoriser l'utilisation de cet outil ?

Il existe des lieux où cela se pratique dans un souci d'inventivité, c'est le cas dans certains ARCC, dans des séminaires au sein de l'APF ou à la FEP, sous l'impulsion d'Évelyne Sechaud, avec les *Working Parties*¹. Évidemment, c'est rarement le cas dans nos assemblées scientifiques puisqu'il est malaisé de s'exposer dans un travail clinique qui relève de l'intime devant une grande assemblée. Il est commun alors de préférer la théorisation à l'exposition clinique. C'est donc lors des groupes de travail restreints que ce témoignage est apporté avec davantage de liberté. Je pense à quelques groupes, auxquels j'ai participé, qui réunissaient des membres de l'APF et des membres d'autres sociétés européennes.

Je souhaite évoquer quelques-uns des obstacles qui surgissent dès que l'on veut exposer sa clinique, je mets délibérément de côté les problèmes de confidentialité, les souligner dès maintenant risquerait de nous mettre au service des résistances à *penser* ce qui s'oppose à l'examen méthodique du cas clinique. Mais je ne néglige pas que l'entrave véritable peut être le souci de protéger l'analyse d'un patient. Les obstacles sont de plusieurs ordres. Il y a ceux qui viennent de l'inquiétude de l'analyste à se montrer au travail devant des collègues et ceux qui concernent la mise en forme et l'élaboration du cas clinique. Les premiers, les dangers à se montrer au travail, sont connus mais rarement formulés en dehors d'échanges privés, il est compréhensible qu'il faille une grande *confiance* dans son auditoire pour livrer le plus intime de sa pratique d'analyste puisque le risque est réel d'un jugement qui viendrait disqualifier celui qui s'expose. Le narcissisme est mis à l'épreuve et la « sentence » prend valeur de reconnaissance institutionnelle ou de disqualification. Dans les grandes assemblées où il ne peut s'agir « d'intervision », la solitude de l'exposant est grande quand c'est sa capacité d'être analyste qui va être appréciée. Juger sévèrement, ne serait-ce pas oublier qu'on n'a jamais fini d'apprendre, que l'analyse de l'analyste est sans fin, qu'elle est toujours à remettre sur le métier, c'est la tâche de toute une vie pour peu qu'on s'y attelle ? Le métier d'analyste confronte à ses propres résistances, c'est pourquoi on peut craindre de se montrer nu à des collègues si l'on ne croit pas en leur générosité et leur bienveillance. Le comble du mépris de l'autre n'est-il pas de lui refuser toute reconnaissance ? Ne risquons-nous pas, ainsi, de donner prise au plus destructeur de nous-mêmes, aux forces du narcissisme négatif ? Ne faudrait-il pas envisager de décider, que nous pourrions travailler ensemble, quelles que soient nos divergences, nos désaccords ou nos inimitiés ? Désir utopique, évidemment, mais aussi posture éthique propre à l'ouverture de débats féconds et d'avancées inédites.

¹ S. Frisch, L. Bleger, E. Sechaud, « La spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui », *Bulletin de la FEP*, n° 64, 2010, pp. 95-122.

J'en viens à l'autre difficulté, qui tient à la forme choisie pour parler du travail clinique, question riche de beaucoup de complications. Que l'on s'exprime oralement ou dans un article, n'est-ce pas toujours à une forme de l'écriture que l'on recourt ? Comment témoigner de l'échange analytique au plus vif de son vécu ? Le travail de l'écriture poursuit celui de la formation en instaurant un tiers, celui de l'écoute tierce dans la cure, celle qui répond au *discours intérieur* de l'analyste pour reprendre l'expression de Jean-Claude Rolland. L'écriture est toujours l'enfant d'un après-coup. Toute théorisation requiert cet *après-coup* de l'écoute, ce qui permet à l'analyste de se dégager de l'emprise du transfert pour penser le mouvement de la cure.

Comment parler du cas clinique dans l'institution, mais surtout pourquoi ? L'investigation du cas clinique est-elle une nécessité pour faire avancer la théorie ? Quel usage collectif peut-on faire de tels travaux ? Ils sont essentiels autant qu'utiles pour témoigner de l'inconnu, pour peu que l'analyste tolère en lui « l'intranquillité » foncière de l'écoute qui est attente et ouverture au monde psychique de l'autre, ignorance de ce qui va advenir. Nous ne possédons ni une connaissance achevée de l'univers mental ni les possibilités techniques qu'offre la psychanalyse.

La théorie se construit dans l'expérience de l'analyse et il serait sans doute illusoire de vouloir rigoureusement fixer une préséance entre modèle théorique et observation clinique, supposons plutôt des modèles d'engendrement réciproque. J'insiste sur l'intérêt du récit de cure comme temps nécessaire de l'élaboration théorique, car le non su qui habite l'analyste comme le patient est le matériel organisateur de l'espace de la création. L'impensé de la théorie se trouve alors posé comme lieu de recherche.

Un changement est survenu dans la psychanalyse avec l'accent mis sur le contre-transfert comme outil actif dans la cure. Le contre-transfert n'est plus considéré comme seule résistance à l'avancée d'une cure, mais comme agent même du déroulement du travail analytique. L'analyste est amené, comme le souligne J.-B. Pontalis « à laisser venir et à entendre le contenu latent des dires et des silences de son patient mais aussi à être réceptif à ses propres

contenus latents, à ce qu'induit en lui l'analysé². » Jean-Claude Rolland, quant à lui, dans son article sur la « Clinique du contre-transfert »³, remarque que les écrits cliniques de Freud sont contemporains de la première topique et qu'ils disparaissent après 1920, au moment précisément d'émergence de la deuxième topique et des impasses de la cure ! J.-C. Rolland met plus précisément cette disparition en rapport avec les nouvelles recherches de Freud sur la transmission de pensée, questionnement où se devine l'influence sous-jacente du contre-transfert. Qu'est-ce qui se communique d'inconscient à inconscient sans le médium du langage ? Cette perspective, comme le montreront pour leur part les analystes anglo-saxons, déplace l'accent du contre-transfert comme simple envers du transfert ou résistance de l'analyste, à la conception du contre-transfert comme inhérent au processus analytique. Son repérage est un outil technique dans la cure.

Je laisse de côté ce qu'on appelle la vignette clinique illustrative d'un point de théorie, afin de privilégier le récit de cure et la recherche métapsychologique qui se dessine en partant d'elle. Nous possédons nous une métapsychologie interne, une représentation du fonctionnement psychique en terme de topique. Notre modèle est celui du rêve avec ses textes latent et manifeste. Nous remarquons les lapsus et les actes manqués et nous supposons qu'ils témoignent de l'existence d'un inconscient dynamique. Il est évident que nous n'écoutons pas nos patients avec ces modèles présents consciemment en nous, mais je doute qu'ils n'orientent pas nos interventions comme nos interprétations. Il arrive que nous soyons surpris par ce qui nous traverse et que notre interprétation nous effraye, mais à la décomposer dans l'après-coup, elle est en général adéquate à notre modèle interne. Quelle que soit la conviction que nous avons de ce qui se joue entre analyste et patient, nous prêtons attention à nos mouvements contre-transférentiels, à nos images comme à nos sentiments et même à nos éprouvés corporels, nous remarquons notre *discours intérieur* qui vient en écho à celui du patient.

La clinique actuelle n'est plus seulement celle de la névrose dite classique mais celle des névroses graves,

2 J.-B. Pontalis, M. de M'Uzan, « Écrire, Psychanalyser, Écrire », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 16, *Écrire la psychanalyse*, Gallimard, Paris, p. 11.

3 J.-C. Rolland, « Clinique du contre-transfert », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 20, *Clinique de la psychanalyse*, Éditions In Press, Automne 2009, pp. 167-183.

des états limites ou des psychoses. Elle nous interroge car nous touchons aux limites de l'analysable, à celles aussi des impasses qui ne sont pas seulement des limites de notre écoute. La compulsion de répétition se met au service de la pulsion de mort quand elle rencontre les zones traumatiques ou clivées qui sont actives mais cependant silencieuses dans leur mise en expression langagière. Toute notre attention et notre sensibilité sont alors sollicitées par des messages infra-verbaux. Du côté du patient, l'action vient au premier plan, autant celle des *actings* que celle qui rejoue le trauma et son besoin de décharge de l'excitation par la voie courte. Je n'envisage pas ici l'acte comme ce qui masque un schème refoulé mais l'acte en lieu et place de la pensée, pensée qui vient donc à manquer. Dans ces situations nous sommes à court de pensée, de rêverie et de refoulement. Pas d'analyse alors bien tempérée. Ces configurations mettent en difficulté nos élaborations métapsychologiques, là réside l'intérêt actuel du travail clinique. Ces situations nous confrontent à nos ignorances et à nos surdités et nous font déceler les limites de notre théorisation. Beaucoup de cures n'ont pas d'issue satisfaisante, il faut oser le dire et l'interroger. S'il est vrai qu'avec les « cures compliquées » comme les appelait Pierre Fédida, le contre-transfert est un outil de travail, parce qu'il supporte les projections, qu'il fait éprouver à l'analyste les émois ignorés du patient, qu'il détermine la construction comme modèle interprétatif, qu'il jette dans la confusion identitaire ou l'incapacité de penser, c'est bien alors de son intimité avec lui-même et avec son patient que l'analyste doit répondre. À cela, il résiste souvent, par exemple par crainte d'être taxé de psychothérapeute, bon nombre trouvent plus facile et plus productif d'exposer leur clinique dans des groupes à l'étranger (lors des rencontres du groupe APF - Société de Madrid par exemple) ! Cette résistance n'est pas due à la crainte d'être pris en défaut dans son travail d'analyste mais plutôt parce que l'usage du contre-transfert comme outil technique de la cure n'est pas encore suffisamment réfléchi ou théorisé. En est-il si souvent fait mention dans nos conférences ? Il faudrait y revenir pourtant, et pouvoir en débattre. Le savoir, quand il concerne la névrose classique est assez assuré de sa théorie pour s'exposer tranquillement. Aujourd'hui, les cures se compliquent, entend-on fréquemment ! Certes, les transformations sociales favorisent l'adaptation des névrosés qui s'accommodent souvent d'une souffrance tempérée alors que les patients moins structurés se trouvent en difficultés autant sur le plan

affectif que sur celui de leur insertion sociale et professionnelle. Ces derniers recourent sans doute plus facilement à l'analyste. Bon nombre des patients de Freud étaient aussi des cas difficiles et nos avancées théoriques nous font entendre des pathologies que nos aînés ne soupçonnaient pas autrefois.

J'ai relu récemment l'ouvrage dirigé par Jacques André et Caroline Thompson⁴ qui traite du transfert et des états limites. Tout son intérêt vient des textes rassemblés qui réfléchissent sur l'analyse de Margaret Little avec Winnicott. Margaret Little a raconté son aventure analytique avec Winnicott dans un texte devenu célèbre et Winnicott a, de son côté, évoqué son travail d'analyste avec elle, sans la nommer il est vrai, mais d'une manière qui permet de la reconnaître. C'est une autre version du travail clinique puisqu'on possède le récit des deux acteurs. Winnicott met en place avec Margaret Little un aménagement du cadre, il prolonge les séances, lui tient longuement les mains des séances entières, l'accompagne dans sa dépendance à la régression, supporte d'être frappé par elle quand elle est en rage, tolère qu'elle brise un vase. Il théoriserait les débordements par l'agir (les siens comme ceux de Little), mais il est remarquable de savoir que ces événements se déroulent *avant* qu'il ait énoncé ses principales propositions théoriques. La cure de Margaret Little se déroule des années 1949 à 1955-1956, c'est-à-dire avant les principales propositions théorico-cliniques de Winnicott qui apparaissent à partir de 1958, lesquelles concernent l'objet transitionnel, la tendance anti-sociale, la capacité d'être seul en présence de l'autre, le clivage, la culpabilité, l'utilisation de l'objet et la crainte de l'effondrement. René Roussillon estime que ces concepts sont issus de la réflexion de Winnicott concernant le type de transfert de Margaret Little et qu'ils ont été forgés pour pouvoir se passer des aménagements du *setting* analytique auxquels Winnicott se trouve contraint dans cette cure : « C'est quand on ne dispose pas des concepts et processus *ad hoc* pour jouer dans l'analyse du transfert que l'on est amené à jouer avec le dispositif⁵. » Freud à ses débuts - les *Études sur l'hystérie* en sont le témoignage - a avancé dans ce

4 *Transfert et états limites*, sous la direction de Jacques André et Caroline Thompson, PBP, PUF, 2002, Paris.

5 R. Roussillon, « Le transfert délirant, l'objet et la reconstruction », *Transfert et états limites*, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, 2002, p. 43.

double mouvement, Ferenczi s'y est essayé comme on le sait pendant les années de recherche technique, et Winnicott également dans les années 1950. « Au fur et à mesure que la compréhension progresse et que la recherche clinique se développe, les aménagements du *setting* sont de moins en moins nécessaires, du moins dans une certaine limite. Quand on sait quoi faire ou dire « psychanalytiquement », quand se réduit le désarroi voire la détresse de l'analyste face au transfert auquel il est confronté, les aménagements de la situation psychanalytique, les réponses par le comportement de l'analyste se réduisent d'autant ou prennent un tout autre sens... »⁶ Les comportements de Winnicott viennent à la place d'interprétations qu'il n'est pas encore en mesure de formuler, faute d'une théorisation adéquate.

Cet ouvrage collectif montre l'intérêt du travail analytique et d'après-coup sur le matériel de la cure. À la fois parce qu'on peut voir comment un analyste aussi expérimenté que Winnicott construit ses concepts en partant de l'expérience clinique et comment les aménagements du cadre, inventés tout d'abord dans une situation de détresse originaire, deviennent caducs quand la théorie, la reconnaissance des effets contre-transférentiels permettent de trouver un mode interprétatif adéquat. L'exemple de Little est paradigmatique parce que les enjeux actuels de la psychanalyse s'y trouvent posés. Préserver l'analyse c'est préserver son dispositif et ne pas renoncer à ce qui en fonde la possibilité, la reconnaissance de l'inconscient et de la sexualité infantile comme fondation de l'identité sexuée. La clinique psychotique ou perverse montre, malgré ses détours ou ses distorsions, que le scénario œdipien est ce qui sous-tend toute construction de la personne humaine dans son humanité même. Les défenses s'érigent en empêchant le scénario de s'élaborer, elles en sont un détournement, mais ne le mettent pas en cause. C'est pourquoi la différence entre psychothérapie et psychanalyse n'est pas si tranchée, pour peu que ce soit un analyste qui les « dirige » (au sens d'une direction de la cure), et à condition que la référence freudienne soit la ligne d'horizon de l'analyste. Le dispositif peut être modifié si c'est nécessaire pour préserver le travail analytique, voire la vie du patient, mais l'analyste doit rester ancré dans sa conviction métapsychologique. Je ne trouve pas

⁶ Op. cit., p. 43.

que les modifications du dispositif doivent dessiner une ligne de partage entre les cures dont on parle et celles dont on ne parle pas. Ce n'est pas déviation du projet analytique que de modifier le dispositif divan-fauteuil pour celui d'un face-à-face. Cette remarque ne concerne pas l'exigence de la supervision où les cures supervisées s'adressent à des patients névrosés à trois séances sur le divan. Mais ce qui est requis dans le travail de la formation ne vaut pas pour celui de la recherche, où nous devons prendre la liberté d'interroger les différents dispositifs dont nous usons *en réalité*, de telle sorte que leurs intérêts soient discutés collectivement.

J'en viens à la question de l'écriture de la cure : peut-on la penser autrement que comme fiction ? Même si l'analyste notait tout ce qui se dit dans la séance, il ne pourrait témoigner de l'échange réel qui a eu lieu. Il est impossible de rapporter intégralement le matériel des séances et le croire fait tomber dans l'illusion d'une objectivation possible. La cure est une création à deux, qui implique l'engagement symétrique des deux partenaires. Le récit de cure devient cette histoire d'une relation intense et créatrice où l'animation transférentielle de l'un rencontre la réponse tout aussi fantasmatique de l'autre, quand bien même elle est éclairée du côté de l'analyste d'une compétence théorisante et d'un accès plus aisé aux processus inconscients (j'évoque ici à dessein l'ICS plutôt que le PCS parce que la cure est l'affaire du pulsionnel et de ses processus de liaison-déliasion). On ne peut prétendre, dans le récit de la cure, faire abstraction de tout l'imaginaire, réactif, défensif ou créatif de l'analyste. Dans la situation idéale et non souhaitable où l'analyste n'aurait pas de résistance, on pourrait bien supposer que l'analyse n'aurait tout simplement pas lieu : c'est parce qu'il y a « prise » transférentielle à laquelle l'analyste bien sûr ne se dérobe pas, que le travail analytique a lieu. Le récit de cure témoigne de ces intrications étroites entre les deux partenaires. Co-pensée ou co-création d'un espace pour développer le jeu tendu de la fantasmatique sexuelle au sens large que lui donne Freud dans *Les Trois Essais*, ce jeu où l'adresse se fait à un autre chargé de la recevoir et de lui donner réponse, surtout quand l'Autre de la scène intérieure ou le tiers, sont défaillants. Dans tous les cas, c'est une histoire qui se construit entre les deux protagonistes, et cette histoire ne peut prendre que la forme d'une fiction. Se retrouve ici la question de Freud sur la vérité

historique de « Constructions dans l'analyse »⁷, elle fait la part belle à l'invention de l'analyste, quand il s'agit non pas tant de retrouver l'histoire réelle - on connaît la tentative avortée de Freud avec « l'Homme aux loups » - mais l'histoire telle qu'elle a été vécue, éprouvée et fantasmée par le patient. Telle est la vérité de l'histoire, non pas l'événement réel, mais l'événement traité avec les moyens du bord, ceux de l'*infans* aux prises avec ses théories sexuelles infantiles. L'analysant éprouve alors ce qui n'a pu l'être et trouve un espace de parole qui n'avait pas encore existé. Quand Winnicott déclare à son patient qu'il entend une fille lui parler de son envie de pénis, et que c'est lui qui est fou, il ne fait nul doute qu'il s'agisse d'une vérité qui a une valeur exclusivement psychique, avant même qu'elle ait pris valeur de fantasme pour le patient.

Cette fiction n'est pourtant pas romanesque. Dans « Un échange de vues » entre J.-B. Pontalis et Michel de M'Uzan paru dans le numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse, Ecrire la psychanalyse*⁸, Michel de M'Uzan distingue le travail de l'écrivain de celui de l'analyste qui écrit. Il distingue « le travail qu'on opère en partant du discours d'un autre de celui qui porte sur les figures venues d'un foisonnement intérieur ». L'analyste « est essentiellement orienté, polarisé et parfois même envahi par le discours d'un autre. Savoir se laisser emplir par ce discours étranger, c'est même une des qualités que devrait posséder l'analyste. Le mouvement qui porte l'écrivain va dans un sens exactement inverse. » J.-B. Pontalis, dans ce même article, évoque l'intensité pulsionnelle qui prend au corps les deux protagonistes de la scène : « Le mouvement d'une analyse ne nous montre-t-il pas que nous allons - analysé et analyste - des mots à la chair, de l'inscrit à ce que les Anglo-Saxons nomment *experencing*, du roman familial ou du mythe individuel à une vérité qui prend corps ? ». C'est pourquoi, ajoute-t-il, « ...la question de l'écriture de l'analyste peut être abordée sous un autre angle : elle n'est plus définie par principe comme une défense contre l'expérience analytique, elle en deviendrait presque partie intégrante. » Le récit de cure comme partie intégrante de la cure, rejoue *autrement* dans

le travail de l'écriture les mouvements pulsionnels à l'œuvre. Voilà une des difficultés du récit de cure : il ne s'agit pas seulement de délivrer une explication, de dérouler les mouvements psychiques saisissables dans un récit mais bien de donner à entendre l'inconnu de son écoute, le non-su ou le non-entendu, l'ignoré de soi. Il n'est pas d'analyse achevée, c'est avec ce qu'il ignore de lui, aussi, que l'analyste écoute, rêve, associe. Tout témoignage d'un moment de cure engage l'analysé en soi. D'où la résistance à se livrer à cet exercice. André Green en parle ainsi : « L'analyste ne peut donc écrire qu'à partir d'un corpus qui est un corps, plus spécifiquement d'un accouplement de corps. Ce qui en surgit dans l'expérience psychanalytique est un effet transféré-transformé qu'il va falloir, une fois de plus, *transférer à l'écrit* et transformer par l'écriture. C'est bien cette opération de transformation qui va se heurter au processus du refoulement dont la résistance est le signe. » Car « ...à la résistance de l'objet s'accouple la résistance de l'auteur... ». « En quoi il n'y a pas d'écrit analytique qui ne dévoile d'abord son analyste-auteur. »⁹

Écrire le récit de cure est ainsi une tâche impossible. Alors comment procéder ? Je ne crois pas avoir tellement entendu parler d'une méthode, chacun invente la sienne sans doute. Comment recueillir le matériel ? On connaît quelques témoignages d'analystes à cet égard : Freud prenait des notes le soir après les séances, il conseillait de ne pas en prendre pendant la séance. Il arrivait par contre à Winnicott de prendre des notes en séance. C'était des gribouillages appliqués de façon désordonnée. Winnicott l'évoque dans son introduction de *Fragment d'une analyse* : « Rapporter du matériel analytique est une entreprise difficile. En premier lieu, c'est une tâche immense de se remémorer le travail d'une séance et ensuite de l'écrire. En second lieu, il y a la quantité de matériel et puis la difficulté d'y faire un choix. En troisième lieu, vient la difficulté particulière que les analystes paraissent rencontrer à noter ce qu'ils ont dit. » Pour ce qui concerne *Fragment*, il précise qu'il pouvait facilement noter ce que le patient disait. Il a choisi de prendre des notes en séance à un moment qu'il savait décisif pour la cure, il le formule ainsi :

7 S. Freud (1907) « Constructions dans l'analyse » OCF/P, XX, Paris, PUF, 2010, pp. 57-73.

8 J.-B. Pontalis, M. de M'Uzan, « Écrire, Psychanalyser, Écrire », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°16, *Écrire la psychanalyse*, Gallimard, Automne 1977, p. 12.

9 A. Green, « Transcription d'origine inconnue », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°16, *Écrire la psychanalyse*, Gallimard, Automne 1977, p. 46.

« afin de tirer autant qu'il était possible de ce qui se passait, j'ai pris en note plusieurs séances presque textuellement. »¹⁰

Quel que soit le mode retenu, il est évident qu'une perte s'opère, atténuée par le talent de rapporter l'atmosphère de la séance. Mais les constructions conscientes ou inconscientes qui proviennent de la métapsychologie personnelle de chaque analyste vont infiltrer le compte-rendu. C'est donc toujours une traduction ou une interprétation qui est livrée. Les résistances de l'analyste sont à l'œuvre dans le travail de l'écriture de la cure comme elles l'étaient dans son écoute.

Comment pouvons-nous avancer dans l'entreprise que nous avons engagée ? Je reprendrai ce beau titre du dernier livre de Daniel Widlöcher : *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*¹¹, en en faisant la question fondamentale qui soutient notre activité.

Je vais terminer par le récit d'un moment de cure, il tient son importance par toutes les questions métapsychologiques et techniques qu'il éveille en moi.

Jean-Paul envisage de prendre prochainement sa retraite et veut aller vivre à l'étranger, dans un pays proche dont il connaît parfaitement la langue et où il trouve plus aisément à nouer des relations sociales et amicales. C'est que ce pays n'est pas le pays natal et que cette langue n'est pas la langue maternelle. De surcroît, il se sent plus libre quand il peut mettre une frontière (bien réelle) entre sa mère et lui. Ce projet mettra fin à notre travail et la perspective de cette terminaison accélère son travail associatif et renforce son lien transférentiel. Les séances que je vais évoquer se déroulent dans un climat nouveau, lié à l'arrêt prochain de l'analyse mais peut-être aussi au matériel associatif qui apparaît, alors que nous travaillons ensemble depuis quelques années. Je me sens convoquée à soutenir une attention aiguë car chaque mot compte par son investissement intense. Jean-Paul me communique son sentiment d'urgence. Il me regarde, les yeux mi-clos, ce qu'il a toujours évité car il devait se protéger d'une intrusion venant de mon regard qui pourrait pénétrer en lui et

y faire des dégâts. Cette analyse est en face à face, à la demande de Jean-Paul, dont je suis la seconde analyste. Sa première analyse s'était faite sur le divan. J'ai acquiescé à son choix du dispositif en entendant son besoin (je ne dirais pas qu'il s'agisse d'un désir) d'un pare-excitations : il lui fallait un contenant qui face office du premier miroir, celui du regard maternel, un regard jamais ou si peu trouvé.

Il évoque la persistance de certaines incapacités énigmatiques. Le moindre de ses désirs - quel qu'il soit - le remplit d'angoisse et l'incite à ne pas éprouver de satisfaction. Par exemple, il peut en attendant le métro avec impatience, se pencher pour voir arriver la motrice et dès qu'il voit apparaître ses deux gros yeux lumineux, en être aussitôt effrayé plutôt que content. Pendant qu'il fait cette évocation, je suis « comme » penchée à côté de lui, guettant moi aussi l'arrivée du métro. Et moi aussi je vois arriver les « gros yeux ». L'évocation des yeux lumineux s'imprime en moi comme une image sensorielle et je pense qu'il pourrait aussi bien s'agir de deux seins qui s'avancent, qui ne peuvent ni le nourrir, ni apaiser son désir. Je dis : « deux yeux ou aussi deux seins ? ». Il manifeste un étonnement et il raconte comment il calme son angoisse avec un quart de Lexomil dont il aimerait se passer car cette dépendance lui coûte. Je demande alors s'il coupe le Lexomil avec les dents ou s'il le casse. Je suis influencée par ma vision des seins désirables dont il a peur. Il est surpris de ma question. Il casse son Lexomil, dit-il, intrigué. La question le poursuivra.

Il raconte ce qui s'est passé après sa séance : il était particulièrement détendu et s'est rendu chez un charcutier qu'il affectionne pour son saucisson à l'ail. Revenu chez lui, il s'est confectionné avec gourmandise une salade dans laquelle il a déposé le saucisson coupé, haché menu, il raconte avec excitation son découpage du saucisson. Il a mangé avec délectation, ce qui n'arrive jamais. Alors qu'il avait un moment d'assoupissement (celui du bébé repu), il a soudainement aperçu son flacon de produit nettoyant pour ses lentilles posé à proximité où deux yeux se dessinaient. Il s'est alors souvenu de ma remarque à propos des deux seins qui s'avançaient vers lui. Mais ces yeux n'étaient pas inquiétants, comme ils auraient pu l'être un autre jour. Bien entendu, on y reconnaît l'œil impitoyable d'un surmoi féroce qui guette chacun de ses plaisirs. L'œil féroce

¹⁰ D. W. Winnicott, « Fragments d'une analyse », PBP, 2004.

¹¹ D. Widlöcher, *Comment on devient psychanalyste... et comment on le reste*, Odile Jacob, Paris, 2010.

s'était adouci et ne le menaçait pas de ses attaques inconscientes contre le sein nourricier. Jean-Paul avait pris plaisir à ses découpages au couteau puis à celui de ses dents. Quelques séances plus tard, il s'est souvenu de la suite de sa rêverie qui avait pris une forme hallucinatoire : il avait vu, imaginé, rêvé, qu'une silhouette bleue - qui évoquait une robe de sa mère - se tenait près de lui et qu'il la pénétrait de tout son corps par l'anus pour aller à l'intérieur jusqu'aux seins. Il précisa que c'était une image et une sensation d'avant la constitution du langage. Claude Le Guen¹² reprend à Frances Tustin l'idée d'une période (précédant celle de la distinction sujet/objet) durant laquelle « les objets sont perçus sur un mode corporel comme des « sensations-objets », moment où la mère elle-même est perçue comme une « sensation-objet » faisant partie du corps de l'enfant. Lors de son récit, Jean-Paul me regardait avec interrogation, sans angoisse cependant, et j'ai dit (parce qu'il me semblait nécessaire de répondre à sa demande implicite) que c'était, ce que bébé, il n'avait pu imaginer avec sa mère, de se mettre ainsi dans son intérieur (se projeter en elle) pour aller dans ses seins, que c'était ce qu'il pouvait maintenant désirer sans inquiétude, avec moi. Je lui offrais de pouvoir se glisser dans ma peau, de s'imaginer dans mon intérieur qui pouvait l'accueillir. Il pouvait aussi désirer, mordre et découper avec voracité un sein qui n'exercerait pas de représailles. A. Green dit ceci : « Tout se passe comme si c'était l'analyste qui procédait maintenant à l'inscription de l'expérience qui n'avait pu avoir lieu, d'où l'idée que ces patients se trouvaient pris dans des conflits actuels. La réponse par le contre-transfert est celle qui *aurait dû avoir lieu* de la part de l'objet. »¹³

Jean-Paul est « aux prises » avec une mère perturbante, qui déverse en lui ses terreurs, elle l'assaille pour qu'il contienne son angoisse - qui est angoisse de mort - sous forme de récits avec force détails de toutes les morts autour d'elle. Elle ne lui fait grâce d'aucun détail, elle le transperce, le foudroie, le paralyse, le réduit à n'être plus rien. Il déclenche immédiatement des douleurs qui engendrent ses phobies hypochondriaques. Nul doute que sa mère

12 C. Le Guen, « L'œdipe originaire », *Actualités de l'œdipe*, Monographies et débats de psychanalyse, PUF, 2007.

13 A. Green, *La folie privée*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, 1990, p. 92.

manifeste aussi indirectement des pulsions sadiques d'une extrême violence. Lui finit par être pétrifié et incapable d'établir la limite entre leurs deux identités, elle le harcèle jusqu'à parvenir à son but (inconscient) qui est de se décharger de son angoisse. Il ne peut se dégager de son identification narcissique avec elle. Jean-Paul avait tant à faire avec sa mère qu'il n'a pu construire son lien avec son père. Maintenant, il découvre la capacité affective de son père avec qui il engage des conversations. L'échange riche intellectuellement et affectivement, va se développer avec ce père qu'il rencontre, remarquant combien ce lien d'enfance a été absent pour lui (dans son fantasme mais aussi dans la réalité). On pourrait parler à cet endroit de tiercéité. L'accès à l'œdipe a été bien sûr impossible, le maternel persécutif lui ayant interdit d'accéder à un féminin désirable. Sa sexualité s'est orientée vers une homosexualité qui le protège plus du maternel à fuir que de la castration.

La distinction qu'il a pu établir entre les yeux identifiés au regard persécuteur de sa mère (sa manière de la garder à portée de vue) et des seins désirables et nourriciers, n'a pas permis l'abandon de la persécution pour constituer un objet de désir primitif vers lequel adresser des désirs, sadiques oraux, mais à valeur de différenciation de l'autre et de soi. L'identification narcissique a cédé son investissement au bénéfice du mouvement libidinal. Jean-Paul a parlé de cette séance et de ses suites comme d'un puzzle qui s'était construit, les images d'un corps morcelé qui trouvait une unité. Au moment de partir, lors de notre dernière séance, après qu'il eût retracé la boucle de notre parcours ensemble, il s'est dit assuré de pouvoir, s'il était angoissé, retrouver en lui mon sourire amusé et indulgent lui signifiant qu'il était encore en train de dramatiser ce qui ne le méritait pas.

Le texte de « Constructions dans l'analyse »¹⁴ trouve là un point d'application pertinent. La construction vient pallier l'absence de souvenirs, du fait d'un refoulement puissant qui entrave la remémoration, ou encore de la « mémoire amnésique », celle de l'*infans* trop jeune pour conserver les images des scènes, à l'origine des expériences traumatiques, quelles qu'en soient les sources internes ou externes. L'analyste dispose d'éléments provenant de la relation transférentielle et de ses constructions personnelles au sujet de l'histoire ou la préhistoire du patient. L'analyste

14 S. Freud., « Construction dans l'analyse », *OCF/P*, XX, p. 64.

doit donc *deviner*, c'est-à-dire imaginer, dans un mouvement de régression formelle, l'histoire non pensable, non mise en mots, qui se dessine dans la reviviscence transférentielle. Il doit saisir les images qui lui viennent, souvent imprégnées d'une sensorialité qui leur confine une dimension hallucinatoire. Ne peut-on pas penser que la construction est indispensable et

urgente quand l'identification inconsciente et peut-être narcissique de l'analyste avec son patient, permet que les éléments projectifs soient si intenses que le besoin de s'en dégager amène l'analyste à procéder à une intervention séparatrice ? Ce mouvement ne serait-il pas celui qui n'a pas eu lieu, en son temps ? Je vous remercie de votre attention.

***Réunion du Comité de l'Enseignement
avec les Analystes en Formation
20 Mars 2011***

Compte rendu de la réunion avec les analystes en formation, le 20 mars 2011

Florence Mèlèse

La réunion s'est tenue dans la bibliothèque de la fondation Dosne-Thiers. Elle comptait 31 participants dont 28 analystes en formation et était animée par Felipe Votadoro, Florence Mèlèse, Monique Selz et les membres du Comité de l'enseignement. Nous avons proposé comme thème de réflexion : *L'enseignement à l'APF : passé-présent.*

Felipe Votadoro a introduit la discussion. Il situe l'APF dans le paysage français comme l'une des trois institutions psychanalytiques faisant partie de l'IPA ; il rappelle les trois piliers de la formation (l'analyse personnelle, les contrôles, l'enseignement) ainsi que les différentes étapes du cursus. Celui-ci est beaucoup plus long que dans les autres institutions et a pour réputation d'être plus exigeant. L'APF est la seule institution qui inclut des analystes en formation dans certains de ses comités.

Dans cette institution, aucun enseignement n'est obligatoire, si bien que chacun peut suivre son chemin selon ses propres intérêts. Felipe Votadoro s'interroge sur les inconvénients potentiels d'une telle liberté. Par exemple, cette absence totale d'obligation pourrait induire un sentiment de solitude, un retrait, voire une certaine passivité. Notre enseignement est apprécié. Cependant nombre d'analystes en formation ne terminent pas leur cursus. Certains ne commencent pas de supervision, d'autres sont bloqués pour engager la seconde, d'autres encore tardent à demander l'homologation de leur cursus. D'autre part, les activités organisées par l'Institut de formation sont peu fréquentées (autour de 15 participants, parfois plus si l'intervenant a une certaine notoriété). Felipe Votadoro fait part de nos interrogations sur l'adéquation de l'enseignement tel qu'il est dispensé dans notre institution.

La discussion est très vive et les participants font montre d'une grande liberté de parole. On peut noter deux mouvements : dans un premier temps, des analystes en formation expriment leur satisfaction quant au fonctionnement de l'APF et apprécient la

façon dont ils peuvent se saisir de l'enseignement en toute liberté : c'est pour l'exigence du cursus et aussi pour la liberté de l'enseignement « à la carte » qu'ils ont fait le choix de demander leur admission à l'Institut de formation. Mais au fil de la discussion la satisfaction se nuance, il apparaît qu'en effet, certains se sentent un peu trop isolés et souhaiteraient être un peu plus épaulés. Il est fréquent de ne pas pouvoir engager une supervision, première ou seconde, par manque de patients dont la cure répondrait aux exigences demandées. Il faudrait pouvoir en parler. Certains se demandent comment l'institution pourrait les y aider. L'institution peut paraître écrasante. Elle ne sollicite pas la grande majorité des analystes en formation, ceux-ci ne se sentent pas considérés. Ce sentiment de solitude est démotivant et alimente un transfert idéalisant sur l'institution.

Pour certains, il n'y a pas suffisamment de séminaires animés par des membres, dans lesquels il soit possible de s'inscrire : les groupes sont souvent complets. La question des supervisions collectives est abordée, avec l'idée que cela pourrait créer une dynamique intéressante. Serait-il possible de commencer un contrôle pour une cure à deux séances et de discuter de la possibilité du passage à trois séances ?

À propos de la fin du cursus un point de vue sur l'institution se dégage : l'APF est composée de titulaires qui ont une multiplicité de tâches à accomplir et de responsabilités à assumer et de sociétaires qui semblent n'avoir rien à faire et dont on ne voit pas toujours très bien quel est leur rôle et quelle est leur place dans l'Institution. L'intérêt à devenir membre est donc émoussé d'autant que la difficulté des étapes à franchir peut paraître insurmontable. Felipe Votadoro insiste sur les différentes tâches auxquelles participent les sociétaires et rappelle qu'ils sont membres de l'IPA et qu'ils peuvent donc s'exprimer par un vote.

La question du mémoire soulève celle de l'inhibition à l'écriture. Il est souligné que c'est le seul moment du cursus où il est demandé de produire un écrit. Il est

donc surinvesti ce qui entraîne de grandes difficultés dans sa réalisation et aussi une grande inhibition pour s'y astreindre.

À propos des supervisions, certains regrettent qu'il ne leur soit pas demandé de fournir un travail théorique à partir de ces cas qu'ils ont tant investis. Ils aimeraient pouvoir présenter cette élaboration à l'APF.

Pour conclure, cette réunion a fonctionné un peu comme un groupe d'accueil, nous avons entendu une tension entre les avantages de la liberté du cursus et le besoin néanmoins d'être soutenu par l'institution. Pour terminer, la question de renouveler cette réunion est abordée.

*Conseil, Institut, Comités
et Liste des Membres de l'APF*

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Felipe VOTADORO
Vice-Présidents Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER - Nicole OURY
Secrétaire général Sylvie de LATTRE
Secrétaire scientifique Jean-Michel HIRT
Trésorier Pascale MICHON RAFFAITIN
Président sortant Laurence KAHN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Jean-Michel HIRT
Lucile DURRMEYER
Anne-Marie DUFFAURT, Annie ROUX
Odile BOMBARDE, Marc DELORME

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE, Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de la GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est actuellement confiée à Nicole OURY, Claude ARLÈS et Solange CARTON.

INSTITUT DE FORMATION ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Claude BARAZER,
André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,
François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN,
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD
Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET,
Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER.

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Dominique SUCHET
Jacques ANDRÉ, Catherine CHABERT, Dominique CLERC, Lucile DURRMEYER, Michel GRIBINSKI,
Laurence KAHN, Danielle MARGUERITAT, Jean-Yves TAMET.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Florence MÉLÈSE
Membres ex officio Felipe VOTADORO, Jean-Michel HIRT
Membre représentant du Collège des titulaires Claude BARAZER,
Christophe DEJOURS, Bernard de la GORCE, Monique SELZ
Patricia ATTIGUI, Adèle DRIBEN.

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne 75341 - Paris cedex 07	01 45 48 37 54
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta - 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie DE LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 29 57 75
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Seine	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	14, rue Pirandello - 75013 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandièrre - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	2, square du Croisic - 75015 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V - 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte ÉOCHE DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta - 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr Bernard de la GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincarré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01 43 44 58 74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45

Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	471, av. de la Libération - 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie - 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot - 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Lucienne COUTY	11, rue Théodore Ducos - 33000 Bordeaux	05 56 51 83 69
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 69
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc - 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp - 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou - 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot - 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier - 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. 01 43 29 85 11 - fax. 01 43 26 13 46

courriel : lapf@wanadoo.fr

site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org

Tous les exemplaires de *Documents & Débats* paraissent dans le site privé APF
à la rubrique ASSO : <http://www.associationpsychanalytiquedefrance.org/asso/> .